

PER

R-334

BAnQ

15^c

la Revue Populaire

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 19, No 3

MARS 1926



Un roman complet : LE GRAND AMOUR DE BERANGERE
par MARIE MARECHAL

Le Samedi

Numéro de Pâques

TIRAGE : 50,000 COPIES

Le 16 mars paraîtra le numéro de Pâques du "*Samedi*", un véritable numéro de luxe, volumineux et varié, et illustré en couleurs. Il comprendra :

62 PAGES;

Une gravure spéciale en quatre couleurs, de 13 x 10 pouces, pour être encadrée, représentant "*Le Christ au Jardin des Oliviers*";

3 pages de musique: LE PRINTEMPS, musique de Rachmaninoff;

Nombreuses nouvelles sentimentales; Histoires amusantes; Articles divers; Monologues; Courrier du Petit Jardinier;

DEUX nouveaux romans :

LA DAME DE COEUR, *par* PAUL ROUGET

LA SECONDE FEMME, *par* MARLITT

— 0 —

EN VENTE PARTOUT : 10 SOUS LE NUMERO



Quand il vous arrive des Visiteurs Inattendus...

et que vous désirez servir un dessert convenable, alors que le temps vous fait défaut pour faire de la cuisine, les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" résoudront votre problème en faisant en peu de temps un dessert incomparable, succulent et appétissant.



— LES —

GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

aux CITRONS
FRAMBOISES

ORANGES
FRAISES

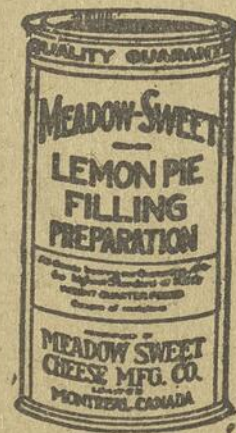
ANANAS
CERISES

sont des plus économiques et très faciles à préparer. Chaque boîte de 15c contient une quantité suffisante de garniture pour remplir 4 tartes. Vous devriez toujours en avoir à la maison. — Votre épicier en vend.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



Le Produit original
et authentique.

LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE
FRANÇAISE EN AMÉRIQUE AUG-
MENTENT TOUS LES JOURS

Chaque semaine vous trouvez dans

Le Samedi

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

Chaque mois :

Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS

VOIR COUPON
D'ABONNEMENT
PAGE 129

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . . 75c

Montréal et
banlieue exceptés

Directeur :

JÉAN CHAUVIN

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

La Revue Populaire

MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 19, No 3

Montréal, mars 1926

LA REVUE
POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

BESSETTE & CIE
POIRIER,
Edits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

SUPERSTITIONS



Le nombre est grand des femmes que torturent les superstitions. Leur vie, n'était ce travers, serait calme et heureuse. Elles ont un fiancé qui les aime, des frères et soeurs très aimables, un mari plein de prévenances délicates et assidu au foyer, des enfants qui les entourent d'une sollicitude constante; elles jouissent d'une santé excellente et, sans être riches, se trouvent à l'abri du besoin et peuvent se payer le strict superflu.

Mais toutes ces choses qui les devraient rendre optimistes, les faire sourire à la vie, elles ne les goûtent pas, parce qu'un démon intime leur gâte, le démon de la superstition.

Renversent-elles une boîte d'épingles ou une salière; aperçoivent-elles le matin une araignée; passent-elles par mégarde sous une échelle; cassent-elles un verre de couleur; brisent-elles un miroir; croisent-elles dans la rue un corbillard ou un chat noir, ça y est, leur journée, leur vie même tout entière en sont gâchées!

Car vous n'ignorez pas, chère lectrice, que renverser une boîte d'épingles ou une salière est signe de dispuite; qu'une araignée annonce le malheur, que la vue d'un chat noir, d'un moineau égaré dans une pièce où il est entré comme dans une trappe par la fenêtre ouverte, que le croassement du corbeau et de la corneille sont présages de catastrophes inévitables!

Et pourtant, comment pouvez-vous croire qu'on hâte ou conjure le destin d'une manière aussi simpliste? Non, les superstitions mentent; il ne faut leur prêter au plus qu'une attention amusée. Elles n'ont été dictées par la sagesse des nations que pour nous inspirer la prudence.

Ainsi n'est-il dangereux de passer sous une échelle que pour éviter qu'elle ne tombe sur soi avec l'homme qui la monte et les seules fois qu'il est contrariant de se trouver treize à table, c'est (cette blague est assez vieille), — lorsqu'il n'y a à manger que pour douze...

Jules JOLICOEUR.

*LES BEAUX SONNETS**DEVANT LE FEU*

*Par les hivers anciens, quand nous portions la robe,
Tout petits, frais, rosés, tapageurs et joufflus,
Avec nos grands albums, hélas! que l'on n'a plus,
Comme on croyait déjà posséder tout le globe!*

*Assis en rond, le soir, au coin du feu, par groupes,
Image sur image, ainsi combien joyeux
Nous feuilletions, voyant, la gloire dans les yeux,
Passer de beaux dragons qui chevauchaient en troupes!*

*Je fus de ces heureux d'alors, mais aujourd'hui,
Les pieds sur les chenets, le front terne d'ennui,
Moi qui me sens toujours l'amertume dans l'âme,*

*J'aperçois défilier, dans un album de flamme,
Ma jeunesse qui va, comme un soldat passant,
Au champ noir de la vie, arme au poing, toute en sang!*

EMILE NELLIGAN

NOTE.— Ce sonnet est tiré du recueil des poésies d'Emile Nelligan, réédité
voici quelques mois par les soins de la soeur du poète, sous le
titre. "Emile Nelligan et son Oeuvre".

LES PAPIERS ET LES LIVRES CHEZ LES ANCIENS

**Le papier.—L'encre et les plumes.—
Les livres.—Les bibliothèques.—
Les tablettes.**

Le papier dont les anciens se servaient le plus habituellement pour écrire, lit-on dans l'ouvrage de René Ménéard et Claude Sauvageot sur la "Vie Privée des Anciens", était fait avec du papyrus, espèce de roseau à tige triangulaire qui est assez commun sur le Nil, et qui a été employé pour cet usage dès la plus haute antiquité. L'Euphrate fournissait également du papyrus, mais il était de moins bonne qualité. Les préparations que l'on faisait subir au papyrus, pour en faire du papier, étaient assez compliquées. Pline nous laisse une description très détaillée de ses multiples opérations. Le papyrus était de beaucoup la matière dont on se servait le plus souvent pour écrire, mais on employait aussi du parchemin. D'après les auteurs anciens, le parchemin aurait été découvert à Pergame dans des circonstances particulières. A l'époque où les Ptolémées établissaient la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, les rois de Pergame, voulant fonder dans leur capitale un établissement analogue, faisaient rechercher partout les manuscrits des auteurs célèbres, et faisaient recopier à grands frais ceux dont ils ne pouvaient pas se procurer les originaux. Jaloux de cette concurrence, et voulant réserver pour Alex-

andrie les avantages qui résultent d'une aussi grande collection de livres, les Ptolémées interdirent l'exportation du papyrus d'Egypte, et ce fut alors que les habitants de Pergame imaginèrent de faire avec la peau des brebis une nouvelle espèce de papier qui prit le nom de Pergamin, ou parchemin, de la ville où il avait été découvert. Le parchemin avait d'abord le mérite de la solidité et, de plus, il avait cet avantage qu'on pouvait aisément enlever avec une éponge l'encre qui le couvrait.

On donne le nom de "palimpseste" à un parchemin qui a été gratté ou lavé pour faire disparaître l'écriture dont il était couvert et pouvoir ainsi l'employer une seconde fois. Les libraires, qui répondaient à ceux que nous nommons aujourd'hui des bouquinistes, achetaient à vil prix des vieux parchemins qu'ils nettoyaient le mieux possible pour pouvoir les utiliser ensuite, en y transcrivant des manuscrits nouveaux. Cet usage s'est perpétué jusque dans le moyen âge et les moines recouvraient ainsi avec des dissertations théologiques des parchemins qui avaient primitivement servi à des ouvrages classiques extrêmement précieux. Comme la première écriture n'avait pas toujours été enlevée avec suffisamment de soins, on est quelquefois parvenu à la déchiffrer, malgré celle qui la recouvrait, et à reconstituer de la sorte des fragments perdus d'auteurs anciens. C'est ainsi

que "la République" de Cicéron a été découverte et déchiffrée par Angelo Mai, sous un commentaire de saint Augustin sur les Psaumes.

Il y avait naturellement une très grande économie à écrire sur ces vieux parchemins plus ou moins bien nettoyés, et les jeunes auteurs peu favo-

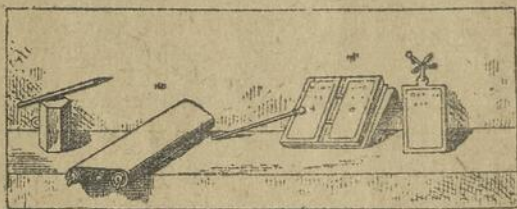


Fig. 1.—Papier et instruments de l'écriture.

risés de la fortune s'en servaient assez volontiers, mais les enrichis qui s'amusaient à faire des vers n'auraient pas voulu en faire usage.

L'encre et les plumes.— L'encre dont se servaient les anciens était une liqueur composée d'eau gommée qu'on teintait soit avec de la suie de résine ou de la poix brûlée, soit avec de la lie de vin desséchée ; il paraît que l'alun entraît aussi dans sa composition.

L'encre s'effaçait avec une éponge. Elle se mettait, comme aujourd'hui, dans des récipients dont on peut voir la forme habituelle dans l'un de nos croquis. Ces encriers, qui sont pour-

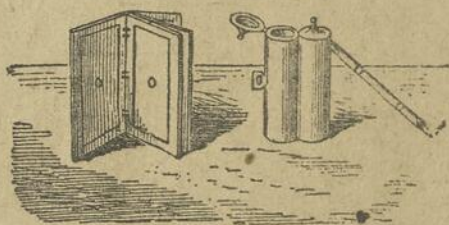


Fig. 2.—Encrier, plume et tablettes.

vus d'un couvercle, sont formés par un double récipient, ce qui semblerait indiquer qu'on employait plusieurs espèces d'encres, soit qu'elles fussent

différemment teintées, soit qu'il y en eût simplement de plus ou moins épaisses. Au reste, quand on voulait les éclaircir, on y ajoutait simplement un peu d'eau.

Il y avait aussi des plumes de plusieurs sortes. On connaît les plumes en roseau, taillées en pointe et fendues par le bout. On faisait aussi des plumes en bois dont on se servait quand on voulait écrire sur des matières plus dures que le papyrus. Les plumes de roseau étaient de grosseurs naturellement très inégales, et il y en avait d'une extrême ténuité. Il fallait aussi que l'on sût faire du papier bien mince, s'il est vrai, comme Pline le raconte, que l'Illiade et l'Odyssée aient pu trouver place dans une coquille de noix.

Les plumes se taillaient avec un canif, mais on les affinait en les frottant légèrement contre une pierre poreuse.



Fig. 3.—Volumen et titre d'un volumen

Les livres.— Les livres n'avaient pas dans l'antiquité la forme que nous leur donnons aujourd'hui. Un volume consistait en une feuille écrite d'un côté seulement, et que l'on pouvait allonger indéfiniment, suivant l'étendue du texte qu'il pouvait contenir. C'était le plus souvent une très longue feuille terminée à ses deux extrémités par un cylindre autour duquel elle est destinée à s'enrouler. Les deux cylindres se présentent à l'oeil comme deux verticales, tandis que les lignes écrites apparaissent comme horizontales. On remarquera encore ce détail

sur notre croquis représentant un volume rouleau et un autre déroulé avec l'étiquette du titre.

Ces lignes horizontales sont disposées par colonnes et quand le lecteur fait tourner ses deux cylindres de manière que la feuille qui se déroule d'un côté s'enroule de l'autre, il voit apparaître tour à tour les colonnes ou pages qui constituent le volume.

Les livres ayant la forme d'un rouleau, il n'aurait pas été possible de mettre le titre sur le dos du volume comme nous le faisons aujourd'hui. Le sujet traité dans l'ouvrage était écrit sur une petite étiquette placée au centre du rouleau; cette étiquette, généralement rouge, s'appelait l'index.

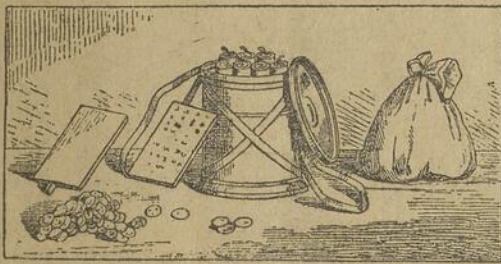


Fig. 4.—Capsa pour contenir les volumen

Les bibliothèques.—Les livres, qui avaient, comme nous venons de le voir, la forme de rouleaux, se plaçaient généralement dans des boîtes circulaires comme celle qui est représentée sur notre vignette ci-contre. Ces boîtes étaient munies d'un couvercle et pouvaient se fermer à l'aide d'une petite clef. Des courroies qu'on y fixait servaient à les transporter d'un endroit à un autre, et quand les Romains allaient à leurs villas, ils emportaient avec eux leurs auteurs favoris. Toutefois cette manière de serrer les livres ne pouvait être commode que pour ceux qui en avaient très peu, ou qui en emportaient dans un voyage.

Mais quand on en possédait un grand nombre, on les disposait sur des tablettes, qui répondaient aux casiers de nos bibliothèques.

On a découvert, en 1753, dans une maison d'Herculanum, une chambre disposée comme une bibliothèque. Les livres qu'elle contenait étaient placés sur des rayons tout autour de la chambre, et au centre une colonne rectangulaire, dont chaque face regardait un des côtés de la chambre, était couverte de rayons également couverts de manuscrits.

Les livres, étant toujours manuscrits, devaient nécessairement se vendre plus cher qu'aujourd'hui. Ceux qui n'avaient pas eu de succès avaient à peu près le même sort dans l'antiquité que de nos jours.

Les tablettes.—Outre les livres roulés dont nous avons parlé, on écrivait quelquefois avec un poinçon ou style sur des tablettes enduites de cire. Ces tablettes étaient formées de planchettes extrêmement minces pourvues d'un petit rebord pour garantir du frottement ce qu'elles contenaient. Il y en avait de différentes grandeurs: la plupart du temps, il y avait seulement deux tablettes ou feuillets que l'on plaçait l'une contre l'autre. D'autres fois, il y avait plusieurs tablettes réunies ensemble, de manière à composer un véritable livre, mais un livre qui n'aurait eu que cinq ou six feuillets au plus, car si minces que fussent les planchettes, l'épaisseur du rebord empêchait qu'on en mît davantage.

Le style dont on se servait pour écrire sur les tablettes de cire n'offrait dans la forme rien de particulier. Il était très souvent en bronze. Quant à la cire, il y en avait de différentes couleurs, comme nous le voyons par une épigramme de l'Anthologie grec-

que, où on la fait parler elle-même pour exprimer ses qualités: "Je suis noire, blanche, jaune, sèche et humide; lorsque tu m'as étendue sur un fond de bois, par le fer et la main, je parle sans parler."

On faisait également des tablettes avec du parchemin. "Suppose qu'elles sont de cire, ces tablettes, dit Martial, bien qu'on les appelle parchemin: tu les effaceras, quand tu voudras substituer une nouvelle empreinte à la première."

LA GEOLOGIE, SCIENCE AMUSANTE

M. Pierre Termier, directeur des services de la carte géologique de France, professeur à l'Institut Océanographique, met en France la géologie à la mode, comme fit Flammariion, toute sa vie, pour l'astronomie. Grâce à lui, la géologie est devenue une science distrayante, car ses conférences sont assidûment suivies par un auditoire élégant, composé non seulement d'étudiants mais de gens appartenant au grand public.

Qu'est-ce que la géologie?—lui demande Albert Rang, dans une entrevue pour "Les Nouvelles Littéraires":

—La géologie, c'est l'histoire de la Terre, et, comme il n'y a pas d'histoire sans où'il y ait eu changement, c'est l'histoire des changements de la Terre, racontée, cette histoire, en remontant aussi loin que possible dans le passé, en remontant, si l'on peut, jusqu'à l'origine de la Vie.

Les documents au moyen desquels nous pouvons reconstituer cette histoire, ce sont les pierres, et c'est l'agencement des pierres. L'ensemble des pierres qui, dans une région don-

née, ont la même histoire, est ce que nous appelons un terrain.

Toute la géologie est appuyée sur le trépied, peut-on dire, de la minéralogie, de la pétrographie, de la paléontologie, ou, si vous voulez, de la science des minéraux, de celle des roches, de celle enfin des fossiles. C'est en appliquant les méthodes de ces trois sciences à l'observation des terrains que l'on arrive à distinguer ceux-ci les uns des autres et à connaître leur histoire."

Voilà la géologie.

Cette science, "science d'observation, non d'expérimentation", est très à la mode en France. Etudions-la mieux, chez nous.

LES DIFFERENTS PEUPLES QUI ONT FORME LA NATION GRECQUE

Les Grecs sont les Grecs, on ne sait pas davantage. La civilisation hellénique, telle que nous la connaissons par les plus beaux monuments de l'humanité, était pourtant la résultante de multiples influences, reçues des peuples qui envahirent la Grèce à diverses époques et qui, en se fondant, ont fondé la nation grecque et la civilisation hellénique. Ces peuples furent les suivants:

1o. Les Pélasges (8.000 ans av. J.-C), de la race méditerranéenne;

2o. Les Crétois (3.000 à 1.400 av. J.-C), peuple de marins qui font le commerce avec l'Egypte;

3o. Les Achéens. Vers l'an 2.000 av. J.-C., les Achéens font la conquête de la Grèce sur les Crétois. Ce sont les premiers Hellènes;

4o. Les Mycéniens;

5o. Les Doriens.

LES MILLE MANIÈRES DE FAIRE LA COUR À UNE FEMME



Les indigènes de la Nouvelle-Zélande, ceux de l'Australie, de Bornéo, de Madagascar, des tribus indiennes d'Amérique, ont chacun

leur manière de faire la cour à leurs femmes et ces manières diffèrent beaucoup des nôtres, il va de soi. Nos ancêtres, au moyen âge, à l'époque de la Renaissance, ne s'y prenaient pas comme nous, et il est certain qu'en Amérique les fréquentations de jeunes filles et garçons sont infiniment plus libres qu'en France. L'important est de toucher le but qui est la conquête de l'être aimé et le mariage.

En Australie, l'australienne amoureuse, au jeune homme qui lui demande de partager sa hutte, pose cette simple question: "Peux-tu me nourrir?" La chose est dite d'une façon trop directe à notre goût, mais n'est-ce pas, en matière de mariage, la préoccupation essentielle de tous ceux et celles qui s'y aventurent?

En Nouvelle-Zélande, les Maoris, qui sont un peuple fort intéressant et délicat, ont encore des us amoureux qui nous surprennent et qu'on s'attend peu à trouver chez ces indigènes dont on nous dit tant de bien.

Les jeunes personnes qui veulent se marier fréquentent une grande ca-

bane (il s'en trouve une dans tous les centres un peu importants), où sont réunis garçons et filles. C'est à la femme à s'offrir. Elle entre là et dit: "J'aime Frowzli-Woozli. Je désirerais en faire mon époux."



Le départ du Croisé au Moyen-Âge

Puis elle attend toute pâle sa réponse. S'il dit "oui" ou simplement acquiesce de la tête, F. W. devient son époux. Mais s'il refuse, elle se retire de la cabane, très humiliée de sa



ROMEO ET JULIETTE

défaite, car tout le monde désormais saura que son amour, avoué publiquement, n'est pas partagé. Toutefois, il peut arriver que d'autres jeunes gens désirent pour femme la jeune indigène qui vient de s'offrir à celui qu'elle aime. Tous doivent alors se la disputer. Chacun la prend par une partie de son habillement (qui se résume à peu de chose) et tire de son côté. Et il arrive que la lutte soit si forte que la malheureuse jeune fille en sort blessée et quelquefois y perd la vie.

C'est bien pire encore dans l'île de Bornéo où toutes les créatures doivent se préparer au mariage par une claustration de sept années. De 10 à 17 ans, la jeune fille est enfermée dans une hutte où personne ne la visite, ne voyant que la vieille femme qui lui apporte sa nourriture. Quand elle quitte cette retraite, son teint, de brun foncé qu'il était est devenu jaune clair, ayant été si longtemps à l'abri des rayons du soleil. De plus, c'est à peine si elle peut se servir de ses pieds qui sont restés tout petits et sans force. Ce teint et ces pieds inutiles sont considérés comme charmes irrésistibles et tous les jeunes gens des alentours se la disputent.

Dans une autre partie de la même île vivent les Dayaks, tribus plus ou moins sauvages qui portent à leur fiancée des crânes humains en guise de bouquets. "Say it with human scalps!" Ces indigènes ne perdent pas la tête en amour, ils perdent celles de leurs ennemis. En effet, aucun d'eux n'oserait se présenter devant une femme, dans le dessein de lui avouer son amour, sans avoir deux crânes humains à la ceinture. Ces charmants cadeaux ont le don d'adoucir les coeurs les plus durs. Et un homme qui

peut décapiter ses ennemis fera sûrement un bon mari.

Chez les Esquimaux du Groenland, on n'est pas si tendre! Faire la cour à une femme est temps perdu et les Esquimaux sont gens expéditifs. Désirent-ils une épouse, ils se rendent à la hutte de la jeune personne qui leur est tombé dans l'oeil, la prennent par les cheveux ou par le collet et la traînent ainsi jusqu'à leur demeure.

Chez les Apaches, peuple de l'Amérique du Nord dont les tribus sont établies sur la frontière qui sépare le Mexique des Etats-Unis, la femme ayant à faire tous les travaux du ménage et des camps est laissée libre de choisir son maître. C'est bien le moins! Le jeune Apache, pour savoir si son amour est partagé, s'y prend de deux manières, en laissant son cheval à la porte de sa bien-aimée ou en la priant de passer entre deux rangées de cailloux. Expliquons ces drôles de moeurs.

Le prétendant attache donc son cheval de guerre devant la tente de la jeune fille qu'il aime, puis s'en va. Il reviendra dans quatre jours. En son absence, la squaw réfléchit au sort qui l'attend avec le gaillard qui lui demande sa main. S'il lui convient, elle attache le cheval à sa tente même d'une certaine façon et le nourrit. Si elle le laisse là où son maître l'a abandonné et ne lui donne ni à boire ni à manger, c'est qu'elle refuse la proposition en mariage.

Celui qui n'a pas de cheval dispose deux rangées de cailloux sur la route devant la cabane ou la tente de son amie et l'invite à passer au milieu. Si elle marche à côté, elle lui signifie ainsi son refus. Si elle passe entre les cailloux, il la prend par la main et l'amène chez lui.

LE COMPOSITEUR RODOLPHE MATHIEU

Une Ecole de composition à Montréal

Ce n'est pas pour nous une mince besogne que de parler intelligemment d'un compositeur de musique, d'un créateur en cet art qui, pour les profanes, est bien la chose la plus compliquée du monde! Enthousiaste de ses œuvres, admirateur fervent de son talent, mais incapable de disserter comme il le faudrait de sa science profonde de l'harmonie, du charme et de la nouveauté de son inspiration, nous saurons nous restreindre à une biographie. Et la vie de M. Mathieu, si peu avancée soit-elle, est déjà toute pleine d'enseignements; elle renferme de fortes leçons de travail et d'énergie.

Après une absence de cinq années, M. Rodolphe Mathieu est revenu de Paris, voici trois mois à peine, avec le dessein de reprendre à Montréal ses classes d'enseignement et d'y fonder une école de composition, dont nous parlerons plus amplement tout à l'heure.

Né aux Grondines, près Québec, en 1890, Rodolphe Mathieu étudia l'harmonie et le contrepoint avec Alexis Contant. A 15 ans, il est organiste à Saint-Jean Berchmans et débute dans l'enseignement du piano. Il compte déjà cinquante élèves! D'un côté il donne des leçons, de l'autre en reçoit. Il se spécialise de bonne heure dans la composition et écrit plusieurs œuvres qui furent exécutées dans de nombreux concerts et récitals à Montréal. En 1920, il s'embarque pour la

France où, trois ans plus tard, l'hon. Athanase David lui accordait une bourse du gouvernement.

A Paris, Mathieu étudie et compose; ses œuvres sont éditées et données en audition.

Il étudie la composition et l'orchestration avec Louis Aubert, auteur de "La Forêt Bleue", au répertoire de l'Opéra-Comique, et il écrit les pièces suivantes:

a) Un trio pour piano, violon, violoncelle, que nous entendrons au printemps;

b) Douze études, intitulées "Caractères", pour violoncelle;

c) Six études pour violon et violoncelle;

d) Une Symphonie ballet avec chœur sur un poème en trois mouvements du compositeur: le Réveil des Fleurs, la Danse des Fleurs, les Vents et les Fleurs;

e) Concerto pour violon et orchestre;

f) Trois Préludes et un Lied pour violon et piano, œuvres éditées à Paris, chez Hérelle.

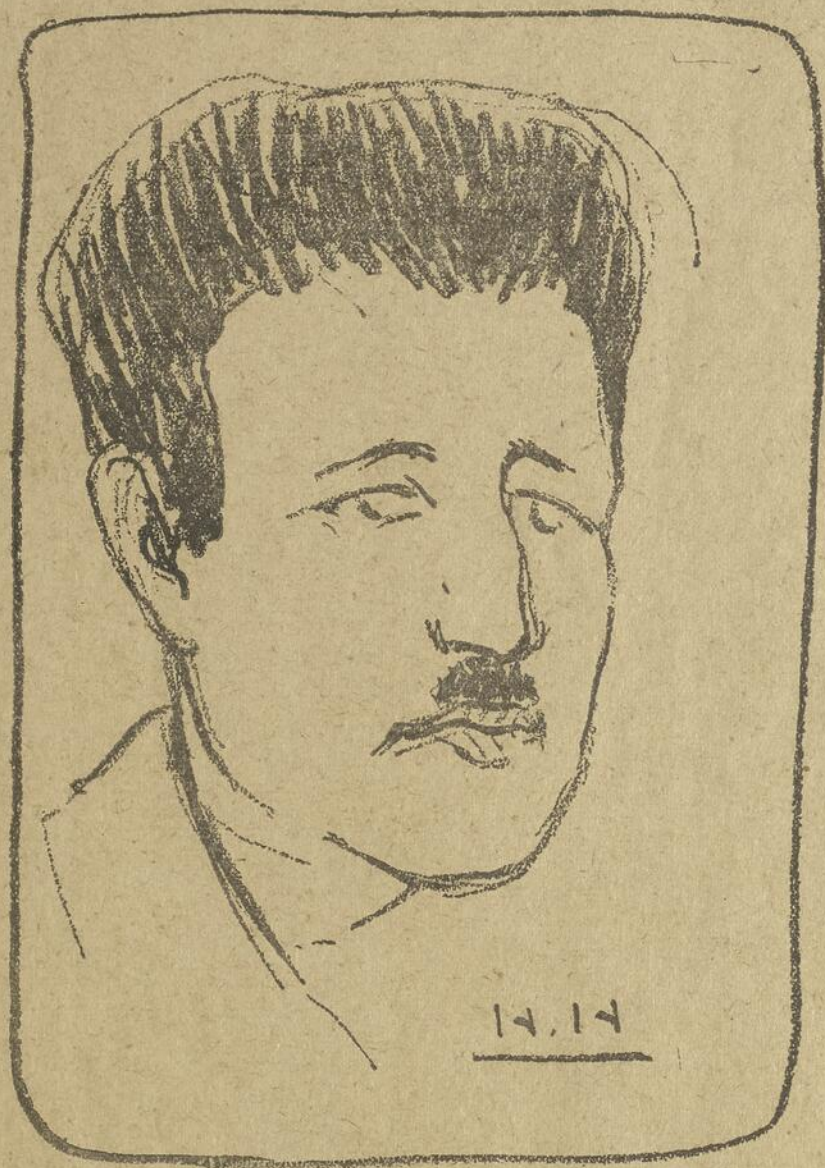
Il trouve à Paris, pour l'audition de ses compositions, les exécutants et artistes lyriques les plus propres à révéler son souple et ingénieux talent. C'est M. Léo-Pol Morin, le célèbre pianiste canadien, qui interprète quelque-une de ses œuvres dans presque tous les récitals qu'il a donnés en France; c'est Marguerite Bériza, de l'Opéra-Comique, et de l'Opéra de Boston, avec l'orchestre des Concerts Lamoureux; c'est Charles Hubbard,

ténor américain, Sarah Fischer, de l'Opéra-Comique, c'est encore le quatuor à cordes Krettly.

Nous trouvons dans *Le Ménestrel*, au compte rendu d'un de ces concerts Krettly, signé A. Schaffner, cette très

vacité de mouvement fut des pièces exécutées à cette séance celle qui nous parut dénoter le tempérament le plus prodigieux."

Diverses oeuvres de Mathieu furent chantées encore à Paris par Victor



M. RODOLPHE MATHIEU

(Croquis du sculpteur Henri Hébert)

élogieuse appréciation du grand talent de Rodolphe Mathieu:

"La pièce pour quatuor à cordes d'un jeune compositeur canadien, M. Rodolphe Mathieu, par une jeune vi-

Brault et par Mme Campredon, de l'Opéra, qui donna son "Harmonie du Soir", sur un poème de Baudelaire, avec chant, violon et orchestre. Cette pièce sera interprétée à Montréal, en

avril prochain, par Rodolphe Plamondon.

M. Mathieu, avons-nous dit, se dévoue à la fondation d'une école de composition. Vingt élèves au plus y seront admis, vingt jeunes élèves de 12 à 15 ans. "Nous commençons trop tard, nous déclare M. Mathieu, nos études de composition. On va répétant que nous manquons de compositeurs; ils sont peu, évidemment, mais il y a énormément à faire. Les talents abondent; ils sont remarquables. Mais encore faudrait-il les cultiver. Les professeurs canadiens qui ont séjourné en France veulent au retour s'entourer d'élèves avancés, uniquement. C'est un tort. Les élèves, il les faut prendre de bonne heure, jeunes, à douze ans, à treize ans, et les former soi-même, les garder longtemps sous sa coupe, et puis en faire quelque chose. Le compositeur, l'harmoniste, peut ainsi former des disciples comme le peintre, comme le sculpteur. De cette manière, dans quelques années, nous aurions toute une pléiade de compositeurs."

A cette école de composition, en même temps que l'harmonie, le contrepoint et l'exécution, l'on commencera l'étude de la composition. Déjà, avant son départ pour l'Europe, en 1920, M. Mathieu avait inauguré des classes du genre qui étaient très fréquentées. Il sera cette fois assisté de professeurs, professeurs de solfège, de théorie, d'harmonie et de contrepoint. M. Mathieu se réserve les cours de composition.

Et tous les cours de l'Ecole seront donnés au Studio Archambault où M. Rodolphe Mathieu reçoit actuellement ses élèves pour leçons particulières.

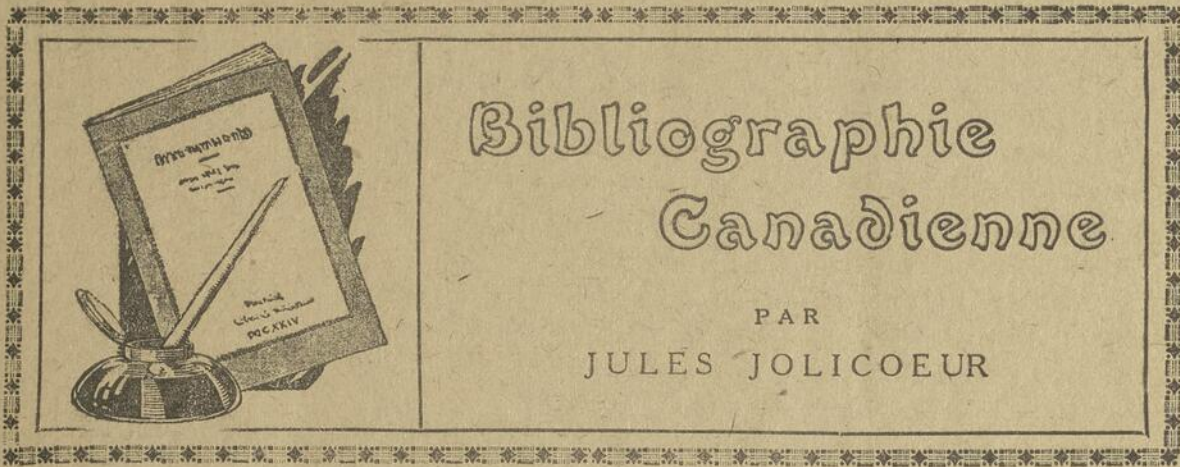
L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN RUSSIE SOVIETIQUE

M. Lounatcharsky, Commissaire du Peuple à l'Instruction Publique dans l'Union des Républiques Soviétiques, a donné récemment aux journalistes parisiens quelques précisions sur le système d'enseignement en Russie, son fonctionnement et ses résultats. Nous n'avons de longtemps été officiellement informés de cette question:

"Nous avons actuellement, dit-il, des écoles avec un cours d'étude de quatre années qui englobent 60% de la population enfantine, contre 50% dans la Russie des tsars. Nous avons élaboré avec soin et financièrement garanti un plan d'expansion scolaire qui aboutira en 1933 à l'instruction générale obligatoire. Nous avons un accroissement notable des écoles enfantines de 7 et 9 années. Un nouveau programme est déjà appliqué dans toutes les écoles urbaines et dans plusieurs écoles rurales. Un formidable mouvement entraîne nos maîtres d'école à refaire leur instruction, c'est-à-dire à élever leur valeur professionnelle et leur conscience politique.

Nous poursuivons en outre une campagne contre les illettrés, parmi les générations ayant de 18 à 35 ans. En 1924-25, fonctionnaient à cette fin 40,000 "centres" ayant touché 1,200,000 illettrés. Nous aurons fini ce travail en 1930-31.

Nos "isbas de lecture", (salles de lecture) ont le même but. L'organisation de ces clubs paysans ayant des buts politiques, agronomiques, hygiéniques et d'instruction générale, a commencé en 1923. 4,500 salles de lecture ont été ouvertes alors. Nous en avons maintenant 19,000."



Bibliographie Canadienne

PAR
JULES JOLICOEUR

ARTISTES-PEINTRES CANADIENS- FRANÇAIS

(LES ANCIENS)

par Georges Bellerive (Librairie Garneau, Québec, 1925.)

Fort jolie brochure inspirée par une heureuse pensée d'art; digne hommage rendu à quatre artistes canadiens du XIXe siècle. Depuis "Une Maîtrise d'Art", par M. Vaillancourt, rien, il nous semble, n'a été écrit sur l'histoire de l'art au Canada français. Il faudra bien qu'un jour prochain l'on récapitule la somme de nos efforts artistiques et qu'on en fasse un ouvrage complet. Car nous n'avons jusqu'ici que des monographies et M. Bellerive ne s'est soucié que de quatre artistes de la région de Québec, qui sont:

Joseph Légaré (1789-1855)

Antoine Plamondon (1802-1888)

Théophile Hamel (1817-1870)

Antoine Sébastien Falardeau (1823-1889).

Si l'intention de ce petit ouvrage est excellente, la documentation minutieuse, le style simple et très satisfaisant, le titre, en revanche, n'en est pas heureux, ainsi que certaines con-

sidérations de l'auteur sur l'art et le travail de l'artiste.

Artistes-Peintres! Légaré, Plamondon, Hamel, Falardeau surtout appartiennent-ils à une corporation si peu reconnue qu'on la pourrait confondre avec celle des peintres en bâtiment ou des peintres d'enseignes? Depuis environ le milieu du 17e siècle, l'art est nettement séparé de toute industrie mercantile, de toute "maîtrise" ou syndicat, et un peintre est un peintre.

Nous ne prisons pas fort ces passages relevés au cours de notre lecture:

"En effet, il (Joseph Légaré) est le seul artiste peintre (sic) de Québec qui a conquis par ses oeuvres l'admiration de ses contemporains sans avoir eu l'avantage d'aller étudier en Europe sous la direction de maîtres reconnus, et sans même avoir eu de professeurs attitrés pour le conseiller."

"On ne connaît guère d'artistes devenus sénateurs. M. Joseph Légaré a eu cela de commun avec le peintre (pourquoi pas l'artiste-peintre?) David." "Son maître (le maître de Antoine Plamondon) en avait fait un peintre trop parfait pour le Canada. Trop ami de la perfection, il donnait

à ses oeuvres un fini qui n'était pas apprécié et qui demandait trop de temps pour le prix qu'on lui offrait."

Aussi, nous trouvons que la vie de ces peintres n'était guère remplie pour qu'on y doive noter des petits faits aussi insignifiants que ceux-ci:

"A Paris pendant deux incidents lui (Antoine Plamondon) causèrent des ennuis et des transes.

Un filou tenta de lui voler sa montre pendant qu'il était à admirer les beautés de la façade de Notre-Dame de Paris, mais surpris sur le champ par un gardien de la paix, le voleur la lui restitua."

Quant à Falardeau, il en vit bien d'autres!

"Arrivé à Marseille, il est si épuisé du mal de mer et du manque de nourriture qu'il est deux jours sans pouvoir se remettre.

"Un autre mal aussi terrible que la faim devait bientôt l'assaillir à Florence: la nostalgie."

Un peintre qui s'ennuie à Florence! Conçoit-on cela?

Mais ce sont là péchés véniels; il ne faudrait pas tenir rancune à l'auteur de ces propos légers et de goût douteux, l'ouvrage, en somme, étant agréable et instructif.

LES SOIREEES DE L'ECOLE LITTE- RAIRE DE MONTREAL

(L'Eclaireur, Beauceville.)

On trouvera dans les dernières pages de "La Revue" notre étude sur le substantiel recueil de proses et vers édité en janvier dernier par l'Ecole Littéraire de Montréal.

LE TRESOR DE L'ILE-AUX-NOIX

par Eugène Achard

(Librairie Beauchemin, Montréal.)

Nous recevons trop tard pour en faire lecture et critique le roman canadien de M. Eugène Achard, "Le Trésor de l'île-aux-Noix", préfacé par Mme Blanche Lamontagne-Beauregard. Ce sera pour le mois prochain.

LE GRAND SILENCE BLANC

par L.-F. Rouquette

Au cours de l'année, MORNAY, dans sa collection "Les Beaux Livres", fera paraître à Paris, **Le Grand Silence blanc**, (roman sur le Canada), de L.-F. Rouquette, illustré par Clarence Gagnon, notre grand artiste canadien. On pourra se procurer cet ouvrage à Montréal, dans les librairies.

LA QUESTION SOCIALE ET LE CANADA

Industrie et Humanité, par W.-L. Mackenzie King, premier ministre du Canada. (Bibliothèque France-Amérique, 1925.)

Dans la préface de l'important ouvrage du très honorable Mockenzie King, premier ministre du Canada, qui vient d'être traduit en français par Altier et édité par le comité France-Amérique, M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française, écrit:

"Pour M. Mackenzie King, l'économique n'a de valeur civilisatrice que si ses lois rigides sont assouplies et adoucies par une vigilante générosité, par une sage sympathie, par ce "quelque chose d'humain" dont parlait déjà TERENCE; pareille à la médecine dont les moyens matériels réussissent mal si le médecin ne les accompagne pas d'une pénétrante action morale.

Cette idée si simple, mais si originale dans ses applications, M. Mackenzie King la précise en ces termes : substituer dans les rapports du travail et du capital, à la **Crainte** la **Confiance**.

M. Mackenzie King fait observer en débutant, que, pour arriver à dégager cette nouvelle loi économique d'une portée si haute, il a fallu la guerre qui vient de mettre la civilisation à deux doigts de sa perte.

L'empereur Guillaume avait conçu le dessein de dominer le monde par la **Crainte**. Or, la catastrophe inouïe qu'il a déchaînée eût pu être empêchée, sans doute, s'il eût existé alors une autorité de conciliation assez autorisée pour substituer chez les peuples, menés à la boucherie, à la Crainte, la Confiance.

"La question posée et résolue dans l'oeuvre de M. Mackenzie King est celle-ci : l'Industrie qui fait collaborer le Travail et le Capital est, désormais, obligée de choisir : subira-t-elle la loi du sang et de mort et consentira-t-elle à s'appliquer au triomphe de ce qu'il y a de plus détestable dans les ambitions de quelques-uns ? ou bien se prononcera-t-elle pour la loi de paix, de travail et de salut (ce dernier mot pris dans l'acception de santé physique et morale) ? L'Industrie s'attardera-t-elle dans la lutte et dans l'antagonisme de ses collaborateurs nécessaires ; ou bien cherchera-t-elle entre eux, la conciliation indispensable à leur succès commun ? Est-elle pour la Crainte, est-elle pour la Confiance ? Que la communauté, par l'organe du gouvernement, dicte des lois ; que l'éducation prépare les moeurs ; que l'opinion prépare et sanctionne les lois et les moeurs, ainsi la confiance se substituera à la crainte et le

grand pacte de collaboration sociale dans la paix et dans le travail, sera conclu pour le salut de l'humanité.

"Tel est l'enseignement qui nous vient du Canada."

ANDRÉ THERIVE ET "ZIGZAGS AUTOUR DE NOS PARLERS"

Dans une des consultations grammaticales qu'André Thérive donne, chaque semaine, dans "Les Nouvelles Littéraires", il parle ainsi de l'ouvrage de M. Louis-Philippe Geoffrion, "livre aussi utile que plaisant" :

"Le dessein de M. Geoffrion est de justifier la plupart des idiotismes canadiens du reproche téméraire qu'on leur lance. Ce ne sont pas des anglicismes, sauf exceptions ; ce sont des tours populaires qui tirent leur noblesse de l'usage éprouvé de nos provinces françaises (Anger, Poitou, Normandie, particulièrement). Tous les Français qui s'intéressent à la vie de leur langue auront donc plaisir à consulter le livre de M. Geoffrion qui cache une érudition et un scrupule très scientifiques sous un aspect familier et nonchalant.

"On y pêche des expressions délicieuses..." Et ici M. André Thérive en cite quelques-unes, et continue : "N'est-ce pas assez pour rendre fiers de leur parler nos amis canadiens-français ? Et n'est-ce pas propre surtout à leur faire cultiver soigneusement, jalousement, leurs provincialismes ? Qu'ils se gardent comme nous du langage pédant, du mauvais journalisme, du jargon administratif. C'est par cette voie que s'introduit chez eux l'anglicisme, et le faux-français moderne. Des hommes comme M. Adjutor Rivard, M. Edouard Montpetit, M. Geoffrion servent là-

bas une cause qui nous est chère, et tous les Français doivent les en remercier fraternellement."

LITTERATURE BELGE ET LITTERATURE CANADIENNE

Nous avons noté, dans une entrevue donnée récemment par l'écrivain belge Pierre Goemaere à une revue de France, plusieurs points de connexité entre les littératures belge et canadienne, toutes deux d'expression française. Il serait mieux de dire, pourtant, que c'est entre les littérateurs de ces pays que nous voyons des rapprochements à faire. Et ils sont très faciles. Pourquoi les écrivains belges produisent-ils si peu? demande-t-on à Goemaere. Et il répond : Parce qu'ils n'ont pas de loisirs; parce que la plupart d'entre eux sont, ou bien fonctionnaires de l'Etat, ou bien

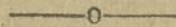
attachés à d'autres occupations sans la rémunération desquelles ils ne pourraient subsister. L'écrivain belge est rare qui vit du fruit de sa plume.

Et l'écrivain belge ne peut profiter de sa plume parce qu'il ne cultive pas le genre qui lui permettrait d'en vivre: le roman! "Le Belge, ajoute-t-il, ne sait pas faire le roman. Il ne sait pas le faire et n'a jamais su le faire."

Et les motifs qui interdisent le roman aux écrivains belges sont les mêmes qui les empêchent de réussir au théâtre. Très peu de Belges cultivent en effet avec succès le théâtre.

Pour réussir, pensent encore la plupart des écrivains belges d'expression française, il faut habiter Paris, profiter du Milieu.

Qu'on réfléchisse bien à tout cela et l'on retrouvera en ces quelques lignes toutes nos excuses et tous nos préjugés ordinaires!



LES SERPENTS, ANIMAUX FAVORIS D'UN GRAND CHIRURGIEN

Tous les goûts sont dans la nature. Les uns élisent les chiens pour animaux favoris, les autres préfèrent les chats, d'autres les perroquets et d'autres encore les singes. On évite d'ordinaire de choisir pour animaux domestiques des bêtes dangereuses, fauves ou reptiles, ce qui n'empêche de grands hommes, comme Mussolini, ou plusieurs artistes du cinéma d'adopter des lionceaux et un très grand chirurgien américain, le docteur Howard Atwood Kelly de trouver le bonheur dans la société des serpents.

Sa maison en est pleine et ils y vivent en toute liberté. Ils rampent sur

ses tapis d'Orient, ils s'enroulent autour de ses meubles d'acajou, ils se promènent lentement du boudoir à la salle à manger, de la salle à manger au garde-manger. Tous leurs caprices sont écoutés et c'est très rare que cet extraordinaire médecin les punisse de tous les dégâts que forcément ils causent dans sa maison.

Et il ne faudrait pas croire que le docteur Kelly élève ainsi des serpents dans le dessein de les faire servir à des fins scientifiques. Nullement, il aime le serpent pour lui-même.

Et c'est pourquoi ses amis et ses nombreux admirateurs, depuis si long-

temps pourtant que le docteur Kelly est possédé par cette manie, ne comprennent pas le plaisir qu'il peut trouver en pareille compagnie, lui, un maître de la chirurgie chargé de titres universitaires de tous les pays du

grand-père d'une nombreuse famille.

C'est à Baltimore que demeure ce chirurgien fameux et c'est dans un magnifique hôtel particulier qu'il recueille et élève des serpents de toute sorte, venimeux ou non, boas cons-



Le docteur Kelly, dans son cabinet de travail.

monde, membré de nombreuses sociétés savantes, président de la "Southern Surgery and Gynecological Association", fondateur et président de deux hôpitaux, de nombreuses sociétés religieuses et sociales, père et

tricteurs, serpents des blés, vipère de Caroline, serpents à sonnettes, serpents rayés ou serpents jarretières, connus dans nos Laurentides, et plusieurs autres.

Bien qu'il ait donné au Jardin Zoo-

logique de Baltimore une riche collection de serpents, il en possède encore une très complète. car chaque année, au printemps, il parcourt quelque endroit du Canada, ou les marais de la Floride, ou les montagnes de l'Ouest, et en rapporte de quoi remplir sa maison.

Le docteur Kelly a quelquefois été attaqué et mordu par ses élèves mais tout le mal qu'ils pourraient lui faire ne sauraient diminuer l'attachement qu'il porte à toutes les races de reptiles.

—o—

LE PRINCE DE GALLES DANS L'INTIMITE

C'est au York House, le plus modeste pavillon de cette agglomération qui porte le nom de St. James' Palace, que vit le Prince de Galles. York House est une des plus vieilles maisons de Londres; elle date en tout cas du commencement du seizième siècle. On dit que le prince y vit très simplement.

Tous les matins, il se retire dans son cabinet de travail, dont les fenêtres s'ouvrent sur Cleveland Row, et qui est garni de meubles d'acajou du style Chippendale. Les tapis, rideaux, tentures et portières sont verts. Là il dépouille son courrier, répondant lui-même aux lettres intimes, confiant les autres à son secrétaire particulier, Sir Godfrey Thomas. Le courrier du prince Edouard étant chaque jour considérable, le secrétaire en titre doit s'adjoindre pour y répondre plusieurs sous-secrétaires. C'est sur une table massive que travaille le prince, table chargée d'une photographie de la princesse Marie, sa soeur, et de quelques livres.

La bibliothèque de York House est d'ailleurs considérable. On y trouve surtout des ouvrages d'histoire et livres de voyage. Rudyard Kipling est l'auteur préféré du prince de Galles. Il a son oeuvre complète en plusieurs éditions de luxe. C'est là la pièce où se tient le plus souvent le prince. La maison d'ailleurs ne comporte que quelques appartements : une anti-chambre à la droite de la porte d'entrée, deux salons, son cabinet de travail, sa chambre à coucher et celles des domestiques, une salle à manger.

Nombre de jeunes célibataires millionnaires ou fils de millionnaires trouveraient cet hôtel insuffisant.

C'est là qu'il aime de se réfugier, au retour de ses longs voyages à travers le monde. York House, situé dans un quartier tranquille, est en effet un véritable ermitage.

Buckingham Palace est la résidence officielle de la famille royale, mais le Prince de Galles, son frère, le duc d'York, et sa soeur Mary ont chacun leur hôtel particulier.

—o—

15,000,000 DE CITOYENS AMERICAINS DETIENNENT DES ACTIONS INDUSTRIELLES

Ces chiffres marquent l'avènement d'une révolution économique excessivement sérieuse. Tout travailleur est en passe de devenir capitaliste. En 1908, environ 4,000,000 de citoyens possédaient des stocks aux Etats-Unis. En 1913, le nombre en était de 7,500,000 et en 1925, il est de 15,000,000. C'est ainsi que se réalise la collaboration la mieux entendue entre le patron et le salarié, entre le capitaliste et l'ouvrier.

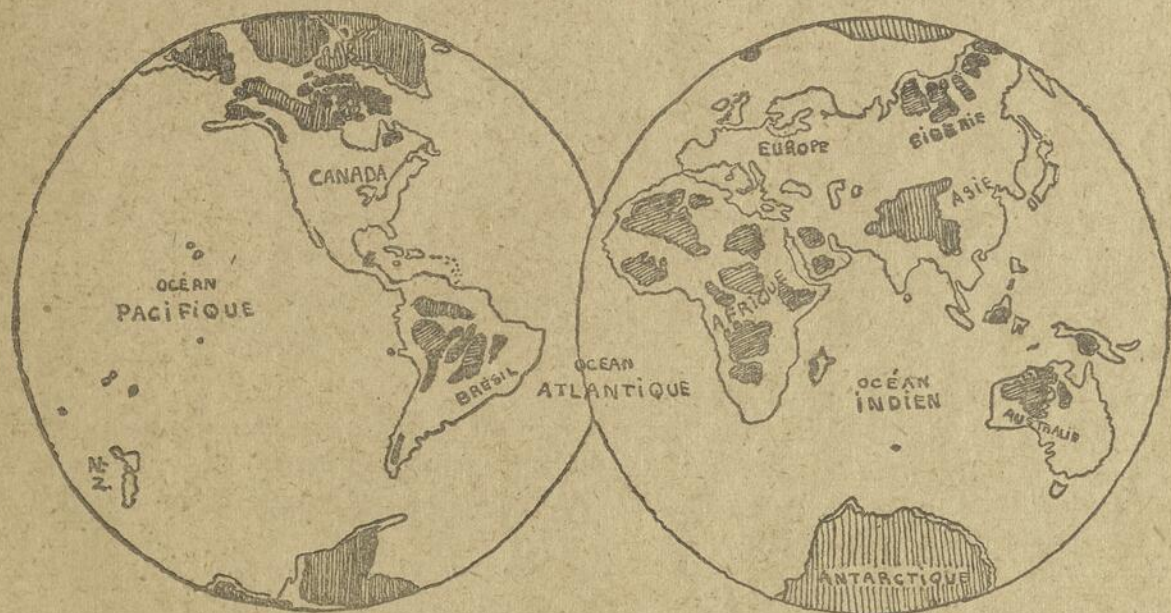
LE MONDE INEXPLORÉ

Nous prétendons avoir fait, grâce au progrès, la conquête du monde : sur cette carte des deux hémisphères figurent en taches rayées et noires les contrées du monde où n'ont jamais pénétré les blancs et celles qui sont encore incomplètement explorées.

Les sommets les plus élevés des plus hautes montagnes n'ont pas encore été gravis. Une mine fabuleuse de radium se trouve peut-être quelque

renards, des phoques, des vaches marines, des oies, des canards et des aigles. Ces animaux sont libres, ils attendent un maître.

Un navigateur découvrit dernièrement encore, au Groenland, au retour d'une envolée vers le pôle nord, des vestiges d'anciennes habitations de Scandinaves. D'ailleurs, la carte des régions polaires n'est pas définitivement tracée, loin de là,



part, attendant un prospecteur chanceux. Des vallées luxuriantes se dissimulent entre de belles rivières inconnues.

Quand l'amiral Peary revint de sa dernière expédition dans les régions arctiques, il révéla l'existence, dans l'extrême-nord, de plusieurs milliers de milles carrés où, l'été, verdoie une herbe grasse, où vivent nombreux des boeufs musqués, des ours polaires, des

Entre l'Antarctique et l'Australie s'étend une terre appelée l'île Kerguelen, ou île de la Désolation, découverte en 1772 par un capitaine de vaisseau français qui lui donna son nom et explorée plus tard par Cook. Cette île, qui appartient à la France, pourrait recevoir trois ou quatre millions d'habitants, lesquels s'y livreraient très avantageusement à l'agriculture et à l'industrie. On n'y trouve

aujourd'hui qu'une cinquantaine de matelots.

Hors des régions polaires, c'est l'Afrique qui reste le pays le moins exploré. Seuls ces nomades voilés de noir, écumeurs du désert, et qui le parcourent par bandes pour piller les caravanes, connaissent tous les secrets du Sahara qui, certainement, un jour, sera transformé en une plaine fertile.

Des explorateurs hollandais et anglais nous ont révélé l'existence de montagnes, à l'intérieur de la république de Libéria et de l'Afrique Occidentale Française, qui sont à peu près inconnues. Leur altitude n'a pas encore été déterminée scientifiquement et on ignore la nature des animaux qui vivent sur leurs hauteurs.

Dans l'Amérique du Sud, aussi bien, des explorateurs remontant à l'aventure le cours de fleuves et rivières inconnus, peuvent rencontrer de nos jours des animaux étranges et des hommes même dont on soupçonne à peine l'existence.

L'aviation, avec la photographie aérienne, est appelée à nous faire connaître les contrées les plus lointaines et les plus difficiles d'accès.

Jusque-là, le monde réserve encore des aventures aux aventuriers.

—o—

L'EXPOSITION DE WEMBLEY

Une autre exposition qui se termine par un déficit énorme, celle de Wembley, Angleterre, tenue au cours de l'été 1925, en même temps que l'Exposition des Arts Décoratifs.

L'exposition se solde en définitive par 1,581,905 livres sterling. Ce déficit incombe pour les $\frac{4}{5}$ à l'Etat et $\frac{1}{5}$ aux industriels et commerçants.

LE PLUS GRAND OBSERVATOIRE DU MONDE S'ÉLEVERA DANS LES ALPES

On a commencé sur le culmen du mont Salève, en Haute-Savoie, sur la frontière suisse, non loin de Genève, la construction d'un observatoire qui serait le plus grand du monde. Il faudra quatre années pour terminer son armature de \$2,000,000.

Cet observatoire contiendrait en plus le télescope le plus puissant du monde, plus puissant que le célèbre télescope de l'Observatoire du Mont Wilson, lequel pèse 100 tonnes et a observé 3,000,000,000 d'étoiles jusque-là invisibles.

On y adjoindra un observatoire météorologique et sismographique, ainsi qu'un laboratoire de recherches et un poste de télégraphie sans fil assez puissant pour communiquer avec presque toutes les parties du monde.

—o—

MOZART, AMATEUR DE CHAMPAGNE

Nous lisons dans "La Vie Médicale" que le grand Mozart, d'après M. Widor, était un amateur de champagne et en buvait souvent au cours de son travail de composition musicale. La preuve de ce goût nous est restée sous forme d'une large tache jaune pâle, qui marque les pages où est notée l'ouverture de Don Juan, sur le manuscrit que Mme Viardot donna jadis à la bibliothèque du Conservatoire de Paris. Mozart a répandu son verre sur le papier, la nuit où il avait écrit ces mesures admirables. Il est agréable de penser que, dans cette ouverture célèbre, revit un peu de l'âme du vin qu'aima tant ce grand génie.

LA FORCE PRODIGIEUSE DE L'ARAIGNÉE

Le romancier anglais H. G. Wells avait-il raison de dire que si l'homme perdait la domination du monde, l'araignée s'en emparerait? Et ce ne serait pas sans droit, car les savants nous représentent l'araignée comme l'animal le plus rusé, le plus intelligent, le plus courageux et le plus féroce de la création.

Est-ce parce que nous craignons que l'araignée ne s'empare du monde et ne nous supplante que nous la redoutons tant, autant, plus peut-être que le serpent. Expliquons ainsi notre répulsion, car autrement elle est sans raison. En effet, jamais l'araignée ne s'attaque à l'homme, sinon pour se défendre et très peu sont venimeuses. Quant à leur intelligence, elle est surprenante, et leurs moeurs sont infiniment plus "civilisées" que nous ne le croyons communément.

Dans le monde de l'araignée, la femelle est vraiment reine; elle commande au mâle, elle combat pour lui et l'alimente. Le mâle est de taille plus petite; il est faible et sans grand courage. La femelle le dévore quand la fantaisie lui en prend.

L'araignée compte de nombreux ennemis et il ne faudrait pas croire qu'elle ne s'attaque qu'aux mouches. Elle peut fort bien capturer une souris en tissant sa toile autour de la queue du petit rongeur, la soulever de terre et la dévorer lentement.

On a découvert de même qu'il arrive fréquemment aux araignées de chasser par troupes et aussi qu'elles

sont cannibales et se dévorent entre elles, à l'occasion.

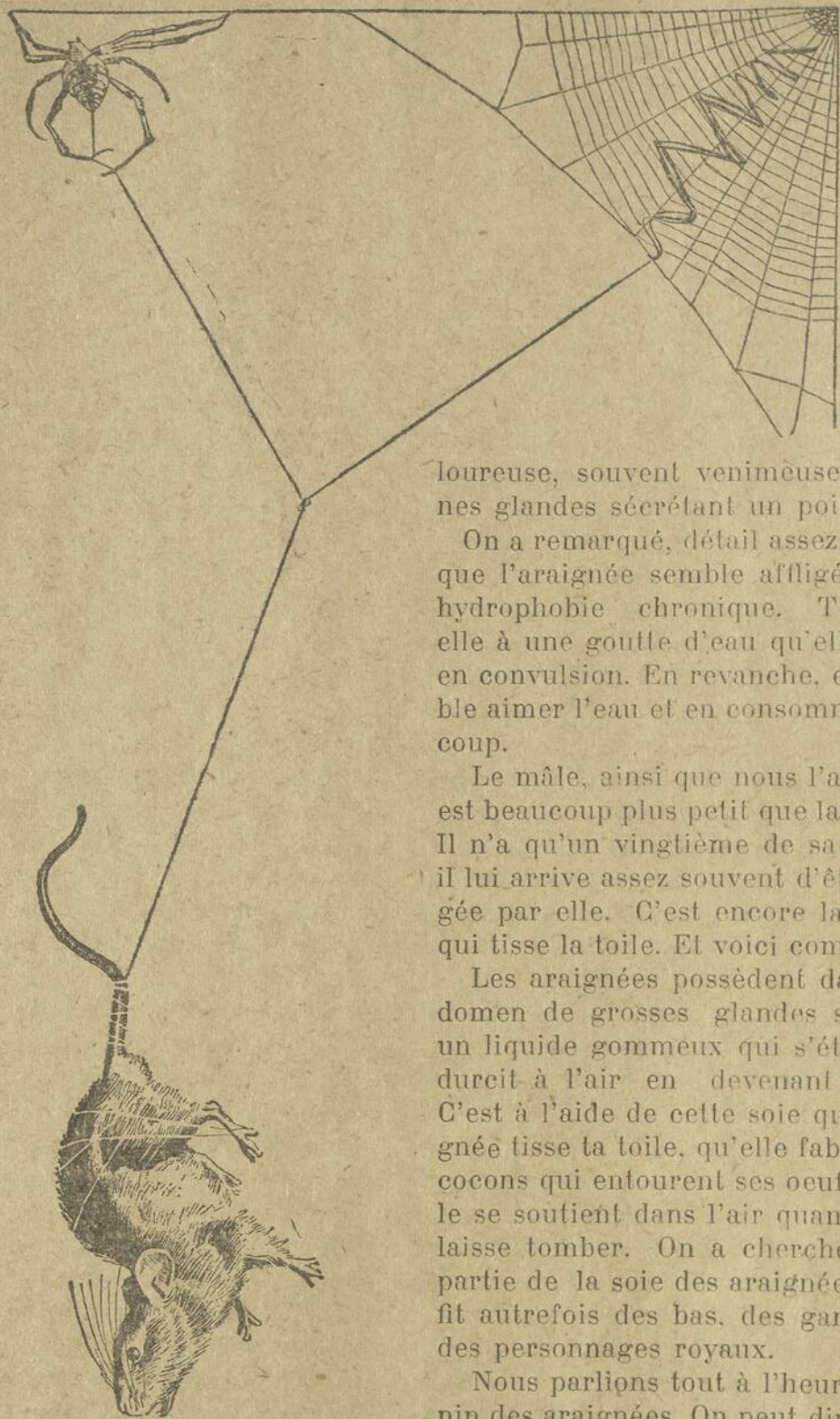
Et le professeur E. W. Gudger, du Muséum d'histoire naturelle des Etats-Unis, lequel, depuis de nombreuses années, étudie les moeurs des araignées, soutient qu'elles chassent en commun les têtards, les serpents, les lézards et jusqu'aux chauves-souris.

Plusieurs expériences l'en ont convaincu. Il mit dans un grand vase une douzaine de têtards, trois jeunes grenouilles et une grosse araignée. Le fond du vase était rempli d'eau afin que les têtards y pussent nager à leur aise et sur cette eau flotte une branche d'arbre suffisante pour y loger les jeunes grenouilles et l'araignée. Qu'est-ce qui arriva? L'araignée mangea neuf têtards et l'une des petites grenouilles.

Les grosses araignées vont même à la pêche. D'autres expériences, aussi concluantes que la première, ont été faites dans un aquarium. Les vérons (minnows) se sauvent à l'approche d'une araignée de bonne taille.

Dans l'Amérique du Sud se rencontrent des araignées énormes, que nous connaissons sous le nom de tarentules, et qui s'attaquent à des poissons beaucoup plus gros qu'elles, aux oiseaux-mouches et, dans le Sud-Africain, aux lézards.

Il faut dire que les tarentules pourraient, de toute la longueur de leurs pattes, couvrir une grande assiette. Leur aspect est formidable, il a de quoi terrifier. Mais la tarentule n'est pas si mauvaise qu'on nous le donne à



croire. Il nous en arrive souvent des pays tropicaux; elles voyagent dans des régimes de bananes ou autres produits exotiques. Leur morsure est dou-

loureuse, souvent venimeuse, certaines glandes sécrétant un poison.

On a remarqué, détail assez curieux, que l'araignée semble affligée d'une hydrophobie chronique. Touche-t-elle à une goutte d'eau qu'elle tombe en convulsion. En revanche, elle semble aimer l'eau et en consomme beaucoup.

Le mâle, ainsi que nous l'avons dit, est beaucoup plus petit que la femelle. Il n'a qu'un vingtième de sa taille et il lui arrive assez souvent d'être mangée par elle. C'est encore la femelle qui tisse la toile. Et voici comment.

Les araignées possèdent dans l'abdomen de grosses glandes sécrétant un liquide gommeux qui s'étire et se durcit à l'air en devenant la soie. C'est à l'aide de cette soie que l'araignée tisse la toile, qu'elle fabrique les cocons qui entourent ses oeufs, qu'elle se soutient dans l'air quand elle se laisse tomber. On a cherché à tirer partie de la soie des araignées. On en fit autrefois des bas, des gants, pour des personnages royaux.

Nous parlions tout à l'heure du venin des araignées. On peut dire en définitive que ce venin, dont l'effet est foudroyant pour les insectes, n'est pas appréciable pour l'homme, du moins sous notre climat.

QUELQUES EXEMPLES CELEBRES DE MAISONS HANTEES

Nous trouvons dans "Le Petit Journal Illustré" une chronique sur les plus récents cas de maisons mystérieuses ou hantées parvenus à la connaissance du monde savant.

Le dernier cas rapporté est celui d'une maison qui se trouve au hameau de Ronquerolles, près de Clermont-de-l'Oise, France. Là habitent une jeune femme, en instance de divorce, et ses quatre enfants, et chaque nuit des coups violents sont frappés au plafond ou le long des murs. Une brigade de gendarmerie a visité les lieux qui n'y a rien entendu d'anormal.

On a raison, la plupart du temps, de sourire de ces manifestations insolites. Les événements ne tardent pas, d'habitude, à montrer qu'on avait affaire à un mauvais plaisant assouvisant ainsi un étrange besoin de vengeance ou, plus simplement, à un mystificateur. Pourtant, certains faits sont si extraordinaires qu'on n'a jamais pu en donner une explication plausible.

Camille Flammarion qui, en même temps qu'astronome, fut un spirite convaincu, s'était occupé de ces questions et avait réuni dans un dossier 5.600 cas qu'il déclarait scientifiquement contrôlés. En voici quelques-uns, tels qu'il les rapporte!

En 1849, rue des Noyers, à Paris, une maison inhabitée était assaillie chaque soir par une grêle de projectiles, pavés, fragments arrachés des murs voisins, moellons entiers qui,

par leur poids et par la distance qu'ils parcouraient, ne pouvaient être lancés par une main humaine. La police fut mobilisée; on exerça la plus stricte surveillance; on ne trouva rien. Même, comme on avait eu soin de fermer les volets, les projectiles prirent la forme plate et allongée d'une tuile et passèrent avec précision entre les fentes.

Dans un château de Calvados, où habitait, en 1873, un abbé, des faits plus surprenants encore se produisirent. Des coups violents ébranlèrent la maison, les meubles étaient déplacés, des cris lugubres retentissaient et parfois on entendait comme le bruit d'une grosse boule descendant l'escalier en sautant de marche en marche. Pour découvrir l'auteur de cette sarabande, on tendit des rouleaux de fil dans toutes les pièces; nul ne fut brisé. On fit coucher dans le château des chiens de garde extrêmement féroces: ils se tapirent dans un coin, tremblant de peur et gémissant.

En 1895, ce fut la propriété de la Constantine, dans la Corrèze, qui fut le théâtre de phénomènes aussi mystérieux que troublants. Des tonneaux roulèrent, tout seuls, dans la cave. Un bol de café passa vivement d'une table à une autre, sans qu'une goutte de liquide fût renversée. Des gouttes de sang frais tombèrent, une à une, sur un journal ouvert. En présence de témoins irrécusables, un balai, un couvercle de soupière, une bouteille se

déplacèrent. Le feu prit, sans raison apparente, dans une chambre; on y courut, et, contrairement au dicton, on y vit une fumée sans feu, une fumée qui "rentrait dans le lit où elle se dissipait".

Mais le cas le plus curieux, parmi les plus récents et les mieux observée, est celui des maisons "électriques" de la Courneuve. Cette localité de la banlieue parisienne, que rendit célèbre, pendant la guerre, la formidable explosion dont on se souvient, vivait, en 1907, dans le calme le plus complet. Or, le 11 septembre de cette année-là, à la suite d'un violent orage qui s'abattit sur la région, une maison prit feu sans que la foudre en fût cause. Le lendemain, un hangar de la rue Edgar-Quinet fut incendié de même. Dans l'après-midi du même jour, une maison voisine prit feu à son tour. Les pompiers, accourus, luttaient partout et veillaient. Cependant, un quatrième incendie se déclara et, les jours suivants, les phénomènes les plus inattendus se produisirent: dans un coffre, des manches de couteaux s'enflamment spontanément, puis, le matelas d'un lit, un pain sur une table, la table elle-même. A mesure qu'on éteint ici, la flamme surgit là. Un inspecteur d'une compagnie d'assurances manie des rideaux: ceux-ci prennent feu entre ses mains. Un lieutenant de pompiers déplace un chapeau mou; le chapeau s'enflamme entre ses doigts. Un autre pompier, dont les bottes sont tellement mouillées que le brave homme est obligé de changer de chaussures, voit les bottes qu'il vient de retirer jeter tout à coup des gerbes de flammes.

Cette fantasmagorie insensée se prolongea pendant six jours. Elle prit

fin seulement lorsque les habitants des immeubles incendiés se décidèrent à chercher ailleurs un asile. Ajoutons d'ailleurs que chacun de ces faits a été constaté par des dizaines de témoins et consignés dans les rapports officiels de l'inspecteur d'assurance, du commissaire de police et du lieutenant de pompiers.

Que faut-il en conclure? interroge l'auteur de cette chronique, Roger Régis. Non pas, certes, ainsi que le croyaient nos aïeux, que les revenants se plaisent à jouer de méchants tours aux pauvres humains. Ces pauvres humains ont bien d'autres soucis! Mais, en dépit du scepticisme de la plupart des savants, on peut ajouter foi à des causes qu'on découvrira un jour. Shakespeare avait raison d'affirmer qu'il y a, entre le ciel et la terre, bien des choses que nous ignorons.

—o—

L'ORIENTATION DU LIT ET SON INFLUENCE SUR LA SANTE

La position du lit dans la chambre à coucher exercerait une influence assez grande sur la santé d'une personne. N'est-ce pas se dorloter un peu? Des médecins et des revues médicales en parlent pourtant très sérieusement. Dans l'une de ces revues, on rappelle que Reichenbach avait noté, dès 1845, que certaines personnes éprouvent des malaises quand elles sont placées face à l'est, et que beaucoup d'autres dorment mieux, lorsque leur lit est orienté nord-sud, de façon que la tête soit vers le nord.

Il est en outre recommandé dans le code religieux des Juifs, basé sur le Talmud, de mettre le lit dans la direction nord-sud, la direction est-ouest étant plutôt défendue.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

SAVEZ-VOUS DE QUOI SONT FAITES LES PERLES QUE VOUS PORTEZ?



Tout le monde aujourd'hui porte des perles. Les grandes vedettes du théâtre et du cinéma, les épouses de millionnaires ne sont pas seules à les porter. Toutes les jeunes filles, qu'elles travaillent ou non, ont au moins un collier de perles, quelquefois deux ou trois, dans leur écrin à bijoux.

Ce ne sont pas des perles véritables, évidemment, car celles-là vous en connaissez le prix, qui est énorme. Non, un simple produit de Eastport, Maine, le plus souvent. Les grains ou globules de verre se trouvent partout et la matière qui les recouvre pour en

faire des perles est fournie par les écailles du hareng. Ces écailles, autrefois inutilisées, coûtent aujourd'hui de dix à quatorze cents la livre.

Mais il se peut que quelque jour l'on puisse se procurer des perles véritables pour le prix de perles fausses. Aubaine pour les femmes qui aiment les perles pour les perles. Quant à celles qui les portent uniquement parce qu'elles coûtent très cher, elles les abandonneront pour trouver autre chose hors de la portée du vulgaire. Le département des pêcheries des Etats-Unis posséderait un moyen de produire des perles magnifiques. Les perles fournies par les moules d'eau douce de l'Ohio et du Mississippi sont fort belles. C'est dans les eaux de ces fleuves que les chefs de tribu de l'époque précolombienne puisaient ces collections de perles, grosses comme des noix, qui eussent fait pâlir d'envie les monarques de l'ancien monde.

Or, le gouvernement actuel, entreprenant la culture intensive des moulins de ces mêmes fleuves, dans quelques années pourrait mettre dans le commerce des perles d'une valeur incomparable et assez nombreuses pour en orner le cou de toutes les femmes. Révons là-dessus...

LA CHAMBRE D'AMIS

Ne meublons pas n'importe comment la chambre d'amis ou, pour nous servir de l'expression locale, "la chambre des étrangers". Tout étran-



ger qui pénètre pour la première fois dans une maison juge ses hôtes aussi bien à la façon dont sont tenues la salle de bain et la chambre d'amis qu'à l'ameublement des pièces importantes, salon, boudoir et salle à manger. On a grand tort de garnir cette chambre des étrangers de meubles démodés, de meubles de rebut, de la confondre avec la "chambre de débaras". Mettons-y évidemment des meubles moins coûteux qu'ailleurs, mais jolis quand même, harmonieux et modernes. C'est simple politesse, c'est

bien comprendre les lois de l'hospitalité, que de loger ses invités dans des chambres agréables. Les anciens donnaient à leurs hôtes les plus belles pièces de la maison... Que cette coquette chambre à coucher, illustrée ci-haut, vous suggère quelques bonnes idées!

VOULEZ-VOUS QUE VOTRE ENFANT S'ENDORME RAPIDEMENT ?

Un père de famille, M. O. M. Salisbury, imagina de réunir en une couchette d'enfant les avantages du berceau et de la petite voiture à ressorts. Au cours des promenades que sa mère lui faisait faire, l'enfant s'endormait profondément dans sa voiturette. Aussi, pour faciliter le sommeil du bébé, gardait-on le petit véhicule dans la chambre à coucher. Mais cela ne faisait pas joli. Aussi le père fabri-



qua-t-il lui-même un châssis pourvu de ressorts à l'une des extrémités, sur lequel il posa un berceau. Le soir, la maman n'a qu'à faire danser légèrement le berceau sur ses ressorts et l'enfant s'endort tout de suite.

L'ART D'HABILLER LES ENFANTS



LES DROITS NOUVEAUX DES FEMMES EN ITALIE



Le Sénat italien vient de sanctionner la loi accordant à quelques catégories de femmes le droit de vote administratif. Ce n'est pas encore l'établissement

du suffrage féminin universel ou mitigé, du droit de vote politique.

En effet, cette loi confère aux femmes le droit de nommer uniquement les maires et conseillers de certaines municipalités. Ce vote municipal, nos femmes y participent depuis longtemps. Toutefois, les féministes italiennes se réjouissent d'une victoire, à nos yeux bien petite, aux leurs très importante et pleine de promesses. Cette victoire, elles l'attendaient vainement depuis plusieurs années, car jusqu'ici, Mussolini et son gouvernement s'étaient toujours montrés hostiles à tout suffrage. Le sort des femmes en Italie insulte à nos idées modernes. Là, toutes les carrières libérales leur sont fermées et dans l'aristocratie comme dans la bourgeoisie c'est pour une femme un déshonneur que de travailler. On n'y voit ni avocats, ni banquiers, ni architectes, ni ingénieurs. Dans l'exercice de la médecine, elles sont limitées à la puériculture, aux maladies des enfants, aux besognes des maternités. Etant donné que les épouses italiennes sont en rigoureuse tutelle de mari, qu'elles ne lisent pas de journaux et ignorent à peu près tout de la chose publique, il est très probable qu'elles n'usent pas tout de suite de leurs droits nouveaux. Le droit de vote municipal, difficile-

ment acquis, est d'ailleurs fort restreint. Le roi d'Italie nomme par décret tous les maires et conseillers des villes de moins de 5,000 habitants et les préfets jouissent en outre de certains privilèges qui diminuent beaucoup les droits des contribuables.

Les veuves de guerre et les mères des soldats qui ont pris part à la dernière campagne et qui adhèrent à l'organisation fasciste pourront voter, mais, en principe, ce droit n'est accordé qu'aux femmes pourvues de diplômes scolaires. Mais on ne s'est pas entendu sur le degré d'éducation à exiger des futures électrices. De toute manière, grâce à ces restrictions, le nombre des électrices ne pourra être bien grand, étant donné que la majorité des Italiennes est composée de paysannes dont 80% sont illettrées. Sur une population de 41 millions, c'est à peine si 1,500,000 femmes seront ainsi appelées à voter.

— 0 —

CONTRE LA TRANSPIRATION DES PIEDS

Les bains de pieds dans de l'eau renfermant une cuillerée à café de formol pur, affermissent la plante des pieds, suppriment la transpiration, cause des plaies.

Les badigeonnages des pieds avec une solution de 25 à 35 pour cent de formol donnent un résultat immédiat sans répercussions fâcheuses sur l'organisme. La vaseline formolée peut être employée avec le même succès.

— 0 —

Une des règles que l'on doit le plus avoir en vue, c'est de faire de bonne grâce tout ce que l'on est obligé de faire.

* * *

Lorsqu'on parle beaucoup, on dit presque toujours quelque chose qu'il ne faudrait pas dire.

* * *

Le succès n'appartient pas toujours aux justes, et il ne justifie jamais les coupables.

UNE MAISON DE \$12,000,000

L'hôtel particulier de style François Ier que le sénateur Clark, décédé il y a quelques mois, fit construire environ l'an 1900 sur Fifth avenue, à New-York, lui coûta la somme de sept millions de dollars. C'était une folie de rajah. Cette maison princière, véritable château renaissance, en vaut bien aujourd'hui de douze à quinze millions.

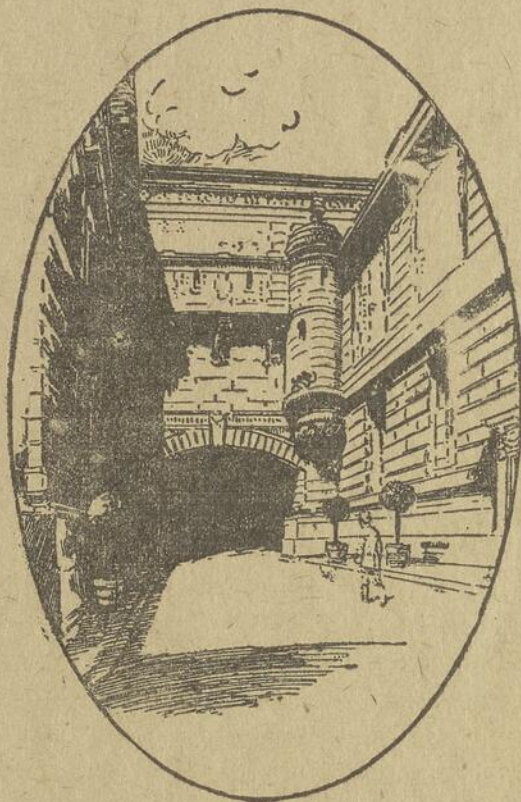
Le sénateur Clark est assez bien connu au Canada pour avoir épousé une canadienne-française qui lui survit.

C'est au retour de l'Ouest où il avait fait sa fortune dans les mines, une fortune de \$50,000,000 environ, qu'il fit construire ce palais dans le but d'épater la haute société américaine et de pénétrer dans le cercle fermé des Vanderbilts et des Astors.

Bien que nouveau riche, Clark avait du goût et une certaine culture. C'est Deglane, l'architecte du Grand-Palais de Paris, qui en fit les plans et c'est Philippe Martiny, le sculpteur, qui fut chargé de l'ornementation extérieure. Ses marbres, il les fit venir des carrières du Maine, du Maryland et de la Caroline du Nord. Il fit venir d'Europe une équipe entière d'artisans remarquables pour lesquels il fonda un véritable village sur Long Island et qui furent chargés de sculpter ses plafonds et ses murs de bois satiné, de noyer et d'acajou.

Les murs du grand salon furent enlevés d'un château français du premier Empire. Sur le parquet s'étendait un immense tapis sur lequel Napoléon

avait marché et qui portait à son centre un médaillon marqué du "N" impérial. Dans un coin, il plaça une épinette peinte ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette. Les murs de plusieurs pièces, il les orna de tapisseries Gobelins. L'une des cinq salles à



Un coin de l'hôtel particulier de feu le sénateur Clark.

manger fut garnie de meubles en chêne de la forêt de Sherwood, cette forêt d'Angleterre qui fut autrefois le refuge de Robin Hood. Des jungles de l'Amérique centrale on fit venir de l'acajou impeccable, sans flache. Et des îles de l'Extrême-Orient fut im-

porté du bois de santal, doux au toucher comme la soie.

Son rêve réalisé, après onze années de travail, le sénateur Clark se trouvait possesseur d'une maison de 121 pièces et de 31 salles de bains. Mais il fallait qu'on en parlât non pas seulement comme d'un hôtel particulier merveilleux, mais aussi comme d'une des plus riches galeries de peinture d'Amérique.

Il se procura donc, à des prix fabuleux, des tableaux de peintres primitifs et des grands maîtres italiens, flamands, allemands et français de la Renaissance. Il eut en outre une collection de peintres contemporains et demanda six panneaux de la vie de Jeanne d'Arc à Boutet de Monvel.

Depuis la mort du sénateur Clark, les domestiques ont été congédiés, la maison est inhabitée et ses exécuteurs testamentaires n'y gardent que quelques agents bien armés, préposés à la garde de ces trésors.

LA PEUR DES MOTS

On en a chaque jour de nouveaux exemples.

A présent, les bonisseurs ou bonimenteurs — qui, jusqu'ici avaient reçu la dénomination de "camelots" — ne veulent plus être traités que de "démonstrateurs". Vous désobligeriez fort les coiffeurs si vous ne leur donniez de l'"artiste capillaire". Etc., etc.

En U. R. S. S., nous apprend M. Henri Béraud, qui rapporte de son voyage au pays des Soviets de fantastiques révélations, le mot "prison" a disparu pour faire place à cette périphrase: "Asile de privation de liberté." De même la peine de mort est de-

venue "la plus haute peine, celle qui consiste dans la séparation de l'âme et du corps".

Au fond, rien n'est changé, mais les susceptibilités sont sauvées. Et il faut bien, n'est-ce pas? en cette époque de chambardements, chambarder les mots, si l'on ne peut chambarder les institutions.

LE BOXEUR CARPENTIER HYPNOTISE PAR SON GERANT DESCAMPS

Nous ignorions jusqu'ici qu'on soupçonnât le boxeur Carpentier d'être pour son gérant un sujet d'hypnotisme. C'est le prétexte qu'invoquent, paraît-il, certains champions de boxe américains, pour refuser de se mesurer avec Carpentier. Ils déclarèrent à ce moment que la supériorité de Carpentier tenait non seulement à ses performances, mais aussi au fait que, lorsqu'il se présente sur le ring, il est en état d'hypnotisme. Son entraîneur Descamps, après l'avoir hypnotisé, lui fait la suggestion d'être insensible à la douleur, de n'être troublé par aucune émotion, ni par aucune distraction.

Dans cet état Carpentier serait tout à la fois maître de ses moyens et sa valeur combative en serait décuplée.

Si le fait est exact, fait remarquer "La Psychologie appliquée", il n'aurait rien de contraire avec les données de l'hypnotisme et de la suggestion. Il est possible, par ces interventions, d'obtenir, en effet, une exaltation de l'énergie nerveuse et une transfiguration capables de porter à son maximum le rendement d'un combattant ou d'un athlète.



UN ROMAN COMPLET

Le grand amour de Bérangère ou l'Hôtel Woronzoff

Par MARIE MARECHAL

PREMIERE PARTIE

FRANCE

I

—Tibère, je n'y suis pour personne, entendez-vous bien?

—Oui, monsieur le docteur.

—Voilà cinquante-cinq minutes que l'heure de ma consultation est passée.

—Oui, monsieur le docteur.

—Et trois fois que je vous répète la même consigne.

—Oui, monsieur le docteur.

—Or, comme vous continuez à m'introduire les visiteurs, je suppose que vous ne m'avez pas entendu, et je me vois obligé de vous dire, pour la quatrième et dernière fois, que je n'y suis pour personne.

Ces trois mots, accentués énergiquement, et accompagnés d'un froncement de sourcils quasi olympien, auraient déconcerté tout autre que Tibère; mais Tibère avait ses raisons pour rester à peu près impassible.

Il connaissait son maître, et il savait, par conséquent, que ce maître était le meilleur des hommes, le plus incapable de fermer sa porte à ceux qui venaient y frapper pour chercher un remède à leurs souffrances.

—Dame, monsieur," murmura Tibère en se grattant l'oreille et en feignant une timidité qu'il n'avait pas, "ce n'est pas pour dire, mais on est joliment embarrassé avec monsieur. Si je me permettais de renvoyer une personne pressée, même quand monsieur m'en a donné l'ordre, je pourrais compter sur un bon savon."

Le docteur haussa les épaules en souriant à demi, ce qui signifiait que sa velléité de sévère humeur était déjà passée.

Il laissa retomber la portière de tapisserie qui séparait son cabinet de travail de la pièce où se tenait le digne Tibère, puis la releva aussitôt.

—Dites à Verdier d'atteler au plus vite, n'est-ce pas?"

Tibère quitta la table où, déjà penché avec application sur un grand registre relié en maroquin vert, il mettait au net les notes embrouillées qu'il

avait prises tout le long du jour, au fur et à mesure qu'on venait réclamer la présence du docteur.

—Bon", murmura-t-il, "j'en reste à Mme la vicomtesse d'Ormans, rue Neuve-des-Mathurins, 54. En voilà une qui se fait soigner, et qui ne regarde pas à payer des visites inutiles!"

—Monsieur", continua-t-il à haute voix en revenant sur ses pas, après avoir exécuté une fausse sortie, "je crois que monsieur fera bien de ne pas se disposer encore. Il y a une personne qui attend. Quand je dis une, c'est deux..."

Le docteur fit un geste de désespoir.

—Mais, à la vérité, les deux n'en font qu'une... parce que la plus grande, qui accompagne la plus petite... c'est-à-dire la plus petite qui ne peut pas marcher... Enfin, je crois que pour sûr il n'y en a qu'une de malade.

—Quel diable de galimatias me fais-tu là?" s'écria le docteur à bout de patience, et dans ce cas-là il se laissait aller généralement à tutoyer son vieux serviteur. "Va me chercher la grande, la petite, et la moyenne,—s'il y a une moyenne,—mais, pour l'amour de Dieu, arrange-toi de façon que cela finisse."

Une demi-heure après le docteur était encore dans son cabinet, en face de la grande et de la petite, et certes, quiconque aurait vu en ce moment son visage attentif, sa physionomie bienveillante, l'expression profondément intéressée de son regard observateur, n'aurait pu se douter que c'était là cet homme si pressé, si impatient d'en finir, comme il l'avait assuré à Tibère.

"Je vous répète, mon enfant," disait-il d'une voix paternelle, que nous la tirerons de là, avec l'aide de Dieu et vos soins intelligents. Le grand air au dehors, et dans un appartement à plafonds élevés, le soleil, la lumière, la distraction, les promenades en voiture, voilà toute mon ordonnance, sans oublier le bon vin, les sucs de viande et les gelées, puis les fruits rafraîchissants dès que la saison le permettra."

Ces paroles n'avaient rien de terrible, et cependant le sourire de bonheur qui s'était fait jour un instant sur les lèvres tremblantes de la jeune fille, lorsque l'oracle avait commencé à parler, ce sourire venait de disparaître comme un fugitif rayon qu'un nuage inattendu couvre de son ombre.

Son regard humide restait profondément recon-

naissant, mais ses mains, jointes tout à l'heure dans une sorte d'extase, étaient retombées avec découragement sur les épaules de la petite fille qui se serrait contre son cœur.

C'était là la malade, bien malade, en vérité ! Et il fallait que le docteur eût une foi bien grande en la puissance de son art pour parler de guérison en face de ce corps amaigri, de ce visage où la souffrance avait profondément gravé son empreinte, où la vie, absente du reste de ce pauvre petit être, semblait s'être réfugiée dans deux grands yeux ardents, lumineux, interrogateurs, pleins d'un étonnement douloureux et naïf.

"Pourquoi souffrir ainsi?" semblaient-ils demander en s'attachant sur le visage du célèbre médecin. "Vous qui connaissez tous les secrets des misères humaines, dites moi donc comment il se fait que je ne puisse courir, sauter, chanter, ainsi que le font les enfants de mon âge?"

"Oui, chère petite," murmura le docteur en caressant du bout des doigts le front intelligent et les cheveux bruns de la malade, "dans quelques mois je l'espère, vous monterez seule mon escalier. D'ici là, c'est moi qui irai vous trouver. Votre chère soeur va me donner votre adresse; je vous promets de ne pas l'oublier. Et d'abord, votre nom?"

—Stanie," répondit la petite fille, "et voici Bérangère, ma Bérangère aimée."

En disant ces mots, elle entoura de ses bras fluets le cou de sa grande soeur, et l'embrassa avec une tendresse touchante.

"Les deux noms sont fort jolis," dit le docteur en souriant, "et je comprends déjà l'épithète que vous ajoutez à celui de Bérangère, mais tout cela ne constitue pas une adresse. Paris est bien grand, et j'aurais beau demander à tous les échos Mlle Stanie ou Mlle Bérangère, je ne parviendrais pas à vous retrouver."

—Oh! oui, Paris est bien grand!" répéta l'enfant avec un air de lassitude. "Il me semblait que nous n'arriverions jamais auprès de vous; je pensais combien Bérangère devait être fatiguée de me porter ainsi."

—Vous porter?" s'écria le docteur.

"Oui, depuis l'omnibus, et cela fait encore bien des rues à traverser."

—Mais c'est une grande imprudence qu'elle commet là, votre raisonnable soeur, et je vais user de mon autorité de médecin pour lui défendre de la renouveler."

Le docteur essayait de plaisanter, mais sa physiologie portait les traces d'une émotion si visible que Bérangère rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Elle se sentait comme enveloppée par ce regard profond, habitué de longue date sans doute à deviner les souffrances de l'âme aussi bien que celle du corps.

Allait-il pénétrer le mystère où cherchait à se cacher son affreux dénuement?

Se demandait-il pourquoi, par cette rude journée de décembre, quand la neige tombait épaisse et glacée, Mlle Bérangère de Pontmore n'avait à opposer au froid rigoureux qu'un petit châle de cachemire noir, sous lequel elle grelottait, en dépit de son courage.

Lorsqu'il avait parlé de grand air et de lumière, avait-il vu, aidé par cette puissance de divination qu'elle lui attribuait déjà, le misérable réduit où les deux filles du vicomte de Pontmore végétaient depuis leur arrivée à Paris?

Certes, ce n'était pas l'orgueil qui souffrait chez l'orpheline. Depuis longtemps déjà, elle était habituée aux luttes quotidiennes avec la pauvreté, mais cette pauvreté noble et fière du pays natal n'avait rien de commun avec la misère parisienne.

Là-bas, l'argent avait beau se faire rare de plus en plus, il y avait toujours des fleurs, du soleil, des rideaux blancs aux fenêtres; ici, dans l'hôtel où il avait fallu descendre, en attendant la possibilité d'une installation définitive, à la fois plus confortable et moins coûteuse, tout était ménagé, l'air et la lumière.

Un escalier étroit et obscur, aux marches inégales, conduisait, après cinq étages fort pénibles à franchir, dans une chambre froide et nue, où l'oeil était choqué par un mélange de choses vulgaires, prétentieuses et sordides.

Sur la cheminée, deux bouquets de fleurs artificielles, flétries par la fumée et la poussière, servaient d'accompagnement à une pendule de zinc doré, qui ne marquait plus l'heure depuis longtemps.

Devant l'âtre sans feu, un tapis en loques étalait sans vergogne ses fleurs souillées par les hâtes d'un jour, qui se succédaient au numéro 41.

Des rideaux déchirés pendaient à l'étroite fenêtre, tandis que sur le fauteuil et l'unique chaise de damas, jadis rouge, ainsi que sur le couvre-pied de la mince couchette, de nombreuses taches d'huile ou de graisse, incrustées chaque jour davantage par la poussière, témoignaient de la négligence et de la malpropreté des maîtres de la maison.

Le cœur de Bérangère s'était soulevé en entrant dans cette chambre, où l'on respirait une odeur nauséabonde.

Pourquoi n'avait-elle pu apporter avec elle, afin de réjouir et d'égayer sa petite malade, l'air vivifiant de sa belle vallée, les parfums aromatiques de la montagne, les anémones qui entr'ouvraient leur calice de pourpre jusque dans le voisinage de la neige, et les rameaux du houx, dont le vert feuillage et les baies de corail parlaient de printemps au cœur même de l'hiver!

"Ah! ma pauvre Stanie," dit-elle en embrassant l'enfant, pour laquelle elle s'appropriait à disposer le petit lit, tandis qu'elle allait se contenter d'un matelas par terre pour elle-même, "comme tu vas regretter ici notre petit jardin et la vue riante de notre balcon de bois!"

—Ma soeur," répondit l'enfant dont les grands yeux étaient devenus humides, "partout où vous êtes, je ne puis rien regretter. Et puis," continua-t-elle à voix basse, "ici comme là-bas, n'avons-nous pas le même Père tout-puissant et infiniment bon que vous m'avez appris à prier et à aimer?"

En finissant ces mots, son regard se promena sur la muraille, comme pour chercher l'image du protecteur céleste dont elle venait d'évoquer le souvenir.

Mais ce regard ne rencontra, sur le papier jauni de la vulgaire tenture, que trois ou quatre mauvaises lithographies encadrées de bois peint, et

une nature morte, où l'artiste avait déployé une vigueur de coloris réellement prodigieuse.

"Dans quelques jours nous aurons un *chez nous*," dit Bérangère, pour répondre à l'interrogation muette de l'enfant, "et alors, ma chérie, tu retrouveras au chevet de ton lit ton petit bénitier avec ton rameau de buis, ton chapelet de Bétharam et ta belle image de l'Ange gardien."

II

"Je ne m'explique pas," disait le docteur, "comment vous avez pu vous décider à quitter cette riante vallée de Campan, ce paradis terrestre du midi de la France, où chaque bouffée d'air respiré doit ajouter quelques minutes à l'existence, pour amener votre petite malade au milieu de l'atmosphère brumeuse et malsaine d'une grande ville comme Paris.

—On m'avait dit que vous seul pouviez la sauver," répondit Mlle de Pontmore, "alors, j'ai vendu notre petite maisonnette avec son jardin, nos meubles, et je suis venue."

Ce qu'elle ne disait pas, la pauvre Bérangère, c'est que la modique somme produite par cette vente plus que modeste, après avoir pourvu aux frais de déplacement, avait été presque tout entière serrée soigneusement dans un petit portefeuille, pour suffire aux dépenses du traitement et des visites du médecin.

Pour le reste, elle comptait sur le travail, qu'avec ses talents divers, elle ne pouvait manquer de trouver à Paris.

Bérangère n'avait pas d'ambition. Elle ne souhaitait pas autre chose que de *végéter* à Paris quelques mois, quelques années, le temps nécessaire, enfin, à la guérison de sa soeur, pourvu, toutefois que cette enfant de son adoption ne manquât de rien.

Et à les voir toutes deux à cette heure, on pouvait constater qu'elle commençait à réaliser son programme.

Pendant que sa mise, à elle, touchait presque aux limites de la pauvreté, celle de Stanie ne laissait rien à désirer quant au confortable.

L'enfant était enveloppée dans une chaude douillette de drap bien fourré; ses petites mains, toujours froides, se réchauffaient dans un manchon proportionné à sa taille, et ses pieds, qui pendaient inertes sur les genoux de sa soeur, étaient préservés de la rigueur de l'air par de mignonnes bottines de velours noir garnies de fourrures.

On devinait en la voyant une enfant choyée, *gâtée*, dans la bonne acception du mot, si ces deux termes ne jurent pas ensemble, entourée, enfin, de ces mille soins prévoyants dont les mères seules ont le secret.

Le docteur était donc bien excusable de n'avoir pas compris de prime abord à quel point son *ordonnance* coûteuse, condition *sine qua non* de la guérison demandée avec tant d'ardeur, avait dû épouvanter sa nouvelle cliente.

Il s'en rendait compte maintenant. On pouvait s'en apercevoir à chacun de ses regards, à chacune de ses questions, et jusque dans le son adouci de sa voix.

Car c'était un homme rare que le docteur Roland. Son coeur s'était fortifié, mais non endurci, dans la longue étude des misères humaines; il souffrait avec ses patients, les aimait comme des frères ou des enfants, quand ils lui paraissaient mériter son estime en outre de sa compassion, et s'était fait un tel renom de bonté et le bienfaisance que sa porte était littéralement assiégée par les pauvres aussi bien que par les riches.

"Ceux-là sont encore mes meilleures pratiques," répondait-il par un mot de l'illustre Boërhave, à ses amis qui s'étonnaient de sa trop grande facilité, "car pour eux c'est le bon Dieu qui paye."

Bérangère avait donc été réellement inspirée par la Providence, le jour où elle s'était décidée à venir consulter le célèbre médecin.

Non-seulement il répondait d'une guérison assurée impossible par ses confrères des Pyrénées, mais encore il avait promis de trouver à la jeune fille un emploi de ses talents.

"Que pouvez-vous faire?" lui avait-il demandé.

"Un peu de tout," avait répondu Bérangère.

"Mais enfin?"

—Je puis donner des leçons de français ou d'anglais, de piano ou de chant; je sais bien compter, j'écris vite et lisiblement. Une éducation particulière à entreprendre, à condition que je reviendrais chaque soir auprès de ma soeur, ne m'effrayerait pas plus qu'une caisse à tenir dans un magasin.

—Oh! pas de cela, mon enfant. Vous êtes taillée pour autre chose," dit le docteur, qui avait été frappé dès le premier instant du grand air de la jeune fille, à laquelle cet aspect de dignité n'ôtait pourtant rien de sa modestie.

Le petit châle de cachemire noir, impuissant à la protéger contre le froid, était drapé sur ses épaules avec une grâce naturelle qu'aurait pu envier plus d'une élégante, faisant à cette heure le tour du lac, chaudement enveloppée dans de précieuses fourrures.

"Et vous dites que vous avez une belle écriture? C'est bon à savoir. Certes, je vous crois sur parole, mais je veux pouvoir donner mon témoignage *de visu*. Tenez, mon enfant, écrivez là quelques lignes que j'emporterai avec moi dans une maison où votre travail de copiste pourrait être largement rémunéré."

Il présenta à Bérangère une feuille de papier blanc, une plume trempée d'encre, et prit dans sa bibliothèque un livre où elle pût copier les lignes demandées, sans avoir besoin de faire appel à sa mémoire ou à son imagination.

Il pensait à tout, ce savant docteur.

Bérangère ouvrit le livre au hasard, mais sa main se trouva guidée avec le plus heureux à-propos, car voici ce qu'elle copia dans les *Caractères*, de la Bruyère:

"Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois.

"Voilà qui est superbe," s'écria le docteur, après avoir considéré attentivement la page d'écriture de sa nouvelle protégée. "J'ai bien envie de vous demander des leçons pour mon compte. Mes malades et leurs pharmaciens se plaignent vivement

de la peine que leur donnent mes hiéroglyphes. Ici, la forme est digne du fond, et chacun devrait savoir par coeur cette pensée de la Bruyère, pour apprendre à faire le bien sans se soucier des ingratitude possibles."

Bérangère resta muette, mais ses yeux expressifs disaient clairement :

"Est-il possible que la reconnaissance ait pu vous manquer quelquefois?"

"En tout cas," reprit le docteur en souriant, "à défaut de leçons d'écriture, que vous vous refuserez peut-être à me donner dès que vous découvririez quel mauvais élève je dois faire, je trouverai dans cet *exemple* d'autres leçons plus précieuses encore. La tranchée, pour le médecin, c'est la salle d'hôpital ou le lit du malade; l'ouvrage à emporter, le retranchement à forcer, c'est la maladie à mettre en fuite. Merci donc, mademoiselle, d'avoir si bien choisi."

Stanie qui penchait languissamment la tête depuis quelques instants, la releva tout à coup et murmura :

"Je savais bien, moi, que ma Bérangère écrivait mieux que personne à Paris. Grand-mère, qui avait de très mauvais yeux, prétendait qu'elle lisait plus facilement l'écriture de ma soeur que n'importe quel livre imprimé. Alors Bérangère lui a copié tout le *Paroissien* et l'*Imitation de Jésus-Christ*, avec de belles images à chaque page."

En ce moment six heures sonnaient, et, comme si le même ressort avait agi à la fois sur la pendule et sur la porte, ladite porte s'ouvrit, et Tibère présenta son honnête visage dans le plus petit espace possible.

"Je n'ai pas appelé," dit le docteur en se retournant brusquement.

Tibère fit une profonde inclination de tête.

"Qu'y a-t-il, alors?"

—Rien de nouveau, monsieur.

—Pourquoi venir quand je n'ai pas besoin de vous?"

—Tout simplement pour rappeler à monsieur qu'il neige de plus belle, et que *Sparadrap* est at-telé depuis une heure.

—Verdier est sur son siège, je suppose?"

—Sans doute, monsieur.

—Eh bien, quand Verdier attend, *Sparadrap* peut attendre."

Enfin, à six heures et quart, le docteur descendit dans la cour, mais il n'était pas seul.

La grande jeune fille vêtue de noir le suivait d'un pas rapide, tandis que dans les bras, dans les propres bras du docteur, l'enfant malade, la tête appuyée sur sa robuste poitrine, semblait s'être endormie de fatigue.

"Est-ce bien possible!" se dit Tibère, qui avait laissé retomber le rideau, et qui restait invisible témoin de cette petite scène. "Mais il n'en fait jamais d'autres. Tout à l'heure, il semblait un vrai hérisson quand j'ai voulu les faire entrer de force dans son cabinet, et maintenant le voilà qui fait la bonne d'enfant!"

Mais lui-même, le brave Tibère, ne pouvait-il pas aussi s'accuser d'illogisme?"

N'avait-il pas maudit les vstieuses de la durée de leur audience, après avoir pour ainsi dire forcé la main à son maître en leur faveur?"

Pour l'un comme pour l'autre, un intérêt supé-

rieur avait relégué à l'arrière-plan les préoccupations premières.

Le docteur avait tout oublié en présence d'une malade intéressante. Chez lui l'amour de l'art joint à l'humanité, avait vaincu l'égoïsme.

Chez Tibère, au contraire, l'égoïsme, sous la forme de la passion dominante, avait étouffé pour un instant l'humanité.

Au moment où la voiture roulait avec fracas sous la voûte de l'hôtel, une fenêtre s'ouvrit au premier étage, et une tête de femme se pencha brusquement en dehors.

Elle se recula non moins vivement, en recevant une petite avalanche qui s'écoulait alors de la gouttière trop pleine, mais la fenêtre ne se referma pas, et l'on put entendre le tintement d'une sonnette agitée violemment à l'intérieur.

Cette sonnette fit accourir Tibère. Il connaissait de longue date ses vibrations énergiques; il savait qu'il n'était pas bon de faire la sourd oreille à son appel, et que cette sonnette-là n'avait pas la patience du timbre du docteur.

"Tibère," dit une voix impérieuse, dès que le domestique eut pénétré dans un petit salon où se trouvait debout, son chapeau encore sur la tête une femme d'une quarantaine d'années, "est-ce que c'est la voiture du docteur qui vient de sortir?"

—Oui, madame.

—Avec qui était-il donc?"

—Avec Sparadrap, madame."

Madame haussa les épaules.

"Avec Verdier, alors," reprit Tibère d'un air bonasse.

"Je ne vous parle pas de ceux qui étaient sur le siège ou dans les brancards, mais de deux personnes que j'ai vues monter dans le coupé."

—Pour sûr, il y avait deux personnes, madame, mais je ne sais pas leur nom.

—Ont-elles laissé leur adresse?"

—Oui, madame," répondit Tibère en se mordant la langue, désolé de l'étourderie de sa réponse.

"Si vous avez l'adresse, vous avez le nom," lui fut-il dit d'un ton sec. "Cessez de faire le jocrisse, je vous prie, et allez me chercher l'adresse en question."

Force fut bien d'obéir, et d'apporter le registre à la maîtresse de céans.

Elle alla droit aux dernières lignes, et posa son index sur les mots suivants :

Mlle Bérangère de Pontmore, hôtel du Lion d'argent, rue Saint-Paul.

"Où est la rue Saint-Paul?" demanda-t-elle.

"Dans le quartier Saint-Antoine, madame."

—Le docteur est fou! A quelle heure va-t-il encore nous faire dîner?"

—Ah! pardon! J'oubliais de dire à madame que monsieur m'a bien recommandé de l'avertir qu'il ne dînerait pas à la maison. Il ne croyait pas madame rentrée, et est passé par le petit escalier pour aller plus vite.

—Vous a-t-il dit où il comptait dîner?"

—Monsieur m'a dit de remettre cette carte, madame."

Madame saisit avec empressement le petit carré de carton que lui présentait le valet de chambre. Au-dessous de ces mots :

Comte Serge Woronzoff.

imprimés en caractères assez menus, on lisait au crayon les lignes suivantes, que Mme Roland eut grand peine à déchiffrer.

"Si vous n'avez à sauver la vie à personne ce soir, cher docteur, venez donc dîner avec moi. Un de mes parents, à Paris pour quelques jours seulement, le prince Wladimir Dalgousky, désire vivement faire votre connaissance."

Mme Roland fit un geste d'impatience, et se vengea de cette contrariété, sur l'innocente carte de visite, que le déchira en petits morceaux.

Tibère la regarda faire d'un air respectueux.

"C'est bien," dit-elle en fronçant le sourcil, et en congédiant d'un geste hautain ce témoin importun, "vous pouvez vous retirer."

Une fois de retour dans la solitude de l'antichambre Tibère donna libre carrière à sa bile.

"Voilà ce que c'est que de lui avoir lâché si longtemps la bride sur le cou," murmurait-il. "Avec une mauvaise monture comme celle-là, si on ne serre pas le mors dès le premier jour, on est perdu. Il aura beau faire maintenant, mon pauvre maître, le pli est pris. Va-t'en voir s'ils viennent!"

Le fait est que le dévoué Tibère montrait en général très peu d'indulgence pour la femme de son maître. L'obéissance qu'il était obligé de garder envers elle n'avait rien de joyeux. Il aimait d'instinct ce qu'elle ne pouvait pas souffrir, brûlait ce qu'elle adorait, adorait ce qu'elle brûlait.

Sa tendresse pour Sparadrap venait, en partie, de ce qu'en le voyant pour la première fois, Mme Roland, mue par ce sentiment de contradiction qui lui faisait condamner tout ce qu'approuvait les autres, avait qualifié ainsi la nouvelle acquisition de son mari:

"Dieu! la vilaine bête!"

La jeune fille en noir, d'après ce principe, devait gagner doublement les bonnes grâces du fidèle serviteur.

Elle était déjà très sympathique au maître, et plus antipathique encore peut-être à la maîtresse.

III

Il y a, dans une rue retirée du vieux Paris, un vieux logis devant lequel ne manquent jamais de s'arrêter ceux qui passent là pour la première fois.

Par la grille, que la rouille dévore, on entrevoit une cour, ou plutôt un jardin, assez semblable à celui dont les contes des fées entourent la demeure de la *Belle au bois dormant*.

C'est là qu'une quinzaine de jours après le commencement de ce récit on vit s'arrêter, par une matinée neigeuse, l'honnête Sparadrap, et, comme conséquence naturelle, le coupé vert du docteur Roland.

La portière s'ouvrit rapidement, le docteur mit pied à terre, s'arrêta devant la grille, puis, se ravisant, alla frapper contre une porte massive, basse et cintrée, qui n'offrait aux regards ni bouton de sonnette, ni timbre, ni marteau de cuivre, rien, enfin de ce qui met en communication l'intérieur de la maison avec ceux qui veulent y pénétrer.

Il frappa deux fois, trois fois, ce ne fut qu'à la quatrième qu'un des solides battants de chêne s'entr'ouvrit à demi, et qu'une tête de femme, coiffée d'un bonnet blanc comme la neige, se présenta par l'ouverture.

"Ah! monsieur le docteur, faites excuse," dit-elle en jetant un regard défiant dans la rue. "Si j'avais pu me douter que c'était vous, je ne vous aurais pas fait attendre ainsi, mais il y a tant de mauvais garnements dans les environs!"

—Ne vous tourmentez pas, mère Sapin. Votre mari est-il chez lui?

—Non, malheureusement. Il est allé frotter au n° 26, chez des bourgeois nouvellement installés, où il a mis en couleur avant-hier. S'il avait été ici, le cher homme, il ne vous aurait pas laissé frapper quatre fois.

"Je viens vous demander, dit le docteur, que vous me rendriez service si vous parveniez à loger ici, avec l'assentiment du propriétaire, bien entendu, et aux conditions les plus favorables, deux personnes auxquelles je m'intéresse vivement."

La mère Sapin eut grand-peine à laisser aller le docteur jusqu'au bout.

"Monsieur," dit-elle, "vous pouvez demander à Sapin et à moi tout le sang de nos veines, nous vous le donnerons avec bonheur jusqu'à la dernière goutte. Il y a dix-huit ans, vous, un grand médecin que les plus riches se disputent, vous êtes venu tous les jours, durant trois mois, chez de pauvres gens qui, en vendant tout ce qu'ils possédaient, n'auraient pas eu de quoi payer seulement une heure de votre temps. Vous avez soigné notre petit fils comme un fils de prince, vous l'avez guéri là où tous les autres auraient renoncé, et vous n'avez voulu de nous que nos prières et notre reconnaissance."

Ce fut en vain que le docteur chercha à arrêter la mère Sapin dans son élan.

"Non, non," reprit-elle de plus en plus émue, "vous ne parviendrez pas à me fermer la bouche. Voyez-vous, monsieur le docteur, vous empêchez plutôt la rivière de couler. Quand tous les dimanches Arsène vient passer la journée avec nous, et que je le vois si fort, si robuste, si beau garçon, si bon ouvrier, jeme dis: Voilà pourtant l'ouvrage de M. le docteur. Sans lui, ce cher garçon serait chez le bon Dieu depuis dix-huit ans, et nous n'aurions personne pour consoler notre vieillesse. Eh bien, monsieur le docteur, faut-il nous couper en quatre? nous le ferons, et avec bien du plaisir, encore."

—Je ne vous en demande pas tant. Deux chambres bien aérées, en plein midi, me rendront votre obligé; mais d'abord il faut savoir quelles conditions nous ferait votre propriétaire. On le dit fort original.

"Au premier, dans l'aile droite," dit Mme Sapin. "J'ai deux belles chambres parquetées, avec deux petits cabinets qui sont en fort bon état. Quand Sapin aura passé par là avec sa brosse, qu'il aura lavé les boiseries et les carreaux,— je veux dire quand il aura fait remettre les carreaux,—car, sauf votre respect, toutes les fenêtres sont borgnes ici, quand il aura débouché les cheminées, où un tas d'oiseaux ont fait leur nid, les

personnes dont vous me parlez pourront dire que le roi n'est pas leur cousin.

—A merveille! Et ces chambres sont au midi?

—En plein midi. De l'air et du soleil à revendre, ce qui n'est pas à dédaigner. Monsieur le docteur sait mieux que personne qu'une maison sans soleil vaut son pesant d'arsenic.

—Et les meubles, y en a-t-il?

—La maison est pleine de vieilleries qu'on dit à la mode aujourd'hui. J'époussette cela de temps à autre, pour ma seule satisfaction car c'est péché de laisser perdre tant de choses qui ont coûté gros dans le temps jadis. Il y a des rideaux de soie, des canapés, des fauteuils, des gaces, des tables de toutes les sortes. Vos personnes n'auront qu'à choisir pour se meubler un palais.

Le docteur paraissait enchanté. Il prit trois pièces d'or dans son porte-monnaie, et s'efforça de les faire accepter à la mère Sapin.

"Pour les carreaux à remettre," dit-il, "pour les réparations les plus urgentes.

—Ah! bien oui, les carreaux! Est-ce que je ferais jamais entrer un vitrier ici? Tous ces gens-là boivent comme des sonneurs. Sapin sait poser les vitres aussi bien que qui que ce soit. Il a été soldat, il a fait la guerre, il a habité sous la tente, et il n'y a personne comme lui pour se tirer d'affaire. Adroit comme un singe, vaif comme un écureuil, bon comme du bon pain blanc, voilà le portrait de Polydore Sapin, ex-maréchal des logis au 6e dragons."

En disant cela Mme Sapin releva la tête avec une telle fierté que les rubans écarlates de son bonnet semblaient lui faire une auréole.

"Mais, ma brave femme, comprenez donc que les personnes dont je vous parle ne sont pas riches, et que si je veux leur éviter, sans qu'elles s'en doutent, une dépense d'installation, que que minime qu'elle soit, je veux moins encore que vous en supportiez les frais.

—Pauvreté n'est pas vice," dit Mme Sapin, les yeux levés au ciel. "J'ai toujours appris à honorer ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front; mais je vous assure, monsieur le docteur, que, sans faire aucune dépense, nous trouverons ici tout ce qu'il faut pour réparer, raccommoder, remettre à neuf. Quant à ce qui est des carreaux, il y a dans la serre assez de vieux châssis pour tailler des vitres à toutes les fenêtres de la maison, le jour où l'on voudra s'en donner la peine."

IV

Deux heures après nous retrouvons le docteur en tête-à-tête avec sa femme, dans un petit salon qui précède la salle à manger.

Le tête-à-tête a dû être orageux, car M. Roland se promène de long en large, les mains croisées derrière le dos, ce qui est chez lui l'indice d'une grande agitation.

Mme Roland, les sourcils froncés, les lèvres serrées, paraît armée de toutes pièces. Son attitude belliqueuse a déjà mis en fuite sa femme de chambre, et les deux nièces du docteur, qui sont venues successivement annoncer que le déjeuner était servi.

Bien qu'elle ait une tapisserie entre les mains, pour se donner une contenance sans doute, il est

facile de voir que Mme Roland est incapable de travailler en ce moment; ses mains tremblent, et elle cherche en vain à arrêter leurs mouvements fébriles.

"La jeune fille dont je vous parle," dit le docteur avec un chaleur toujours croissante, qui fait le plus grand tort à sa protégée, "paraît accomplie sur tous les points.

—C'est accordé. Vous me l'avez répété au moins dix fois déjà," murmurent comme à regret les lèvres serrées.

"Ne pourrions-nous alors la faire venir chaque jour aux heures qui vous conviendraient pour terminer l'éducation de nos nièces, au lieu de courir à droite, à gauche après un cours, une leçon, une épétition, ce qui doit vous fatiguer beaucoup?"

—Me suis-je jamais plainte?" demanda Mme Roland d'un ton aigre.

"Non, ma chère, vous êtes pleine de courage, et inattaquable de ce côté-là. Mais revenons à la question principale. Qu'avez-vous à faire valoir contre la personne dont je vous parle?"

—Je n'aime pas les perfections."

"Oh! ma chère," murmura-t-il, "ne vous condamnez donc pas ainsi vous-même! Combien de gens vouent à la perfection sans pourtant l'approcher de trop près, un de ces cultes qui n'engagent à rien un cûte platonique, pour tout dire!

—Je ne suis pas en train de faire de l'esprit.

—Je m'en aperçois," dit peut-être le docteur *in petto*.

Sur ce, le docteur passa dans la salle à manger, déjeuna rapidement, embrassa ses deux nièces d'un air d'adieu, salua sa femme d'un geste amical de la main, et alla trouver Sparadrap qui, plus prompt encore à déjeuner que son maître, commençait, suivant son habitude d'enfant gâté, à s'impatientser sous le harnais.

"A l'hôte! Woronzoff, Verdier," dit le docteur.

"Allons" murmura-t-il, quand il fut installé au fond du coupé, "le sort en est jeté. J'essaierai là, puisque j'échoue partout. Partout des espérances ajournées, des fins de non-recevoir! Et le temps passe, l'argent s'épuise sans doute, car je lis chaque jour l'inquiétude dans ce limpide regard qui ne sait rien me cacher.

Le docteur s'ensvelait dans ses réflexions, et il n'avait pas encore déplié son journal, comme il le faisait chaque jour, lorsque la voiture s'arrêta, au commencement de l'avenue Gabrielle, devant un des plus beaux hôtels de ce quartier, où abondent les demeures patriciennes.

Un suisse en livrée écarlate s'empressa d'accourir pour ouvrir à deux battants la grille de fer forgé, heureuse imitation de ces grilles de choeur, comme on en voit encore dans nos vieilles cathédrales, où la matière rebelle semble s'être assouplie sous la main de l'artiste, pour lui permettre d'exécuter son chef-d'oeuvre de prodigieuse patience.

Mais le docteur était déjà descendu. Il avait contourné rapidement la corbeille pantée d'arbustes verts qui faisait le milieu de la cour, et escaladait maintenant de son pas gymnastique le perron à double escalier qui s'abritait, avec sa

rampe de pierre découpée à jour, sous une élégante marquise.

A voir l'empressement des valets qui le reçoivent dans l'antichambre, on devinait que le docteur n'était pas à un visiteur ordinaire.

Une portière de tapisserie des Gobelins, comme il ne s'en voit d'habitude que dans les maisons princières, fut soulevée par une main respectueuse, et le domestique à qui appartenait cette main resta, pendant le rapide passage du docteur, dans une attitude de déférence plus orientale qu'euro-péenne.

Mais, au fait, n'était-ce pas un petit coin de la Russie, que l'hôtel Woronzoff, appartenant au dernier descendant d'une des races les plus illustres, les plus fières et les plus riches de la sainte Russie?

Or, quand on a pour maître un homme qui commande à deux mille serfs en souverain absolu, qui possède, outre les mines les plus considérables de l'Oural, des domaines où l'on taillerait un royaume, quand, par-dessus tout, cet homme jouit de l'amitié du Père de tous, le czar de toutes les Russies, il est bien permis à un valet né sur les bords du Volga d'être un peu plus valet que ses congénères de la Picardie ou de la Champagne.

Une demi-heure après, la portière se soulevait de nouveau, et le docteur apparaissait à la fois souriant et préoccupé.

Il avait franchi le Rubicon, mais celle pour laquelle il avait combattu accepterait-elle le prix de la victoire?

Quelques jours auparavant, comme il exprimait à Béragère son regret de voir les leçons attendues fuir devant sa poursuite:

"Je pourrais me faire copiste en attendant les leçons," proposait-elle timidement. "Il y a sur notre palier une vieille demoiselle qui copie tout le long du jour pour un avocat célèbre. Ce n'est très payé, mais faute de mieux... Vous savez que j'ai une belle écriture," ajouta-t-elle en souriant, comme pour corriger l'amertume de sa dernière phrase.

Le lendemain, le docteur emportait une trentaine de feuillets, qu'il transporta avec lui, à l'hôtel Woronzoff. Il savait que le comte cherchait un copiste, et il voulait faire agréer le travail de sa protégée.

Le comte fut charmé de cette écriture.

"Voilà qui me plaît tout à fait," dit-il. "C'est mieux que beau. Rien n'est bête comme ce qu'on appelle une *belle main*. Ceci est charmant, net, élégant, un peu féminin peut-être, mais on devine l'intelligence qui a conduit la main. Vous ne pouvez vous imaginer, docteur, combien j'ai été impatienté, parfois, par ces copistes de profession, dont les caractères sont irréprochables, d'une façon monotone, qui me devient odieuse à la longue. On sent qu'ils écrivent comme de vrais automates, et l'on trouve tout à coup, au moment où l'on se sent le plus intéressé, un énorme pataquès qui vous casse bras et jambes.

"Oui," continua-t-il, me voilà décidé à amener-moi votre jeune homme demain. Je prendrai avec lui des arrangements dont il n'aura pas lieu de se repentir.

—C'est que," dit le docteur, qui paraissait un peu troublé, "il demeure fort loin, et..."

—Qu'il prenne une voiture, cela me regarde.

—J'avais pensé que j'aurais pu servir d'intermédiaire.

—Oh! pardon, je vois que je ne m'étais pas expliqué. Vous me connaissez déjà assez pour savoir que les choses ne me plaisent pas à demi. Ce n'est pas un copiste que je ferai de ce jeune homme, c'est un secrétaire. J'offre quatre mille francs par an pour écrire sous ma dictée, non pas tout le long du jour certes, mais à des heures assez irrégulières pour que j'absorbe le temps de façon à me croire obligé de le payer largement."

Quatre mille francs! Ces chiffres flamboyèrent devant les yeux du docteur au point de lui faire perdre un peu le sens du juste.

Quatre mille francs! L'aisance, la richesse pour ses protégées! La tranquillité d'esprit pour Béragère! Le confortable pour Stanie!

Au fait, pourquoi pas?

C'est ce "pourquoi pas?" qui avait mis sur les lèvres du docteur le sourire à la fois triomphant et préoccupé que nous y avons remarqué à sa sortie de l'hôtel Woronzoff.

"Ce que je fais là est hardi", murmurait-il. "La sagesse mondaine le condamnerait sans doute. Ma femme pousserait des cris de terreur et se voilerait la face en criant au scandale. Oui, je jette Daniel dans la fosse aux lions... et cependant j'ai confiance. Je connais l'austérité des moeurs du comte, la dignité de son caractère. La plaie qu'il porte au coeur, et qui le ronge sans cesse, comme le vautour de Prométhée m'est un garant, d'ailleurs. Et puis, qui sait le bien que peut lui faire cette admirable créature? A celui qui a renié Dieu, qui prétend maudire l'espèce humaine et ne plus croire à la vertu, je veux montrer ce qu'il y a de plus beau ici-bas: le coeur pur, l'âme dévouée, l'intelligence haute d'une vierge chrétienne."

Et ce fut d'une voix assurée, comme s'il avait pris une résolution inébranlable, que le docteur, en remontant en voiture, donna l'ordre à son cocher de le conduire au *Lion d'argent*.

Ce jour-là, bien des malades l'attendirent en vain, même ceux qui se trouvaient sur le parcours de Sparadrap. Mais personne l'attendait-il jamais avec le désir véhément, la foi confiante, l'espérance enfantine de la pauvre petite Stanie?

Etendue sur sa petite couchette, dont Béragère lui faisait pour la journée un lit de repos, elle soulevait à toute minute sa tête fatiguée pour regarder par la fenêtre dans la cour de l'hôtel.

Certes, si Béragère avait pu voir l'aspect de cet ignoble hôtel, qui ne valait pas la plus modeste auberge des villes de province, elle n'aurait pas donné au fiacre qui les avait transportées, elles et leurs bagages, depuis la gare d'Orléans, l'adresse du *Lion d'argent*. Mais c'était le soir, elle était pressée de coucher l'enfant après les fatigues d'un si long voyage, et elle avait accepté de confiance les indications d'une voyageuse, une brave marchande de toile des Pyrénées, qui lui avait vanté le *Lion d'argent*, tenu par une de ses parentes.

Le lendemain en voyant à la lumière du soleil l'apparence sordide de leur nouvelle demeure, son premier mouvement fut de prendre congé. Mais

la réflexion l'arrêta. Tout était fatigué pour Stanie. Il valait mieux patienter et attendre une installation définitive, que Bérangère déciderait en raison des occupations qui ne pouvaient manquer de lui arriver un jour ou l'autre.

Mais le temps passait et n'amenait aucun changement. Ce fut alors que le docteur eut l'heureuse idée du vieux logis visité à toute heure par le soleil. Là, l'enfant malade trouverait à bon marché ce qui se paye si cher à Paris, l'air, l'espace et la lumière, sans parler de la protection affectueuse dont le ménage Sapin entourerait les deux orphelines.

Il arrivait donc, ce matin-là, les poches pleines de nouvelles, le bon docteur. Pour la question du logement, il était sans inquiétude: Bérangère se rendrait les yeux fermés là où il lui dirait que Stanie trouverait les meilleures conditions d'existence. Mais, pour le poste de secrétaire, c'était bien différent.

Il avait pu apprécier déjà la dignité fière de cette âme vaillante, la gravité précoce de son esprit, et il se demandait si le dévouement fraternel serait capable de l'emporter sur les susceptibilités de la jeune fille.

Quelle ne fut donc pas sa joie, son étonnement même, lorsque Bérangère, après avoir écouté attentivement sa communication et les objections qu'il opposa lui-même, par conscience, à son projet, releva lentement les yeux qu'elle tenait baissés, et lui dit d'une voix résolue, bien qu'un peu tremblante:

«Si j'avais le choix, mon excellent ami, ce ne serait pas là l'objet de mes préférences. Mon désir aurait été de trouver un travail qui me laissât auprès de ma soeur, sans la quitter d'un instant. La courte séparation dont vous me parlez sera mon plus grand sacrifice. Pour le reste, j'ai l'âme en repos. Je suis vieille, malgré mes vingt-trois ans,» ajouta-t-elle en souriant. «J'ai beaucoup vécu pendant ces dernières années de sollicitudes de toutes sortes. Enfin, je suis mère, et je veux guérir mon enfant malade.

—Allons,» dit le docteur, «il ne s'agit plus maintenant que de vous faire agréer au comte Woronzoff.

—Comment? mais je croyais...

—Oui, votre écriture lui plaît. Il y devine, m'a-t-il dit, toutes les qualités d'intelligence, de zèle, d'exactitude, qu'il souhaite rencontrer dans un secrétaire. Le sien, dont il était du reste médiocrement satisfait, s'est marié en pays étranger, et depuis il n'a fait que des essais malheureux, mais il ignore que ce secrétaire...

—Est une mère de famille?» dit Bérangère avec un candide sourire.

«C'est cela, mon enfant, vous avez trouvé le mot. Voilà ce que je dois lui faire envisager. Soyez tranquille.»

«Ah! ma Stanie,» s'écria Bérangère en tombant à genoux auprès du lit de l'enfant, dès que le docteur eut refermé la porte. «remercions Dieu ensemble. Je pourrai donc, au printemps, te donner du lait d'ânesse, dont tu as grand besoin. Les gelées, les jus, le bon vin, tout cela, je le trouverai à cet hôtel Woronzoff.

—Et surtout, ma soeur,» dit la petite fille, dont le regard sérieux se fixait sur Bérangère avec une

tendresse passionnée, «vous ne me porterez plus comme vous l'avez fait jusqu'ici. Hélas! j'aurais voulu être plus maigre encore pour diminuer le fardeau que vous emportiez dans vos bras.

—Tais-toi, chère enfant. Que parles-tu de fardeau? Trouve-t-on jamais son trésor difficile à soulever?»

Tout le reste du jour, en copiant sans relâche dans la Bible, Bérangère sentait monter de son cœur à ses lèvres un cantique d'actions de grâces.

Quel secours inattendu! Quelle manne miraculeuse tombée du ciel pour les deux orphelines! Comme tout allait lui sembler facile désormais!

Mais avait-elle jamais désespéré?

Non, en dépit de ses chagrins, de ses luttes, de ses angoisses, Bérangère ne connaissait pas le poids de ces heures redoutables, où la vie semble un fardeau impossible à porter, où l'on essaye de rebrousser chemin dans l'âpre route du Calvaire, où l'on détourne les yeux avec horreur du calice d'afflictions.

Elle savait depuis l'enfance que la même main qui donne la pâture aux petits des oiseaux, qui revêt le lis des champs de sa tunique immaculée, qui mesure le vent à la brebis dépouillée de sa toison, se montre pleine de miséricorde pour les abandonnés, lesquels sont plus particulièrement les enfants de la Providence.

Elle savait tout cela. Elle attendait donc avec foi, avec confiance; l'heure, le moment, les circonstances où le secours viendrait, c'était affaire à Dieu.

Il ne donne pas un grain de souffrance sans donner en même temps un grain et demi de courage,» répétait-elle avec un vieil auteur.

V

A quelques jours de là Bérangère s'installait avec sa petite malade dans le nouveau nid que l'amitié prévoyante du docteur Roland leur avait préparé.

Rien n'était plus confortable, plus gracieux, plus pittoresque surtout que ces vastes chambres où M. et Mme Sapin avaient réuni toutes les ressources disséminées dans les autres pièces du vieux logis.

VI

Le lendemain de ce jour mémorable, quiconque aurait rencontré Bérangère, traversant de son pas souple et léger les Tuileries, la place de la Concorde et le commencement des Champs-Élysées, aurait juré qu'il n'y avait pas au monde de jeune fille plus satisfaite de son sort.

Et cependant l'air était froid. La neige se cristallisait sur les arbres dépouillés, et commençait à pendre en stalactites brillantes le long des toits, et Bérangère n'avait pour se défendre contre les morsures de la bise que le mince cachemire noir que nous connaissons déjà.

Mais elle songeait que Stanie avait bien chaud dans la grande bergère au coin de la cheminée, que l'enfant avait pris avec plaisir la tasse de chocolat qu'elle lui préparait elle-même chaque matin; enfin, elle avait laissé auprès d'elle Mme Sapin, dont l'interminable bavardage occuperait la petite fille pendant l'absence de sa soeur.

Plus tard on verrait à avoir une petite bonne bien élevée, bien complaisante, qui serait toujours à la disposition de la maîtresse, et qui remplacerait Bérangère, retenue par son service nouveau.

Plus tard aussi, quand l'enfant se serait fortifiée, on lui ferait faire des promenades en voiture dans ces mêmes Champs-Élysées, si mornes pendant l'hiver, à cette heure matinale, mais si gais quand les oiseaux chantent au printemps dans les marronniers en fleurs, et que les enfants dansent leurs rondes joyeuses à l'ombre des arbres centenaires.

Plus tard, enfin, oh! bien loin à l'horizon sans doute, mais quelle riante perspective! on s'envolerait vers le pays natal, vers la plage ensoleillée de Biarritz, et l'air vivifiant de l'Océan achèverait la cure si bien commencée.

Voilà pourquoi Bérangère marchait d'un pas allègre vers l'hôtel Woronzoff. Ce grand seigneur étranger, qui payait si généreusement les modestes services de son secrétaire, allait se trouver de moitié dans l'œuvre entreprise par le docteur Roland.

Aussi comme elle le bénissait! Comme elle reprochait à son cœur ses battements précipités! Un noble et bon vieillard sans doute, tout consacré à la science, malheureux de sa solitude, et se consolant de la perte des siens par la culture des lettres!

Pourquoi donc avoir peur, maintenant qu'elle approchait du but de sa course?

Certes, il aurait été plus agréable de se sentir protégé par la présence du docteur Roland. Il l'avait promis; mais le matin, de grand matin, Tibère était accouru annoncer que son maître serait contenu par une consultation bien au delà de l'heure prescrite.

Or, le comte Woronzoff tenait par-dessus tout à l'exactitude, avait-il été dit. Il ne fallait pas l'indisposer dès le début contre son jeune secrétaire.

«La race slave est capricieuse, mon enfant,» écrivait le docteur dans son court billet du matin. «Elle a les enthousiasmes prompts et les dégoûts subits. Ne donnez donc pas prise sur vous. Adieu, et que le Seigneur vous conduise, à défaut de votre vieil ami. J'ai confiance qu'il enverra ses anges pour écarter de vous les pierres blessantes de la route. Cela ne vaudra-t-il pas mieux que le docteur Roland?»

Au moment où Tibère revêtait dans l'antichambre sa longue redingote de livrée, Mme Roland vint à passer.

Sans mot dire, elle s'empara du billet posé en évidence sur la table, regarda l'adresse, fronça les sourcils, rentra dans le petit salon, dont elle ferma violemment la porte, et murmura une fois seule:

«Encore cette fille aux yeux d'or! Devient-il fou? Il n'a plus qu'elle en tête.»

Voilà comment Mme Roland avait trouvé l'épithète juste. Bérangère était bien réellement la jeune fille aux yeux d'or.

VII

Elle avance pourtant. Elle tourne sur la droite, et regarde d'un air anxieux la plaque bleue qui,

au coin de la rue, porte écrit ces mots: *Avenue Gabrielle.*

Une, deux, trois, quatre maisons, et la voilà arrivée. Le suisse est sur la porte. Il interroge le ciel avec majesté, secoue la tête d'un air désapprobateur, car il commence à tomber un petit givre assez piquant, et, avec majesté aussi, abaisse les regards sur Bérangère, seule passante du trottoir à ce moment.

Elle est signalée, sans doute, car il s'écarte pour lui livrer passage, et sonne un timbre qui, par des fils invisibles, communique au corps de logis principal. Aussitôt un valet de pied paraît sur le perron.

Il faut gravir le perron sous les regards impassibles du splendide introducteur, traverser un vestibule sur les murs duquel s'étalent des panoramas d'armes de tous les pays et de tous les temps, puis enfin, quand la portière de tapisserie des Gobelins que nous connaissons déjà est soulevée par le majestueux valet de pied, pénétrer dans le sanctuaire, où elle tremble maintenant, non plus seulement d'émotion, mais de crainte de n'être pas agréée.

Le moment est venu. Un pas de maître résonne dans la pièce voisine. Mais est-ce un pas de vieillard, ce pas ferme, rapide, déterminé? La porte s'ouvre sous une main vigoureuse, qui se sent chez elle, qui a le droit de pousser cette porte sans se faire annoncer.

Bérangère, hésitante, troublée, se lève, se rassied puis se lève encore. Le comte Woronzoff est devant elle. Elle n'ose pas le regarder, et cependant elle sait déjà que son nouveau maître n'est pas un vieillard, et qu'il a répondu à son salut par un salut courtois, mais froid et hautain.

Que lui importe, après tout?

Déjà elle trempe sa plume dans le grand encrier de malachite, et la plume court, vole, glisse rapide sur le papier glacé. C'est une lettre qu'il dicte, un billet mondain, puis un troisième; après cela une lettre d'affaires, compliquée, pleine de chiffres. Elle s'étonne de la netteté de cet esprit, de la promptitude de la pensée. Il ne s'arrête pas un instant pour chercher l'expression, et la plume a peine à suivre cette dictée rapide. Bérangère, après une heure et demie d'écriture sans interruption, commence à sentir sa main fatiguée. Elle donnerait beaucoup pour pouvoir se délasser un instant, mais comment faire?

A peine si elle parvient à suivre, à peine si elle ne se sent pas un peu en retard, chaque fois que sa plume est obligée d'aller se retemperer dans l'encrier. Alors la plume prend des ailes. Il faut aller doublement vite pour réparer le temps perdu.

Lit-il donc un brouillon préparé à loisir?

Elle serait tentée de le croire. Jamais une rature à l'expression une fois lancée, jamais une hésitation. Mais comment s'assurer de la vérité de ce soupçon? Le comte Woronzoff est assis loin en arrière, sur le canapé de cuir oriental. Bérangère ne le voit pas. Tant mieux! Ce qu'elle a entrevu de ce visage glacé, de cette physionomie altière, ne lui donne pas le désir de la voir en face.

Pour lui, il se sert de l'instrument qu'il paye à tant l'heure, et il n'a pas l'air de se douter que l'instrument puisse avoir besoin de repos.

Ah! si Bérangère n'avait pas devant elle l'image de Stanie fraîche, souriante, anémée, de Stanie heureuse et guérie, avec la grâce de Dieu, par les soins du docteur Roland et l'argent du comte Woronzoff, comme les heures lui paraîtraient longues!

Enfin, la séance est terminée. Le comte se lève, salue, dit: «A demain, à la même heure,» et se retire le premier, avant que Bérangère ait eu seulement le temps d'assujettir les feuilles volantes, à l'aide d'un presse-papier d'argent bruni, chef-d'oeuvre de ciselure.

Quand Bérangère sortit de l'hôtel Woronzoff, elle souffrait de la faim depuis longtemps déjà. La tête lui tournait, le vertige s'emparait d'elle. Elle entra chez un boulangier, acheta un petit croissant, but un verre d'eau et se sentit ranimée. Sa tasse de lait du matin était bien loin. Trois heures sonnaient!

«Je déjeunerai plus solidement un autre jour, pensa-t-elle, et je me munirai d'un morceau de pain au fond de ma poche. L'heure de mon arrivée est déterminée, mais je crois que celle du départ n'aura d'autre règle que le caprice du comte. Je trouverai peut-être un entracte pour y placer mon goûter.»

Bérangère se sentit glacée en rentrant dans son nouveau logis. Le vent s'engouffrait à travers le grand corridor et les salles désertes; tout était froid, morne, silencieux.

VIII

Bérangère était maintenant tout à fait habituée à ses nouvelles fonctions.

Quand elle avait hâté le pas, quand elle se trouvait en avance de quelques minutes, elle entraînait dans l'église la plus voisine du but de sa course, et elle priait avec une ardeur, une soumission, une confiance, qui ne pouvait manquer de faire descendre la rosée céleste sur son travail de la journée.

Là, elle se sentait heureuse, comme le voyageur qui rencontre au milieu du désert l'oasis ombragée de palmiers et la source rafraîchissante. Ce temps était bien à elle. Elle savait qu'elle ne devait pas arriver une minute trop tôt, car l'exactitude consiste à être à l'heure précise, ni avant, ni après, et le comte Woronzoff tenait à l'exactitude.

«Je suis exact,» avait-il dit un jour devant elle, «parce que je n'aime pas à attendre. Je me crois donc obligé d'être pour les autres ce que j'exige qu'ils soient pour moi.»

Oui, c'était un homme juste, elle le croyait, du moins, mais cette justice ne laissait aucune place à la miséricorde. Les chagrins, sans doute, avaient endurci un coeur peut-être naturellement bon. Sa voix brève, un peu rude en général, avait parfois des intonations harmonieuses, qui charmaient et surprenaient l'oreille. Mais c'était un éclair. C'était un éclair aussi que la douceur subite de ses yeux d'un gris foncé, que le sourire furtif de ses lèvres, habituellement plissées par le sarcasme et l'ironie.

Il y avait dans toute cette physionomie d'homme, dans son attitude, dans ses manières, dans son langage, un incroyable mélange, ou plutôt une succession inexplicable de lumière et d'ombre.

«Cela ne me regarde pas,» pensait Bérangère, qui subissait parfois, sous le masque d'une politesse presque glacée, le contre-coup de ces caprices et de ces emportements. «Les Slaves sont capricieux,» le docteur me l'a dit. «Que m'importe, au reste, pourvu que j'accomplisse ma besogne à son gré, et que Stanie en profite!»

Et elle montait dorénavant sans le moindre émoi l'escalier d'onyx qui conduisait au premier étage, et qui avait coûté, disait-on, plus de cinq cent mille francs.

Tout n'était que merveille dans cette splendide demeure. Les ferrures des portes, les nombreux chefs-d'oeuvre de serrurerie.

Quant au confortable, dont le maître avait pourtant l'air de se soucier fort peu, il régnait partout avec une admirable entente. Les domestiques servaient sans bruit, sans presque se faire voir, comme ces génies invisibles des contes de fées. L'hiver ne pénétrait pas à l'hôtel Woronzoff, et Bérangère s'était étonnée longtemps, en arrivant de l'air froid du dehors, de trouver une température égale, depuis la loge du concierge, salon qu'aurait envié plus d'un petit bourgeois, jusqu'aux étages les plus élevés.

Mais en était-il plus heureux, ce grand seigneur qui vivait seul, sans famille, presque sans ami? Les visiteurs affluaient, certes, mais il les traitait tous avec une égale indifférence, avec une politesse hautaine plus offensante peut-être que tout autre procédé.

Seul, le docteur Roland semblait trouver grâce à ses yeux. Le comte Woronzoff aimait la facilité charmante de son commerce, cette simplicité d'esprit et de coeur, qui rendait le grand médecin confiant sans crédulité, complaisant sans faiblesse.

Aussi, parfois la glace septentrionale semblait-elle prête à fondre dans ces causeries où le docteur laissait échapper la verve un peu malicieuse qui s'alliait chez lui à une si rare bonté.

«Je voudrais être czar de toutes les Russies,» lui dit un jour le comte Woronzoff.

«Et pourquoi donc? Vous m'étonnez. Je vous croyais dépourvu de toute ambition.»

—Il ne faut jurer de rien, comme l'assure votre proverbe français. Si j'étais le czar, je vous nommerais mon médecin ordinaire, avec défense de me quitter, sous peine du knout ou de la Sibérie.

—A la bonne heure! Voilà une façon charmante de s'attacher les gens!

—Jusqu'à vous je méprisais les hommes,» continua le comte sans paraître se soucier de l'interruption.

IX

Pendant ces longues causeries, que devenait Bérangère?

Souvent elle y assistait, muette, indifférente en apparence, mais sentant son coeur battre de sympathie pour le docteur, et de pieuse compassion pour l'âme desséchée, flétrie, qui se laissait ainsi mettre au jour.

D'autres fois les deux interlocuteurs passaient dans un petit salon voisin, qui servait de fumoir, et le bruit seul de leurs voix arrivait jusqu'à la jeune fille.

Mais, dans l'un ou l'autre cas, Bérangère ne restait pas oisive. Il y avait toujours quelque chose à faire: des passages annotés d'avance à copier dans certains livres, des pages écrites par le comte, et qu'il fallait déchiffrer et remettre au net, des analyses à faire d'après des revues, des journaux, des brochures de toutes sortes.

C'était là la partie la plus difficile de sa tâche. Elle y excellait pourtant. Son esprit net et judicieux savait reconnaître d'instinct ce qu'il fallait prendre et ce qu'il fallait laisser. Mais sa modestie, le fonds timide de sa nature, en ce qui concernait son mérite personnel, ne lui permettait

Le comte lisait le travail quand il était achevé, ne faisait aucune observation, et classait lui-même les matériaux nouveaux préparés par son secrétaire.

"C'est bien, sans doute," pensait-elle, en voyant disparaître les feuillets dans un carton. "Mais comme il lui serait facile de m'encourager par un mot!"

"Il est fâcheux que vous ne sachiez pas lire et écrire les caractères russes," dit un jour le comte à la jeune fille.

Le lendemain, Bérangère, qui avait veillé une partie de la nuit sur l'alphabet russe, trouva l'occasion de montrer sa science nouvelle.

"Déjà!" dit-elle en souriant.

C'était la première fois qu'un sourire passait sur cette physionomie hautaine en s'adressant à la jeune fille.

Puis il ajouta quelques mots de russe. Et Bérangère, qui avait rougi en entendant ce *déjà* — un compliment de grande valeur dans la bouche du comte, — releva la tête d'un air étonné.

"Comment trouvez-vous notre langue?" demanda-t-elle mais sans sourire, cette fois.

"Très-douce, très-agréable à entendre," balbutia Bérangère.

"Auriez-vous compris par hasard? Je n'en serais pas étonné. Vous me surprenez de force à accomplir des prodiges."

Ce fut au tour de Bérangère de sourire.

Elle avait dit vrai. Cette langue russe, toute nouvelle pour ses oreilles, avait pris en passant dans la bouche du comte, qui était à un de ses moments si rares de sympathie commun catve, une étrange douceur.

"Est-ce bien le même homme?" se demandait la jeune fille.

Le silence se réablit aussitôt. De nouveau la plume courut sur le papier, et, sauf les instants où il dictait, le comte parut s'absorber dans une rêverie douloureuse. Mais, dès que la plume de Bérangère s'arrêtait il tressaillait comme s'il venait de s'éveiller, et reprenait la phrase précédente avec une lucidité dont il y avait l'eu d'être su pris.

Ce jour-là, lorsque la séance fut levée, le comte dit à Bérangère:

"Donnez-moi votre adresse. J'ai presque envie d'envoyer chez vous une grammaire russe avec un dictionnaire."

— "Je préfère les emporter moi-même," répondit la jeune fille.

"Comme vous voudrez. Il me sera commode, je ne vous le cache pas, que vous soyez en état de

plus tôt possible de pouvoir traduire les lettres que je reçois de la Russie."

Bérangère s'inclina en signe d'assentiment. Le comte posa le doigt sur un des nombreux boutons de timbre placés dans un angle de la pièce.

Aussitôt, un homme qui ne portait pas la livrée, mais le costume national russe, parut comme si une baguette magique l'avait évoqué.

Le maître lui dit quelques mots dans leur langue. L'homme disparut avec la même rapidité, puis reparut au bout de quelques secondes, chargé d'un petit paquet.

"Ce n'est pas gros pour commencer," dit le comte en soulevant le paquet. "Je suis bien certain qu'avant peu nous arriverons au grand format. Il n'y a là que les premiers éléments."

X

Un jour, il se fit derrière la portière de tapisserie qui séparait le cabinet de travail du salon voisin, un tapage si inusité dans cette demeure silencieuse, que la plume de Bérangère s'arrêta court entre ses doigts.

Par-dessus un froufrou d'étoffes soyeuses et de mousseline bruyamment empesée, on entendait s'élever, impérieuse et menaçante, une voix de femme à laquelle répondait humblement en russe une voix d'homme, qui cherchait vainement à se faire entendre, tout en restant basse et soumise.

"Qu'est-ce donc?" murmura le comte, dont les sourcils se contractèrent, et qui parut en proie à une horrible émotion.

Il se leva néanmoins mais il n'eut pas le temps d'aller jusqu'à la porte. Les rideaux s'écartèrent, et une jeune femme, éblouissante de beauté et de toilette, fit une soudaine irruption jusqu'au milieu de la pièce.

C'était la vie, l'élégance, le printemps, la jeunesse, pénétrant de vive force dans la retraite austère où s'enfermait depuis quelques années le comte Woronzoff.

Il ne parut cependant, ni ébloui, ni charmé. Mais cette apparition n'était pas celle qu'il redoutait, sans doute, car ses noirs sourcils perdirent leur farouche contraction, l'écair fulgurant s'éteignit dans ses yeux, et les couleurs de la vie remontèrent à ses joues devenues subitement livides.

Il ne lui resta plus qu'un air de surprise maussade, lequel répondait bien mal au séduisant sourire qui était adressé.

"Enfin!" murmura l'apparition en se laissant tomber comme épuisée sur le premier siège venu, qu'on ne songeait guère à lui offrir.

Elle était ravissante dans cette pose d'un coquet abandon. Des flots de soie bleu céleste, entremêlés de ruclés, de plisés, de volants de crêpe de Chine d'un bleu plus foncé, couvraient le fauteuil, et s'étagèrent sur le tapis avec une grâce savante.

Une capote *Pompadour*, de même nuance, offrait un délicieux fouillis de plumes bleues et de plumes roses, de tulle et de valenciennes frisées, où s'enfouissait un bouquet de roses.

Le tout encadrait un visage frais, mutin, coquet, qui, dans le demi-jour de la vaste salle paraissait d'une extrême jeunesse. Mais au grand

soleil, sans le voile moucheté de blanc, cette jolie créature devait bien avoir une trentaine d'années.

Le comte Woronzoff se tenait debout devant elle, muet, immobile. Toute son attitude semblait dire :

«Vous me dérangez fort. Que souhaitez-vous?»

«J'ai tant cherché!» reprit-elle d'une voix douce.

Ce n'étaient plus là les accents impérieux de la minute précédente.

«Eh bien,» répondit-il brutalement, «l'animal est au gîte, la chasse a été bonne.

—Oh! pouvez-vous me recevoir ainsi! Avoir fait trois cents lieues d'une traite et se voir accueillie de cette sorte! Ingrat!»

Elle essaya de lui décocher un tendre regard, mais les yeux fauves, où brillaient parfois de brillantes étincelles, restèrent mornes et comme voilés.

—«Quelle est cette personne?» demanda l'apparition à voix basse, et en désignant du doigt Bérangère.

Elle avait parlé en russe, mais Bérangère en savait assez maintenant pour avoir compris la demande et la réponse qui allait suivre.

Elle ne bougea pas, et continua à écrire sans lever les yeux.

N'avait-il pas dit d'un ton qu'elle jugea délayeux :

«Mon secrétaire. Mais prenez garde, elle sait toutes les langues, même la nôtre.»

Mon secrétaire. C'est-à-dire une personne sans conséquence, que je paye pour exécuter mes ordres, qui doit regarder sans voir, écouter sans entendre, et devant laquelle vous pouvez parler comme devant ces tableaux et ces statues.

Tout cela était exprimé implicitement dans la façon avec laquelle le comte Woronzoff avait dit «mon secrétaire».

Pour la première fois, Bérangère se sentit blessée. Le rouge monta jusqu'à son front, et elle baissa la tête afin de cacher sa confusion.

«Enfin, disait l'apparition,» que nous appellerons désormais par son nom : Olga Paulowna, veuve depuis deux ans du prince Ivan Schersky, «je me suis tant pressée, que j'ai pris le train-poste avant d'avoir reçu de Paris mon costume de voyage. C'est un meurtre, avouez-le, de se mettre en route en avril avec une toilette de l'automne précédent.»

Le comte sourit ironiquement.

La conversation continua pendant quelques instants encore, animée, provoquante de la part de la princesse, saccadée, monosyllabique du côté de son interlocuteur.

Elle feignit d'abord de ne pas s'en apercevoir, mais, à une réponse un peu trop brève qu'elle reçut en plein visage, elle essaya de parer par une riposte du même ordre.

«Vous êtes toujours resté un peu cosaque, mon cher cousin,» dit-elle, «et la femme qui chercherait à vous apprivoiser perdrait son temps, je le crains bien.

—Pourquoi donc? Personne plus que moi n'est admirateur sincère,—mais désintéressé,—des grâces féminines, du charme naturel, ou de la distinction acquise de votre sexe. Seulement,—je l'avoue,—je cherche encore autre chose,

—Ah! vous cherchez?» dit-elle avec un accent de coquetterie sur lequel on ne pouvait se méprendre. «Vous trouverez alors, sans aucun doute. Vous n'êtes pas de ceux pour lesquels l'oracle doive mentir.

—Tout mécréant que je suis,» dit le comte en tournant pour la première fois les regards du côté de son jeune secrétaire «je n'aime pas à voir travestir sous un déguisement profane le langage le plus divin qu'il ait jamais été donné à l'homme d'entendre. Je ne vous suivrai donc pas sur ce terrain.

—Oh! mon cher comte,» dit la princesse en riant aux éclats, ce qui lui permettait de montrer ses petites dents blanches et fines, enchâssées dans un vrai émail rose, «vous n'avez pas été toujours l'austère Caton d'aujourd'hui. Tenez, il n'y a qu'un instant, je passais devant le *Café anglais* et je me souvenais de certaines aventures de votre premier voyage à Paris. Je n'étais qu'une enfant alors, et pourtant....

—J'avais vingt ans, par conséquent vous en aviez quinze, puisque je suis votre aîné d'un lustre. A quinze ans on peut déjà se souvenir.

—Oh! le détestable calculateur! Savez-vous, mon cher, que toute autre femme qu'une cousine dévouée comme moi vous prendrait en grippe?»

Le comte sourit dédaigneusement.

Pour un observateur impartial, ce sourire voulait dire: Que m'importe! Mais elle était décidée à ne rien voir de ce qui aurait pu la décourager.

«Oui,» reprit-elle d'un ton de bonne humeur, «j'étais, comme vous le dites fort bien, en état de me souvenir, puisque je n'ai pas encore oublié l'effet produit par la lecture de je ne sais quelle feuille française qu'une amie de ma mère, alors à Paris, lui envoya, et que je dévorai, en cachette, parce qu'on m'avait défendu d'y jeter les yeux.»

Le pli ironique qui se montrait parfois autour des lèvres du comte s'y dessinait nettement.

«Et aussi, trois fois ingrat,» murmura-t-elle, «parce que je savais qu'il était question de vous. Oui, monsieur le philosophe, au temps dont je vous parle, vous ne viviez pas retiré au fond d'une bibliothèque, parmi des livres poudreux....

—Je repousse la poussière,» dit brièvement le comte. «Elle me fait horreur. Même sur les livres, j'aime tout ce qui est net.

—Enlevons la poussière, si vous y tenez absolument, il n'en reste pas moins un sanctuaire inaccessible dont un dragon rugissant défend l'entrée. Je veux dire le fidèle Dmitri, qui a failli me laisser à la porte.

—C'était sa consigne.

—Vous êtes aimable, en vérité. Mais pour en revenir au *Café anglais*, et à ma feuille française, il paraît qu'un beau matin vers cinq heures, avant que l'aurore parisienne eût ouvert de ses doigts de rose les yeux de la grande ville, quand il n'y avait encore dans les rues et sur les boulevards que les chiffonniers faisant leur ronde, ou les ouvriers allant à leur travail, le comte Sergé Woronzoff, mis en gaieté par un souper fin, jeta du haut d'un balcon du *Café anglais* une pluie d'or sur les rares passants. Cette pluie-là tout à l'encontre de l'autre, fait sortir les humains de leur cachette. Il y eut donc bientôt un attroupement tel sous cette bienheureuse fenêtre que la police dut s'en mêler,

Il était temps! Le grand seigneur russe avait, dit-on, jeté ainsi dix mille francs par la fenêtre, son gain de la nuit. C'était d'un beau joueur, n'est-ce pas?"

Le comte haussa les épaules.

La plume n'avait pas cessé pourtant de courir sur le papier. Jamais le jeune secrétaire n'avait écrit si vite, et cependant elle ne perdait pas un mot de la causerie qui se faisait devant elle à bâtons rompus. Elle admirait l'aisance souveraine avec laquelle l'inconnue se jouait des difficultés, la vivacité de ses réparties, et le pouvoir qu'elle avait d'amener de temps à autre la gaieté sur ces lèvres sans sourire. Car pouvait-on donner le nom de sourire au pli amer et dédaigneux qui venait parfois les effleurer?

"Je pars," dit la princesse, mais non sans vous avoir dit que je suis à l'hôtel Meurice, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose de convenable. Ce n'est donc pas adieu, mais au revoir. Souvenez-vous que je suis femme à venir vous relancer."

Elle tendit la main au comte par un geste d'un affectueux abandon, salua légèrement le jeune secrétaire du haut de sa capote Pompadour; puis le froufrou de l'arrivée se fit entendre, et la brillante vision disparut.

"Voilà, monsieur le comte, tout un paquet de lettres que j'ai mis de côté pour vous les faire voir," dit Bérangère, lorsque le maître eut repris sa place dans l'angle le plus éloigné de la pièce. "Elles demandent réponse, il me semble..."

—Voyons cela," répondit-il.

Sa gaieté factice l'avait abandonné: il paraissait plus sombre que jamais.

"Eh bien, quand vous voudrez commencer cette lecture?" murmura-t-il d'un ton d'impatience.

"Voici d'abord une circulaire de la Société des Colons explorateurs, qui doit s'établir dans l'île de Sumatra, au sud de l'ancien empire d'Atchim, à proximité du pays des Battahs. Elle compte partir le mois prochain, et ne doute pas de l'intérêt de Votre Excellence pour une oeuvre..."

—Assez, assez, de grâce. *L'et cætera* suffit. Bien que je me soucie fort peu du pays des Battahs et de l'empire d'Atchim, la mode est si fort à la géographie, qu'il faut avoir l'air de partager l'engouement général sous peine d'être appelé sauvage. Répondez donc poliment qu'on peut tirer sur mon banquier la somme de quinze cents francs. Ensuite?

—Voici maintenant une lettre de la Société des Sauveteurs havrais qui veut célébrer la *soixantaine* de son doyen d'âge, fondateur et conseiller honoraire, etc., etc., M. Michel Pinard.

—Je ne m'y oppose pas. Que me demandez-vous?"

—Votre présence au banquet, et la souscription de cinquante francs.

—Envoyez-en deux cents, et qu'il n'en soit plus question.

—Mais," dit Bérangère hésitant, "dois-je dire que vous ferez le voyage?"

—Non certes, qu'irais-je faire là?"

—Nous connaissons," reprit Bérangère, lisant la lettre à haute voix, "l'amour du noble comte pour ses semblables, le zèle ardent dont il a fait preuve en tant de circonstances pour le bien de l'humanité."

—Je veux bien être pendu s'il y a un mot de vrai dans tout cela.

—La Russie a beau être loin, reprit Bérangère, tous ceux qu'un même sentiment rapproche finissent par s'entendre. Nous n'avons pas oublié, comte Serge Woronzoff, pour l'avoir lu dans des annales étrangères, que vous avez exposé votre vie dix fois pour sauver quelque pauvre serf de vos domaines."

En finissant ces derniers mots, Bérangère releva timidement la tête, et ses yeux bruns à reflets d'or semblèrent dire:

"Ne niez pas, ne démentez pas ces braves gens. Laissez-moi croire que votre coeur vaut mieux que vos paroles."

Le comte interpréta cette muette interrogation.

"A mes moments perdus," répondit-il, "peut-être bien... je n'en ai pas pris note. Cela vous étonne, n'est-ce pas, que je me sois donné cet innocent passe-temps?"

Le ton était amer. Bérangère se sentit blessée, et elle s'étonna de cette insensibilité. Que lui importait, après tout, à elle, irresponsable des actions de cet homme? S'il voulait être mauvais, s'il voulait fermer son coeur à tout sentiment humain, cela ne regardait que lui.

"Allez donc," reprit-il comme s'il devinait ce qui se passait au fond de son âme, et qu'il voulût arrêter le cours de ses réflexions.

"Excellence," commença Bérangère en prenant une autre lettre à la suite. "nous savons que votre main généreuse ne se ferme jamais, qu'on la trouve ouverte partout où il y a quelque souffrance à soulager..."

—*Et cætera, et cætera*, au panier. Je déteste la flatterie et les flatteurs. Est-ce fini?"

—Autre circulaire du président de la Société générale de tempérance, qui sollicite l'honneur de voir figurer votre nom...

—Qu'on laisse mon nom tranquille. J'enverrai de l'argent, c'est tout ce qu'il leur faut. Après?"

—Voici un livre de poésies offert par l'auteur.

—Je déteste les vers en général. Renvoyez le livre à son adresse.

—C'est un père de famille," murmura Bérangère. "Il est dans le plus pressant besoin."

—Comment s'appelle-t-il, lui et son livre?"

—*Les Amours des Anges*, par Evariste Moutardier.

—Oh! voilà qui est trop fort! Se faire poète quand on est père de famille et qu'on s'appelle Evariste Moutardier! Et celui-ci commence aussi, j'en suis sûr, par cette universelle formule:

"Connaissant la générosité incomparable de Votre Excellence, etc."

—Non," répondit Bérangère d'une voix plus ferme. "la lettre est pressante, mais elle est digne, cependant."

Le comte se leva de son fauteuil, fit quelques pas en long et en large, puis vint se placer debout devant son jeune secrétaire.

"Vous vous étonnez, n'est-ce pas?" dit-il d'une voix contrainte, "que le fou qui jeta une fortune par la fenêtre, comme on vient de le raconter tout à l'heure d'une façon très piquante, refuse aujourd'hui l'aumône de quelques pièces d'or à l'un de ses semblables dans le besoin?"

—Oui,» répondit tranquillement Bérangère, qui osa le regarder en face.

«Eh bien, mademoiselle, ouvrez ce coffre-fort, puisiez-y à pleines mains et répandez-en le contenu par la fenêtre ouverte. Même dans cet aristocratique quartier la foule grouillante et mendicante se formera vite sous votre balcon.»

Bérangère resta silencieuse.

«Qu'attendez-vous pour satisfaire vos instincts de bienfaisance!» reprit-il avec amertume. «Ce n'est pas une raillerie. Voici la clef.»

Bérangère rougit d'indignation.

«Ce n'est pas là ce que j'appelle l'aumône,» murmura-t-elle.

«Ah! je comprends. Porter sous son manteau une bouteille de vin généreux ou un petit fagot destiné à la mansarde voisine! Charmantes utopies rêvées dans la jeunesse! Mais j'en ai fini avec les rêves, et ne me sens nullement la vocation du Petit Manteau bleu.»

XI

Décidément, depuis la visite de la princesse Olga, le comte Woronzoff était devenu moins sombre. Il parlait davantage à Bérangère, mais aussi il faisait de plus fréquentes absences.

Allait-il voir, à l'hôtel Meurice, cette brillante cousine dont l'apparition avait amené la gaieté, le sourire, ou tout au moins l'écho d'une autre vie dans cette demeure vouée à la tristesse?

Bérangère savait qu'elle était veuve depuis deux ans.

Pourquoi ne l'épouserait-il pas? Et s'il l'épousait, s'il abandonnait ses habitudes sédentaires pour la suivre dans les plaisirs de sa vie mondaine, que deviendrait le poste de secrétaire?

Parfois elle considérait l'événement redouté comme un fait accompli. D'autres fois, au contraire, elle se disait que ces deux natures si différentes feraient un contraste par trop frappant.

Il n'était pas homme, lui semblait-il, à changer jamais ses allures pour l'amour de qui que ce fût, mais, en revanche, elle n'était pas femme à condamner à une retraite austère les dernières années d'une jeunesse dont elle tirait un si brillant parti.

Alors elle se la représentait le jour de l'apparition dans sa grâce aristocratique, dans son élégance patricienne, dans sa mièvrerie coquette, et elle plaçait auprès de l'éblouissante créature le grand seigneur vieilli avant l'âge, par des chagrins restés inconnus à tous.

Était-il beau?

Elle n'avait jamais osé le considérer attentivement pour répondre à cette question selon la vérité, mais elle le voyait à toute heure en face d'elle, sur ce grand portrait à l'huile qui la regardait avec une fixité gênante.

Elle n'avait qu'à lever les yeux pour voir ces lèvres fines et serrées qui ne s'ouvraient qu'à regret, ce front carré, ce regard puissant, cette attitude hautaine et dominatrice de l'homme habitué à tout faire plier sous son bon plaisir.

Non, ce n'était pas là le compagnon qu'il fallait à la brillante jeune femme. Elle était née Parisienne, plutôt faite pour régner par sa beauté sur les bords de la Seine que sur ceux de la Néva. Elle ne semblait pas de la même race que ces

Woronzoff, dont les portraits se détachaient avec un relief extraordinaire sur les sombres boiseries.

C'étaient tous de terribles hommes, disait un petit livre qu'elle avait trouvé dans la bibliothèque du comte, et qu'elle avait lu avec le plus grand intérêt pendant une des absences du maître.

La légende commençait avec un cavalier polonais du seizième siècle, ancêtre maternel des Woronzoff, reproduit d'après une gravure de l'époque, attribuée au vieil Abraham Van Bruyn.

La vue seule de ce terrible guerrier, avec sa longue moustache, son crâne rasé, sa toque surmontée d'une aigrette rigide, la magnificence guerrière du harnachement de sa monture, et surtout la pesante hache d'armes qui paraissait un jouet d'enfant dans sa main puissante, devait inspirer aux ennemis une terreur salutaire.

Tout près de lui se voyait, dans sa tenue de combat, un certain général Woronzoff qui, après avoir assisté à vingt batailles sans jamais recevoir une blessure, avait fini par périr dans un duel à outrance.

Il avait été convenu entre les deux adversaires, pour échapper à l'édit de Pierre le Grand portant que tout homme qui en provoquerait un autre serait pendu; que lui, général Woronzoff, et le prince Dolgoroucki, avec lequel il s'était pris de querelle, emploieraient un moyen qui devait présenter bien plus d'égalité dans les chances qu'un duel ordinaire.

Tous deux devaient se tenir dans une embrasure où les Suédois dirigeaient un feu terrible, et y rester jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût été frappé.

La convention fut exécutée loyalement. Les deux fous héroïques se tinrent droits en face l'un de l'autre, la main sur la hanche, et se regardant fièrement, jusqu'à ce que le général eût été coupé en deux par un boulet.

«Celui-ci aurait été capable d'en faire autant, je pense,» murmura Bérangère en regardant le portrait du comte Serge, qui lui faisait vis-à-vis.

Il y avait aussi, dans ces récits légendaires, et rapporté tout au long, l'acte héroïque d'une noble Hongroise, grand-tante du comte actuel.

Elle accompagnait son mari aux états de Hongrie, et il devait y prendre la parole sur une question qui intéressait au plus haut point l'avenir politique du pays, lorsqu'en descendant de voiture, et en disant adieu à sa femme un rapide adieu, le noble magnat ferma brusquement la portière du carrosse, où se trouvait prise la main de sa femme.

La malheureuse eut trois doigts broyés, pour lesquels l'amputation fut jugée nécessaire une heure après, mais sur le moment elle ne poussa pas un cri, elle eut même le courage de sourire à son mari lorsqu'il se retourna, au bout de quelques pas, pour lui dire au revoir une fois de plus.

Quand il rentra vers le soir, la terrible opération était faite, et telle était la force de volonté de la comtesse de Deym, qu'elle put cacher à son mari une partie de la vérité pendant bien des jours encore. Il poursuivit donc sans aucune préoccupation sa tâche patriotique, et parvint à la mener à bonne fin.

Le portrait de cette femme héroïque se trouvait dans un petit salon proche de la bibliothèque, et

qu'on appelait le *salon de la musique*. Rien dans son apparence ne pouvait faire préjuger une héroïne de cet ordre. Elle était jeune, fraîche et blonde, et portait avec grâce le costume national.

Son mari avait, lui, les honneurs de la bibliothèque. Il ressortait avec sa chevelure noire, son teint un peu basané, au milieu des Woronzoff, presque tous blonds ou roux.

Or, Bérangère les connaissait tous par leurs noms. Elle savait leur vie; ils étaient devenus les compagnons de ses heures de solitude, qui se faisaient de plus en plus fréquentes.

Le comte avait cessé de se séquestrer dans sa retraite. Il était devenu plus accessible à tous, et sortait beaucoup. Sans doute, il accompagnait sa belle cousine dans ses promenades au Bois, car Bérangère entendait presque chaque jour les piaffements de son cheval favori, Mazeppa, résonner sur les pavés de la cour d'honneur, à la sortie et au retour.

Jusqu'à là c'était le matin, à l'heure où le Bois est solitaire, que le comte, excellent écuyer, aimait à faire de longues chevauchées. Mais la princesse Olga avait des goûts tout opposés. Elle n'était pas femme à garder pour les rares promeneurs de la matinée ses grâces d'amazone, qui trouvaient tant d'admirateurs dans l'après-midi.

XII

Un jour, comme Bérangère arrivait à l'hôtel Woronzoff, avec son exactitude ordinaire, elle trouva sur son chemin Dimitri, l'homme de confiance du comte, qui semblait s'être posté dans le vestibule pour l'attendre.

Il lui présenta un petit plateau d'argent sur lequel était posé en évidence un billet cacheté et armorié.

Bérangère reconnut vite la grande écriture fort illisible du comte, cette écriture qui n'avait plus de secrets pour elle, tant elle l'avait étudiée pour en pénétrer les caractères mystérieux.

Le cœur lui battit bien fort. N'était-ce pas son congé qui allait lui être signifié sous ce pli?

Depuis quelques jours le comte se montrait de plus en plus sombre, de moins en moins communicatif. Sans doute, il avait assez des services de son secrétaire, il ne les appréciait plus comme il semblait le faire à l'origine. Alors, qu'allait devenir Stanie?

D'une main tremblante la jeune fille décacheta l'enveloppe qui contenait peut-être sa destinée et celle de sa soeur.

A mesure qu'elle lisait, la sérénité reparaisait sur son front. Enfin, elle poussa un soupir de soulagement, et fit au serviteur, immobile devant elle, un petit signe qui voulait dire: "Merci."

La lettre ne contenait que ces quelques lignes:

"Prière à mademoiselle de Pontmore de vouloir bien m'attendre quelques instants, et de m'excuser si mon absence se prolonge plus que je ne le voudrais.

"Comte SERGE WORONZOFF."

"Si mademoiselle veut attendre dans le salon de musique," dit Dimitri au moment où la jeune fille indécise se demandait si elle devait pénétrer

seule dans le cabinet de travail, "cela la désennuiera peut-être."

Bérangère accepta et suivit son guide.

Ce qu'on appelait le salon de musique était une pièce retirée, d'un aspect original et pittoresque, où se voyaient un piano, un orgue harmonium, et quelques pupitres destinés à recevoir la musique de violon ou de violoncelle.

Les murailles étaient revêtues d'une tenture de satin noir, sur laquelle se détachaient des bouquets de rose d'un coloris éblouissant. Des rideaux de même étoffe retombaient sur des stores de riches dentelles, et ne laissaient pénétrer que ce demi-jour si en honneur à l'hôtel Woronzoff. Dans les encoignures, des bustes de marbre blanc, entourés de fleurs, portaient les noms de Mozart, Beethoven, Weber, Haydn. Enfin, pour fond et dernière ornementation de ce petit temple des arts, un panneau, entièrement vitré, laissait apercevoir les magnificences de la serre, où les feuillages grandioses de la flore tropicale se mêlaient aux plus belles fleurs européennes.

Bérangère, restée seule, promena ses regards tout autour d'elle; puis, se sentant attirée par la vue du piano, dont la robe d'un noir d'ébène étalait sa queue le long de la muraille, elle quitta le fauteuil que Dimitri lui avait avancé auprès de la fenêtre.

Elle ouvrit le bel instrument, le referma, le rouvrit encore sans oser y toucher; puis la tentation devint plus forte. Ces touches d'ébène et d'ivoire attiraient, fascinaient ses doigts, comme peut le faire une table bien servie à l'égard d'un affamé, un livre précieux pour un amateur qui vise à la collection.

Debout devant le clavier, elle y promena timidement ses doigts, tressaillit aux premiers sons, puis, s'enchantant elle-même et la tentation devenant irrésistible, elle s'installa franchement sur le tabouret, et bientôt la pièce fut inondée de flots d'harmonie.

Tout à coup, derrière elle, une voix fit entendre cette interrogation:

"Qui vous a appris cet air?"

Tremblante, éperdue, Bérangère se leva plus morte que vive en murmurant quelques mots de pardon.

Lui qui détestait le bruit, lui chez lequel les domestiques passaient silencieux comme des ombres, et qui avait condamné sans doute ces beaux instruments à rester muets à jamais!

Quels échos douloureux avait-elle donc éveillés sans le savoir, pour qu'il se tint là pâle et ému?

"Mais jouez donc," murmura-t-il.

Bérangère obéit comme malgré elle, et commença l'*Invitation à la valse*.

"Non, non, pas cela, ce que vous jouiez tout à l'heure quand je vous ai interrompue."

Les doigts de la musicienne se promenèrent incertains sur le clavier sonore, puis enfin ils attaquèrent une mélodie d'un rythme sauvage, qu'ils varièrent avec une grande habileté et un profond sentiment.

Mais l'écoulaient il encore, celui pour lequel elle jouait docilement?

Assis sur le divan la tête cachée dans ses mains, il restait plongé dans une mélancolie profonde.

Comme cette naïve harmonie résonne mélodieusement à ses oreilles! Que de souvenirs évoqués! Que de joies ressuscitées qu'il croyait à jamais perdues! O prisme éblouissant de la jeunesse! Premières et fraîches années de ce printemps de la vie, avez-vous donc tout emporté en vous enfuyant?

Faut-il donc continuer à croire que tout sera détruit, renversé, brisé, immolé sans retour?

Non, quelque chose murmure encore au fond de cette âme dévastée.

C'est un appel à l'espoir qu'il entend, pendant que pour la seconde fois les doigts dociles de Bé-rangère se promènent sur le clavier magique.

Ce sont d'habiles génies, de rians lutins, ces petits doigts agiles. Ils font refléurir pour un instant ce qui semblait à jamais flétri.

Ah! serait-il donc possible de secouer cette cruelle torpeur, de ressusciter un cœur mort à jamais, il le croyait, du moins?

Possède-t-elle le talisman vainqueur, cette fée de l'Espérance, qui se tient maintenant debout devant lui, d'un air timide, embarrassé, toute confuse de l'effet qu'elle a produit?

"Que dois-je faire maintenant?" semble-t-elle dire.

Mais lui ne la regarde pas. Sa pensée est loin de ce salon somptueux, loin du bruyant Paris où il est venu ensevelir ses amères déceptions, ses inoubliables mécomptes.

"Qui vous a appris cela, mademoiselle?" dit-il enfin pour la seconde fois.

La question est directe.

"Je croyais être seul peut-être à Paris à connaître ce vieux chant de l'Ukraine."

A mesure qu'il parle, les lignes rigides de son visage se détendent, une émotion puissante se répand sur ses traits énergiquement accusés.

"Vous ne sauriez croire le bien que vous m'avez fait," reprend-il avec un sourire qui éclaire toute sa physionomie d'une lumière inattendue. "Mais tenez, ne me dites rien. Je ne veux pas d'explications banales qui enlèveraient peut-être tout son charme à l'effet produit. Laissez-moi croire à la harpe de David."

Bé-rangère se sentait de plus en plus embarrassée, lorsqu'il lui arriva un secours sur lequel elle ne comptait guère.

Un magnifique chien des Pyrénées, ardent, impétueux, fit irruption dans le salon, et en trois ou quatre bonds superbes vint se précipiter aux pieds du comte.

"Arrière, Minos!" dit le maître brusquement, "arrière!"

Le bel animal leva sur son maître un regard intelligent, et poussa un petit gémissement plaintif.

Le comte détourna la tête.

"Va retrouver Dimitri," dit-il. "C'est la musique qui t'a attiré jusqu'ici, n'est-ce pas? car il n'y a plus rien de commun entre nous. Et cependant ce n'est pas cette musique que tu étais accoutumé à entendre. Allons, arrière, te dis-je! J'avais signifié que je ne voulais plus te rencontrer sur ma route, j'avais défendu que ce piano s'ouvrit jamais."

La voix avait repris ses intonations hautaines. En même temps le comte fit le geste de donner un

coup de pied à son chien, mais il eut soin de ne pas l'atteindre.

Le pauvre animal gémit douloureusement et vint se réfugier auprès de Bé-rangère, appuyant sa tête expressive dans les plis de sa robe.

"Il va à vous d'instinct," dit le comte. "Comment a-t-il pu deviner du premier coup d'oeil que vous deviez avoir l'âme bonne et compatissante?"

"C'est mon compatriote," murmura timidement la jeune fille. "Je demande grâce pour lui."

Et elle passait doucement la main sur la fourrure soyeuse de Minos, qui, réconforté par les caresses, faisait entendre de petits grognements de satisfaction.

"Il est à vous si vous le souhaitez," dit le comte de sa voix la plus basse. "C'est un brave chien, mais sa vue m'est odieuse. Dimitri le conduira chez vous. Entends, Minos," et il frappa du bout de sa cravache l'échine de l'animal; "désormais, tu n'as plus de maître ici, tu es libre, tu seras heureux?"

XIII

Il était dit que cette journée ne serait pas propice au travail.

Encore une fois la retraite du comte fut envahie par la brillante apparition des premiers jours. Mais il n'y eut pas de démêlés derrière la portière, pas de victoire à remporter. La place prise d'assaut une fois avait fini, paraît-il, par se soumettre de bon vouloir, car la princesse Olga entra comme en pays conquis, mais avec toute la grâce d'une souveraine qui se croit désirée.

"C'est moi," dit-elle, "mon farouche cousin. Je vous avais promis de venir vous relancer, et je tiens parole."

En disant cela, elle se laissa tomber languissamment dans un fauteuil qu'on lui avait avancé, cette fois, et des flots mêlés le plus heureusement du monde, mi-partie en cachemire de l'Inde feuille de rose, mi-partie en soie de même nuance, s'étendirent sur le tapis aux sombres couleurs. Là-dessus couraient en cascades, en coquilles, en plissés, d'autres flots de dentelles de Bruges, et, pour couronner l'édifice, une capote en gaze blanche diamantée et neigeuse offrait le plus coquet mélange de plumes blanches et de roses mousseuses, enfouies dans une barbe de dentelle qui rappelait celles de la robe.

"Je suis à demi-morte de fatigue," continua-t-elle. "C'est une vie impossible. Danser jusqu'à trois heures du matin; puis après déjeuner des courses indispensables qui m'ont achevée; enfin, une rapide halte auprès de vous pour repartir encore."

"Où cela?" demanda tranquillement le comte Serge. "Retourneriez-vous par hasard en Russie?"

"Dieu du ciel, l'entendez-vous? Mais je suis libre, vous l'avez donc oublié? Triste liberté!" murmura-t-elle comme pour sacrifier quelque chose aux convenances, en jetant un regard mélancolique sur son costume rose, lequel, devons-nous le dire, éloignait toute idée d'un veuvage par trop douloureux.

"Eh bien, alors, si vous n'allez pas à Saint-Pétersbourg, où allez-vous?"

—Mais c'est le grand prix aujourd'hui, mon très

cher comte, et vous êtes seul dans Paris à n'y pas songer.

—C'est bien possible.

—C'est-à-dire que c'est incroyable, inouï, inexplicable: vous, un sportsman de premier ordre, un cavalier aussi élégant que sûr et correct, me disait hier encore le président du Jockey-Club. Mais il y a en vous tant d'autres choses incompréhensibles! Tenez, Serge," dit-elle de ce ton sentimental qu'elle essayait parfois avec lui, "je me demande parfois si vous vous souvenez encore de cette petite cousine qui vous admirait de loin, qui vous aimait en dépit de vos froideurs?..."

Il se la rappelait bien, au contraire. Il n'oubliait pas qu'il l'avait surnommée *Dominante*, à cause de ses instincts despotiques.

Mais elle n'était jamais parvenue à dominer son farouche petit cousin, qui, dès cette époque, se montrait fort incliné à rester son maître.

"C'est que vous étiez réellement sauvage en ce temps-là, mon cher comte, et que vous l'êtes bien resté un peu," ajouta-t-elle avec un sourire qui corrigeait la rigueur des paroles.

"En ce temps déjà vous saviez vous venger, princesse, répliqua-t-il, et vous m'aviez présenté à votre cercle d'amies sous le nom du Cosaque.

—Vraiment, vous vous souvenez de ces enfantillages?" dit-elle d'un air charmé. "Mais, avant d'aller plus loin, faites-moi donc savoir à quelle dignité nouvelle vous avez promu Fodor, votre chef de cuisine. Jadis, dans l'heureux temps où vous étiez Russe par le cœur et par la résidence, cet homme, comme la plupart de ses pareils, se serait pour un peu prosterné devant moi. Un jour, il m'en souvient, il traversait la cour des cuisines en portant une de ces gelées tremblantes et merveilleusement architecturées dont nous avons emprunté le secret à votre nouvelle patrie française. Je vins à passer au même moment, quel caprice m'avait conduit là, je l'ignore, mais peu importe! Grand embarras de Fodor, dont les deux mains occupées ne pouvaient soulever sa barrette. La gelée française faillit tomber dans le ruisseau. Qu'aurait dit Alexandra? Au milieu de mille qualités charmantes, elle ne se montrait pas précisément tendre pour ses gens. Enfin, pour en revenir à Fodor, je pense que l'air libre de la France nouvelle l'a par trop émancipé.

—Fodor est dans notre maison depuis plus d'un quart de siècle," répondit le comte, qui avait froncé les sourcils, et était devenu subitement pâle au nom d'Alexandra. "Au bout de vingt-cinq ans, dans ma famille, la domesticité ennoblit les domestiques.

—Oh! oh! vous avez précédé l'émancipation? Qui aurait pu croire cela d'un Woronzoff?

—C'est une coutume du côté maternel. Ma mère était Hongroise, et cela se passait ainsi chez eux.

—Les magnats étaient de vrais suzerains. Quant à votre Dimitri, votre majordome, vous en avez fait une sorte de maire du palais, et, qui pis est, un gardien incorruptible de votre inaccessible retraite."

Le comte sourit ironiquement et jeta un coup d'oeil sur Bérangère, qui travaillait seule, absorbée en apparence, et sans se laisser distraire par la conversation. Non certes, la retraite n'était pas

inviolable. Que de temps perdu! pensait-il. Mais, après tout, autant cela qu'autre chose.

"Encore une tradition de l'Autro-Hongrie," dit-il. "Toutes les fonctions réputées serviles en Russie deviennent des plus honorables chez nous quand elles sont rehaussées par la fidélité et le dévouement. Avez-vous lu les *Niebelungen*, par hasard?"

—Non, mais je crois bien que je connais ce nom-là.

—Je vous dirai alors que, dans les *Niebelungen*, le maître de cuisine, Rumolt, est un des principaux chefs militaires, et qu'aux festins du couronnement impérial, les électeurs tenaient à honneur d'apporter le boisseau d'avoine...

—Pour le souverain? Singulier régal!

—Non, pour la monture auguste du nouveau couronné. Si je vous dis cela, c'est afin de rehausser maître Fodor à vos yeux, et aussi pour montrer à Mlle de Pontmore que je ne perds rien du travail qu'elle veut bien faire."

Bérangère tressaillit. Quels yeux de lynx il avait donc, cet étrange grand seigneur! Tout en causant, il pouvait suivre ce qu'elle copiait au mouvement de sa plume. C'était bien là, aux *Niebelungen*, à Rumolt, qu'elle en était en effet. Mais alors, il avait peut-être pu suivre aussi quelque lignes sorties de sa plume malgré elle, soulagement à sa pensée pendant ces longues heures de pénible contrainte.

Elle rougit, et s'en voulut de sa rougeur.

Mais quelqu'un lui en voulut peut-être bien plus encore.

Cette femme, qui brillait là dans tout l'éclat de la toilette et du luxe, avait été obligée de convenir, en face d'elle-même, que la silencieuse jeune fille, vêtue de noir, coiffée simplement de sa belle chevelure d'un brun doré, et à laquelle personne n'aurait dû faire attention, n'avait qu'à se montrer pour éclipser la princesse Olga.

Pardonne-t-on ces aveux humiliants à celle qui en est la cause? Nous ne savons, mais la séduisante princesse pinça les lèvres, et dit en fermant dédaigneusement les yeux pour ne plus les sentir offusqués par la beauté de sa rivale:

"Très intéressant, en vérité. J'ignorais cela, comte Serge. Avec un savant comme vous il y a toujours à apprendre. Mais ce n'est pourtant pas le désir de m'instruire qui m'amène aujourd'hui. Vous pensez bien qu'il a fallu une cause grave pour m'amener à descendre de voiture, en plein Paris, dans cette toilette de carnaval qui ne sied qu'à la tribune de Longchamps. Du rose et de la dentelle blanche dans une visite du matin!... Voilà de quoi me perdre à tout jamais, de réputation. Je voulais parler à Dimitri. Vous ne sauriez croire, en dépit de notre contestation du premier jour, avec quel plaisir j'ai revu ce fidèle serviteur.

—Mais si, je vous crois capable de tout, même de l'oubli des injures.

—Oh! c'est vrai. Vous me rappelez que je n'ai jamais eu les bonnes grâces de ce page de la chambre. Mais que voulez-vous? tout au contraire du personnage de la chanson, qui répète en sol majeur: "J'aimerai qui m'aime," moi, je m'attache à ceux qui ne m'aiment pas."

Ici, nouveau regard, nouvelle flèche décochée,

mais perdue, en dépit de l'habileté de celle qui la lançait.

Il était vraiment de fer, de bronze ou de granit, ce Woronzoff, dont rien ne parvenait à entamer la triple cuirasse.

«Oui, dit-il froidement, parce que vous espérez, sirène que vous êtes, en arriver à vous faire aimer d'un rebelle. Alors le triomphe après la lutte, la victoire glorieuse, l'instinct dominateur satisfait. Oh! vous êtes bien toujours *Dominante*.

— Vouloir n'est pas pouvoir, murmura-t-elle en baissant les yeux. «Mais pour en revenir à Dimitri, car je m'écarte sans cesse de la question,— j'aime cette nature farouche, exclusive, passionnée dans son dévouement pour vous. J'aime surtout ses chinchillas. Il les a toujours, n'est-ce pas?

— Je le crois bien. C'est la seule joie de sa vie.

— Les jolies petites bêtes! J'en raffole. Pensez-vous qu'il voudrait me les céder?

— Je suis parfaitement sûr du contraire, et d'ailleurs, qu'en feriez-vous? Dans votre enfance, vous laissiez mourir d'inanition toutes vos bêtes favorites. J'imagine que vous n'avez pas changé.

— Oh! vous vous rappelez Nadèje, ma pauvre petite perdrix.

— Celle-là et tant d'autres: un griffon écossais, une tortue, un paon, des tourterelles, etc., etc.

— L'arche de Noé, dit-elle en éclatant de rire.

«Mais rassurez-vous, les chinchillas n'auraient pas le temps de mourir de faim. Dès ce soir ils seraient portés au *Manteau royal*, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

— Et qu'en ferait-on là?

— Un manchon, dit-elle avec le plus grand sang-froid. «On m'assure que, vu les diminutions exigües de la mode actuelle, il y aurait de quoi.

— Quelle horreur! Perdez-vous l'esprit?

— Pas encore, je le perdrai, bien sûr, si je n'en arrive pas à mes fins.

— Je vous engage à ne pas vous ouvrir à Dimitri de ce projet insensé. Il appellerait sur vous toutes les vengeances du Ciel et le courroux de ses saintes images. Et puis, pour votre honneur, ne parlez à personne de cette féroce extravagance.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de plus cruel à porter du chinchilla que de la martre zibeline. Toutes ces bêtes ont été créées, j'imagine, pour finir en manchons ou en boas.

— Je ne discuterai pas cette question avec vous. Je vous engage seulement à calmer vos désirs au sujet de Newsky et de Newska. Un de mes amis, qui est un peu aussi le vôtre, le prince Vagarine, voulant avant de quitter Paris laisser un souvenir de son passage au Jardin d'acclimatation, avait offert à Dimitri une somme considérable de son couple de chinchillas. Dimitri a répondu qu'il ne les donnerait pas pour tous les trésors du monde.

— Ainsi, ce phénix des serviteurs vous a refusé quelque chose! Voilà ce que je n'admettrais pas si vous ne me l'assuriez de votre propre bouche.

— Ce n'est pas à moi qu'il a dit non, mais au prince Vagarine.

— Et si vous étiez intervenu?

— Il aurait cédé, je n'en doute pas.

— Ah! prenez garde, comte S... murmura-t-elle avec un air de coquetterie mutine qui aurait ébranlé une tête moins solide que celle de son cousin. «Voilà une parole imprudente. C'est à

vous que je vais livrer assaut. Mais, dites-moi, dans le cas où j'échouerais auprès de Votre Excellence, vers quels parages pourrais-je me procurer des chinchillas vivants?

— C'est donc une idée fixe?

— Tout ce qu'il y a de plus fixe.

— Je vous avertis qu'ils perchent très haut, à trois ou quatre mille mètres sur le versant occidental des Andes.

— Où prenez-vous cela, les Andes? J'ai quelque idée vague qu'il s'agit de l'Amérique, mais si vague que je ne saurais me mettre en route sur de pareilles données.

— Connaissez-vous le Pérou, le Chili?

— Parfaitement,— du moins très imparfaitement. — mais je puis me les représenter sur la carte.

— Eh bien, c'est là.

— Merci, mon cousin, si vous ne me revoyez pas d'ici à quinze jours, c'est que je serai partie pour le versant oriental des Andes.

— Occidental, occidental!

— Ah! mon Dieu! qu'allais-je faire? Prendre à rebours ces diables de montagnes! Vous devriez m'écrire cela sur un morceau de papier. Mais, dites-moi, êtes-vous aussi bien renseigné sur toutes les bêtes de la création?

— A peu près. Qu'y a-t-il encore pour votre service?

— Oh! rien en ce genre. Seulement, je me rappelle que vous aviez une mémoire terrible. Vous appreniez comme en vous jouant, tandis que moi, je n'ai jamais pu rien introduire là.»

Et elle frappa du bout du doigt sur son front lisse, en prenant bien garde de ne pas déranger les ondes savamment capricieuses qui le couvraient à demi.

«J'étais déjà un grand garçon au latin et au grec, quand vous n'étiez encore qu'une petite fille jouant à la poupée.

— C'est vrai, à cet âge, huit ou dix ans,— je ne sais plus trop au juste,— cela fait une différence sensible qui se rapproche plus tard.

— Cinq ans, ma chère cousine, je vous l'ai déjà rappelé, il me semble.

— Quel homme terrible! s'écria la princesse en riant. «Heureusement que je me trouve encore assez jeune pour ne pas tenir d'une façon absolue à lui cacher mon âge. Règle générale: fiez-vous à vos parents et à vos amis pour vous remettre dans la bonne voie, si vous tentiez de vous égarer sur la question de certains chiffres. Allons, adieu, ou, plutôt au revoir, à mon retour des Andes. Sans rancune jusque-là.»

«Tête folle!» pensa le comte, qui avait été la reconduire jusqu'à la voiture. «Voilà pourtant ce que le monde appelle une femme charmante! Moi-même, autrefois, autrefois! N'y a-t-il pas cent ans de cela?»

XIV

Le comte tint parole. Minos arriva un beau matin, conduit par Dimitri auprès de sa nouvelle maîtresse.

Mais il ne vint pas sans bagages. Une sorte de voiture de chasse, qui s'arrêta à la grille rouillée du vieux logis, contenait, outre le chien et le conducteur, une grande niche de chêne, en forme de

chalet, dont la vue fit battre des mains à la petite Stanie.

"Oh! la jolie maison!" s'écriait-elle. "Regardez donc, ma soeur! Voulez-vous la faire porter dans ma chambre?"

Bérangère eut grand-peine à faire comprendre à l'enfant que Minos, tout estimable qu'il était, sans doute, serait d'un voisinage immédiat fort incommode. Le chalet rustique avait sa place toute marquée dans la cour, sous l'abri du vieux sureau, dont les ombelles, d'un blanc mousseux, étoilaient maintenant le sombre feuillage.

Stanie se résigna, mais ce ne fut pas sans peine. Elle avait attendu avec tant d'impatience ce brave camarade annoncé! Pendant bien des jours, les rares passants de cette rue déserte avaient pu voir son petit capulet rouge briller comme un coquelicot entre les lianes verdoyantes des volubilis, des capucines et des pois de senteur, qui encadraient gracieusement la haute fenêtre.

"Vous verrez qu'il ne viendra pas, ma soeur," disait elle chaque soir avec découragement. "C'est une plaisanterie qu'a faite ce grand monsieur."

Mais Bérangère savait bien que le *grand monsieur* n'était pas homme à plaisanter.

Aussi quelle figure joyeuse montrait maintenant la petite Stanie!

Mais quoi! Encore autre chose après Minos! Quelque chose de bien plus grand, de bien plus lourd, entouré de toiles cirées retenues par des cordes, quelque chose que Dimitri, aidé du père Sapin, descend avec de grandes précautions.

Serait-ce par hasard une seconde habitation pour maître Minos? Ce chien aristocratique, si fier sous son collier d'argent ciselé, aurait-il, comme un grand seigneur, maison de ville et de campagne?

C'est une maison roulante, en tout cas. Voilà de jolies roues bleu foncé que Stanie découvre, et, à mesure que tombent le papier d'emballage et la toile cirée, une petite calèche d'enfant, précisément ce qu'il faut pour la taille de Stanie, apparaissait aux regards charmés de l'heureuse petite malade.

"Le chien est hab tué à traîner cette voiture, mademoiselle," dit Dimitri à Bérangère stupéfaite. "Elle fait partie de son mobilier. Vous pouvez sans crainte y mettre une enfant de dix à douze ans. Il tirera aussi bien qu'un attelage de poneys."

Le harnachement est une merveille d'exécution. Toutes les parties métalliques sont en argent. La calèche porte le nom du plus grand carrossier de Paris. Dimitri insiste pour qu'une répétition ait lieu en sa présence. Il veut montrer au père Sapin comment il doit s'y prendre pour atteler, et le père Sapin rit dans ses grandes moustaches, car un ex-maréchal des logis du 6e dragons ne peut être embarrassé avec rien de ce qui porte le harnais.

Une fois le brave Minos installé entre ces légers brancards, on descend la fillette, on l'éteno sur les coussins de soie bleue, et Dimitri, armé d'une petite cravache, dont il ne se sert que par contenance, dirige l'attelage tout le long de la cour.

"Allons mon pigeon," dit-il, "mon joli ramier, un petit temps de galop!"

Minos a l'allure la plus douce, la plus aimable, un vrai cheval de malade. Jamais une secousse. Mais aussi la calèche est si bien suspendue!

Ce qui étonne Mlle de Pontmore, c'est qu'une pareille voiture, précisément ce qu'il faut à Stanie, se trouve comme par miracle dans le mobilier de Minos.

"Surtout," a dit le fidèle Dimitri, "ne parlez pas de cela à Son Excellence. Il voulait être débarrassé de tout ce qui avait appartenu à Minos, alors j'ai préféré réunir ses bagages ici. Un pur hasard s'il se trouve dans le nombre une voiture qui puisse faire votre affaire."

Mais faut-il compter aussi dans le mobilier de Minos cette grande caisse de bois blanc qui porte sur son couvercle le nom d'un des grands éditeurs de Paris?

Minos, alors, serait un chien savant, car la caisse contient une soixantaine de volumes splendidement illustrés, de la collection Hetzel, et elle porte pour adresse:

A Mademoiselle Stanie de Pontmore.

Stanie est ivre de joie. Les couleurs de la santé montent pour un instant à ses joues pâles. Bérangère est rêveuse. Elle ne comprend rien à ce qui se passe. Depuis l'ouverture de la caisse de livres, elle ne croit plus au hasard de la jolie calèche bleue et du mobilier de Minos. D'ailleurs, cette voiture n'a jamais servi. Personne encore ne s'est assis sur ces moelleux coussins où la petite malade se sent si à l'aise.

Tout est mystère. Qui donc avait donné au comte Woronzoff l'adresse de Mlle de Pontmore? Qui donc lui avait appris qu'elle avait auprès d'elle une soeur infirme, une enfant de dix ans, dont les livres, la voiture et l'attelage devaient faire le bonheur? Ce n'est pas le docteur, à coup sûr.

Il avait exprimé à plusieurs reprises devant Bérangère l'étonnement que lui causait l'originalité du comte.

"Mon noble client ne veut rien savoir de vous," lui avait-il dit. "Il lui suffit que son secrétaire réalise son idéal la plume à la main. Tout le reste lui importe peu."

Ceci avait été dit, en effet, avec cette hautaine insouciance qu'apportait le comte dans la plupart de ses jugements et de ses appréciations.

Et cependant, si le docteur avait eu la clef d'un tiroir secret du bureau Louis XVI, où le comte enfermait quelques papiers précieux, il aurait pu lire sur une sorte d'agenda les lignes suivantes:

"Je m'étonne chaque matin quand je vois entrer chez moi cet être mystérieux et charmant. Je ne sais rien d'elle, et je n'en veux rien savoir. Je ne veux pas qu'elle soit touchée à mes yeux par aucune des vulgarités de la vie. Je ne lui parle pas. Rien d'elle à moi, si ce n'est ce qui concerne son travail. Je la regarde aller et venir, tailler une plume, prendre un livre, un dictionnaire, relever un rideau de la fenêtre, approcher la lampe. Chacun de ses mouvements est une harmonie. Le contraire de l'autre, bruyante en paroles, en actions, allures brusques, démarche déterminée, tours de tête arrogants. Et j'ai pu appeler cela la grâce!..."

XV

Il fallait remercier, pourtant, mais comment s'y prendre. D'ordinaire la reconnaissance semblait à Bérangère le plus doux, le plus facile des devoirs. Le *merci* qui se trouvait au fond de son cœur montait tout naturellement à ses lèvres.

Ah! que ne s'agissait-il du docteur Roland! Mais lui, ce maître impérieux, qui obligeait en se cachant, sans avoir l'air de se soucier de vous, tout était difficile.

La route, ce matin-là, ne parut pas assez longue à Bérangère. Elle composa et recomposa une vingtaine de petits discours, imagina les brèves réponses qui leur seraient faites; mais, quand elle franchit le perron entre deux haies de fleurs parfumées, elle avait déjà tout oublié, et ce fut en se fiant à l'inspiration du moment qu'elle entra dans le cabinet de travail.

Le comte écrivait. Il salua presque sans se déranger, et leva les yeux vers la pendule de Boule placée sur un support de porphyre. Pour la première fois, le secrétaire était en retard de dix minutes.

C'était un fâcheux prélude. Néanmoins la jeune fille, par un grand effort de courage, balbutia quelques mots qui finissaient ainsi:

«Comment vous exprimer ma reconnaissance, monsieur le comte?

—En ne m'en parlant pas, mademoiselle. Parmi toutes les choses qui ne sont odieuses, les remerciements viennent en première ligne. Vous êtes jeune, vous, cette façon de penser vous paraît cynique, mais quand vous aurez vécu quelques années de plus, en apprenant à connaître le monde, vous apprendrez aussi à connaître l'ingratitude.»

Les larmes jaillirent des yeux de Bérangère.

«Oh! je ne parle pas pour vous,» reprit-il d'un ton moitié sérieux, moitié ironique. «Vous êtes l'exception, ne le savez-vous pas?»

Bérangère sentit son cœur se serrer douloureusement. Ce n'était pas l'amour-propre qui souffrait en elle, mais la compassion qui s'éveillait poignante.

Que de cruelles déceptions cet homme avait dû éprouver pour ne plus croire à rien! Quel vide dans ce cœur resté bon pourtant!

Le silence se fit. Bérangère garda les yeux attachés sur son papier blanc, attendant les instructions du comte. Mais il ne songeait guère au travail, et la jeune fille se sentait de plus en plus embarrassée de sa présence, qu'elle croyait importante, lorsque la princesse Olga entra fraîche et souriante comme une fleur de printemps.

Il se dérida aussitôt. Ses manières, son langage prirent le ton aisé, vif et animé de sa belle interlocutrice. Décidément, elle savait le charmer.

«Rassurez-vous,» dit-elle, «j'ai renoncé aux chinchillas. Dimitri peut dormir tranquille. Je n'en aurais eu réellement besoin que pour l'hiver prochain, et d'ici là, il me viendra bien une nouvelle fantaisie.»

—Je n'en doute pas. Et qu'avez-vous fait ces derniers jours?

—Oh! tant de choses plus fatigantes les unes que les autres! Il faut une santé de fer pour résister à cette vie parisienne.

—Le Ciel vous a bien douée sous ce rapport comme sous tous les autres,» dit-il presque galamment. «Vous êtes d'une fraîcheur éblouissante.»

—Ne m'en parlez pas. J'ai une santé de campagnarde. C'est honteux! Vous douteriez-vous que j'ai dansé toute la nuit comme une pensionnaire?

—Non certes.

—C'est ce que m'a dit la comtesse Batowska que j'ai rencontrée tout à l'heure chez le pâtisier anglais. Vous savez qu'elle n'est pas complimenteuse. Eh bien, en me voyant,—mon voile relevé, pourtant,—car je mangeais un petit pâté aux huîtres, elle n'a pu s'empêcher de s'écrier: «Vraiment, chère belle, vous êtes blanche et rose comme si vous sortiez d'un bain de lait!» Avouez qu'il y a quelque mérite à cet aveu quand on a soi-même le teint couleur citron.

—La force de la vérité. Mais où donc avez-vous dansé ainsi?

—Chez la baronne de Tussac. Je gage que vous n'avez seulement pas regardé votre invitation. Elle m'a exprimé les regrets les plus aimables de n'avoir pas «mon cher cousin» à cette fête digne des *Mille et une Nuits*. Vous savez que l'hôtel est splendide: un vrai musée, avec ses tableaux, ses statuettes, ses émaux cloisonnés, ses bronzes et ses glaces, dont les cadres sont des merveilles de sculpture.

—Que d'occasions pour vous admirer! Gageons que vous n'en avez pas perdu une.»

La princesse rougit légèrement. Cette remarque venait à point. Tout en parlant, elle regardait de temps à autre dans la grande glace de Venise faisant face à la porte vitrée qui s'ouvrait sur le jardin, et le comte avait surpris un ou plusieurs de ces regards.

«Vous êtes insupportable,» dit-elle. «Est-ce ma faute si mes yeux ont rencontré cet éternel tuteur?»

—Et si vous avez été à lui comme l'alouette au miroir?

—Non, mais j'ai voulu me rendre compte de l'effet que pouvait produire une guirlande des champs dans cette glace habituée à ne refléter...

—Que ma figure rébarbative, n'est-ce pas?

—Vous mériteriez bien que je dise *Amen*. Mais la force de la vérité comme vous disiez tout à l'heure... Enfin, s'il n'était pas ridicule à une femme d'assurer à un homme qu'il est beau... très beau même... je vous dirais, comte Serge...

Ici elle s'arrêta.

«Non, même à un cousin, il ne faut pas laisser voir tout ce que l'on pense. Revenons-en donc à la fête d'hier. Il y avait des costumes ravissants,—car vous n'ignorez pas qu'il s'agit d'un bal costumé.»

Le comte s'inclina gravement.

«Notre ambassadrice était splendide en Egyptienne; la baronne de Wallensbach portait on ne peut mieux le peplum des dames romaines; sa fille, qui a dix-sept ans à peine, faisait une ravissante abeille. Elle est svelte, aérienne, une taille de guêpe, le physique de l'emploi, enfin sa cousine Bettina de Gastein, était délicieuse en Arlequine blanche.»

—Mais vous?

—Oh! moi,» dit-elle d'un air modeste, «cela ne

vaut pas la peine d'en parler, bien qu'on m'ait trouvée en général assez réussie.

—Mais enfin?

—Eh bien, si vous tenez absolument à le savoir, j'étais en papillon rose. Ce qui m'avait décidée, c'étaient les splendides rubis balai que le pauvre prince Schersky m'avait offerts l'année même de sa mort, et dont mon costume a tiré, pour les ailes, un parti merveilleux.

Le comte réprima un sourire. Cet hommage au défunt lui semblait quelque peu singulier.

La princesse ne s'en aperçut pas, et continua avec la verve qu'elle mettait à ces sortes de choses.

A partir de ce moment il ne répondit plus que par monosyllabes ou par interjections impatientes aux railleries et aux aménités de sa charmante cousine.

Elle finit par s'en apercevoir, et, se levant languissamment, mais le sourire aux lèvres:

«Il est évident que ma gaieté vous fatigue, cher comte.

—Moi? pas le moins du monde. Vous vous en allez parce que vous le voulez bien.

—Je le veux! Est-ce qu'on peut vouloir ici quelque chose de son plein gré? Je comptais me reposer au moins jusqu'à demain, et puis j'ai eu la faiblesse de prendre rendez-vous à quatre heures au Skating-Palace avec Mme de Montmayeux. C'est très-amusant, ce patinage. Cela me rappelle en petit nos fêtes sur la Néva. De quelle force vous étiez! Vous souvenez-vous d'avoir écrit mon nom avec le tranchant du patin, tout en décrivant vos courbes de haute école? C'était plus lisible que votre écriture ordinaire. Mais vous me laissez debout, comte. Je suis horriblement fatiguée, pourtant.

—Vous aviez annoncé votre départ. J'attendais votre bon plaisir.

—Avec résignation, ou plutôt avec impatience. Mon cher comte, vous avez l'air d'un crin, comme disent nos amis les Français dans leur langage de tous les jours. Ou plutôt, vous me faites l'effet d'avoir les nerfs, — mais les hommes ont-ils des nerfs? — tendus comme des cordes à violon.

«Peut-être bien,» dit-il. «En tout cas, je vais vous mettre à votre voiture.»

Il alla jusque vers la porte, puis, revenant sur ses pas:

«Veuillez, en mon absence, mademoiselle,» dit-il à Bérangère, «relever tous les noms russes du dix-septième siècle qui se trouvent dans le dictionnaire dont je vous ai parlé.»

Bérangère était seule. Elle pouvait attendre des heures et des heures encore. L'absence du comte se prolongeant, il était évident qu'il s'était laissé tenter par les perspectives séduisantes du patinage à la roulette.

Elle avait faim, et pressentait surtout qu'elle rentrerait fort tard chez elle; elle tira donc de sa poche un petit pain d'un sou, et commença le plus discrètement du monde son repas d'anachorète.

Mais, quelque précaution qu'elle prit, il tomba sur le tapis de couleur sombre quelques miettes, très visibles, par conséquent.

Elle se baissait pour les ramasser, lorsque la portière se souleva et le comte Serge entra sans bruit.

Avait-il vu quelque chose? Qu'avait-il pensé pendant qu'elle se relevait toute confuse, laissant à terre les traces innocentes du délit?

Bérangère ne pouvait rien conjecturer. D'abord, parce qu'elle n'osa pas le regarder, occupée qu'elle était à faire disparaître le reste de son petit pain dans sa poche, ensuite, parce que la physionomie du maître n'avait jamais été plus impénétrable, plus impassible qu'à cette heure.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain, vers trois heures, la porte s'ouvrit à deux battants, — une porte à gauche, que Bérangère n'avait jamais vue s'ouvrir, — et Dimitri, en tenue de maître d'hôtel, la serviette sur le bras, prononça à haute voix la formule sacramentelle:

«Son Excellence est servie.»

«Pardon pour ce sauvage, mademoiselle,» dit le comte, qui se leva et s'avança vers la jeune fille interdite. «Cela signifie en bon français que vous êtes attendue dans la salle à manger, où j'aurai l'honneur de vous accompagner.»

Bérangère était fort troublée. Que devait-elle faire? Obéir, sans doute. Elle s'y résigna par l'impossibilité de trouver une réponse convenable qui aurait signifié *non*.

D'ailleurs le comte ne paraissait pas douter de son consentement. Sans lui offrir le bras, il marchait devant elle avec le respect d'un chambellan qui trouve le moyen d'être humble tout en passant le premier.

Humble! lui! le comte Woronzoff! Ces mots faisaient un singulier effet sur l'esprit de Bérangère par leur assemblage. Et cependant tout cela était vrai. C'est humblement qu'il s'arrêta au milieu de la salle pour lui désigner sa place, humblement encore qu'il attendit qu'elle fût assise sur la chaise à dossier sculpté, élevée comme un trône. Puis, changeant subitement d'attitude, il dit d'un air souriant:

«Une histoire racontée par la princesse Olga, m'a remis en mémoire les habitudes parisiennes, avec lesquelles j'ai rompu depuis quelque temps. Pardonnez-moi, mademoiselle, de les avoir oubliées jusqu'à ce jour.

—Je ne suis pas Parisienne,» répondit Bérangère.

«On le devient vite. Regardez ma cousine Olga. Se douterait-on jamais qu'elle est née à quatre cents lieues d'ici, sujette du czar de toutes les Russies?»

Puis il salua respectueusement, et disparut par une porte opposée à celle qui leur avait livré passage.

Bérangère resta seule avec Dimitri, mais il se multipliait de telle sorte pour la servir, qu'elle aurait pu croire qu'il y avait autour de la table une douzaine de serviteurs invisibles, versant à boire, avançant un plat, en présentant un autre, faisant apparaître tous les fruits de la saison, avec des gelées rares, des compotes recherchées, dont la jeune fille ne savait pas même le nom.

«Du caviar,» avait-il murmuré au commencement du repas.

Bérangère ne fut guère tentée par ce noir mélange qui lui rappelait les descriptions du brouet

spartiate; mais il y avait tant d'enthousiasme dans le ton concentré avec lequel Dimitri avait prononcé ce mot unique: "Du caviar," une expression de désir si véhément dans ses petits yeux verts,—un vrai visage de Kalmouck, ce brave Dimitri,—qu'elle s'en laissa mettre une cuillerée sur son assiette.

L'assiette était en porcelaine de Sèvres la plus fine; un semis de boutons de roses en décorait la pâte d'un blanc de neige. La cuiller était d'or. Tout cela n'empêcha pas que le mets favori des Russes ne fût trouvé déstabilisé par le palais délicat de Bérangère.

Elle ne se permit cependant pas une grâces en avalant la composition exotique, mais elle répondit résolument: "Non, merci," à l'encore encourageant que murmurait le majordome.

Du reste, tout en margeant à peine, elle était assez occupée de défendre son assiette contre les envahissements projetés par Dimitri. Elle aurait préféré pouvoir regarder en paix l'aimable décoration de cette belle salle en rotonde, avançant en saillie sur le porron du jardin, comme une sorte de pavillon, et éclairée par une coupole vitrée qui formait le plafond.

C'était un jour doux et voilé qui tombait d'en haut à travers des vitraux de riches couleurs. Il suffisait cependant à éclairer comme il le fallait deux grands panneaux couverts de peintures, qui formaient les deux pans principaux de la moitié de la rotonde. Ces deux panneaux décoratifs, signés d'un nom illustre parmi les peintres de paysage contemporains, avaient été payés cinquante mille francs, assura Dimitri.

Le second panneau était plus frappant, plus vivant encore peut-être et Bérangère le regarda avec une telle attention, que Dimitri, flatté comme s'il s'agissait d'une oeuvre de ses mains, s'avança pour lui servir de cicerone.

"Russie," murmura-t-il d'une voix émue.

Ce n'était pas la froide Russie, toute frissonnante sous les glaces de son rude hiver, mais un paysage suave et doux, imprégné d'un parfum de poésie mélancolique.

L'automne était venu, jaunissant le feuillage des bouleaux aux reflets d'argent, et peuplant le ciel pâle de nuages ardoisés; mais les sapins du Nord accentuaient de leur sombre verdure la silhouette des petites collines d'alentour, la rosée brillait au soleil levant sur les bruyères pourpres, et, dans le lointain vaporeux, une brume légère semblait prête à se fondre sous les rayons vainqueurs.

"Oh! la Russie!" répéta Bérangère.

Elle ne connaissait pas la clémence des étés septentrionaux, et ne croyait, comme tant d'autres, qu'à une Russie emprisonnée dans ses glaces, ensevelie sous la neige, et grelottant de froid sous son pâle soleil.

"C'est beau," continua Dimitri de sa voix qui ressemblait à un murmure, "encore plus que cela. Il n'avait que douze ans, voyez-vous, quand ici," et il posait l'index sur un arbre isolé au bord d'un petit sentier tournant, "son fusil lui partit entre les mains et lui enleva presque la moitié d'un doigt.

—Qui donc?" demanda la jeune fille. "De qui me parlez-vous?"

—Eh! du petit père, sans doute, de Son Excellence, je veux dire. Je su vais la chasse, et je ne le quittais pas plus que son ombre, car c'était la première fois qu'il avait un fusil d'homme, un vrai fusil! Une imprudence, quoi! Et je tremblais,—d'autant plus que c'était un 13, mauvais jour pour les chasseurs!—Le fusil se prit en passant dans les branches de ce maudit sapin, qui vit encore. Il partit tout seul! Pif! paf! Et le doigt de mon jeune maître fut presque séparé en deux. "Fais-toi," me dit-il froidement comme je me précipitais en avant pour aller à son secours. "Ce n'est rien. Je te défends d'en parler à personne." Je me suis fait hacher plutôt que de lui désobéir. Je l'ai dû à envelopper sa pauvre main dans son mouchoir, dont je fis des bandes et des compresses, et cela à la zinz pendant deux heures que dura la chasse. Mais, en arrivant à la maison pour dîner, il tomba évanou tout raide. On fut chercher le pope, qui était un peu médecin, pendant qu'un exprès partait pour la ville.

—Et pourquoi donc avoir gardé le silence?" demanda Bérangère. "Cet acte d'héroïsme était bien inutile.

—Parce que le comte Michel, son père, avait dit en lui remettant le fusil, que mon jeune maître sollicitait depuis l'année précédente:

"Si tu te comportes mal avec lui, je te le retire à tout jamais.

"Et puis, il y avait là la princesse Olga, qui riait avec de grands jeunes gens, et semblait le considérer comme un enfant. Quoi vous dire, enfin? Je n'ai jamais connu un petit lion comme celui-là. A quinze ans, son père étant mort, il allait, l'ibre de ses actions, chasser l'ours bien au loin. Quant aux loups, qui ne manquent pas dans notre district, il n'en faisait qu'une amulette. A présent," soupira Dimitri, "c'en est fait de la chasse aux loups ou aux ours du cheval et de tout ce qui l'amusaient. Il s'est mis dans les livres. Mais je crois bien" ajouta Dimitri en hochant la tête, "que ce n'est pas à ces livres qu'il pense.

—A quo donc?" sembla lui demander le regard de Bérangère, bien que la question ne se formulât pas sur les lèvres de la jeune fille.

"Je savais bien" reprit-il "que tout ce qui se fait le 13 décembre ne pouvait que mal tourner. Et un vendredi, encore! c'est-à-dire le jour le plus dangereux de la semaine la plus dangereuse du mois le plus dangereux de l'année. C'était vraiment tenter Dieu! Je l'avais dit au pope à Son Excellence lui-même. Ils n'ont fait que se moquer de moi.

—Ah! l'accident de chasse est arrivé le 13 décembre?"

—Non, non, je parle de l'autre qui a été bien pis, et dont il ne se relèvera jamais sans doute. Son doigt blessé le 13 septembre est guéri depuis longtemps. Son coeur blessé le 13 décembre ne guérira lui, que quand il ne battra plus."

Dimitri, dans sa superstition, redoutait tellement ce jour néfaste, qu'une fois par an le 13 décembre, il gardait le lit vingt-quatre heures de suite, sans autre raison que ses craintes chimériques.

Rien n'aurait pu le faire lever si ce n'est un ordre exprès de son maître. Et le comte Serge aimait trop son dévoué serviteur pour lui imposer une torture de vingt quatre heures.

«Que crains-tu donc?» lui demanda-t-il un jour.

«Je crains tout,» répondit Dimitri. Et cependant il était brave jusqu'à l'audace. «Oui, le 13 décembre, l'oiseau qui plane au-dessus de notre tête doit nécessairement laisser tomber dans vos yeux la fiente qui aveugla Tobie; le toit de la maison seigneuriale s'écroulera sous la neige ou s'effondrera sous l'action d'un feu subit; le couteau de cuisine se retournera de lui-même dans la main du cuisinier pour lui faire une cruelle blessure; le chien deviendra enragé, et la jument favorite prendra le mors aux dents.

—Mais rien de tout cela ne t'est jamais arrivé,» objectait le comte Serge.

«Cela peut venir,» répondait Dimitri en hochant la tête.

XVI

Bérangère était loin de se douter que son nom était venu sur les lèvres de la belle princesse Olga, le jour où le comte Wronzoff avait reconduit sa course jusqu'à sa voiture.

«Peut-être!» avait-il dit lorsqu'elle lui avait demandé de l'accompagner jusqu'au skating-rink.

Mais, au dernier moment, il n'avait pu se décider, et son hésitation avait été si visible, qu'Olga, plus froissée qu'elle ne voulait le laisser voir, lui dit sur le ton de la plaisanterie:

«Vous êtes pressé de retourner aux *Niebelungen*. Ne vous gênez pas, comte.

—Je vous demande, en effet de reprendre mon travail.

—Il est donc bien intéressant?

—Plus intéressant que vous ne sauriez l'imaginer.

—Oh! vous êtes un dilettante en toutes choses. Chez vous la science perd de son austérité par la présence continuelle de ce jeune secrétaire. Vous avez toujours aimé la beauté mon cousin, au point de vue esthétique, s'entend.

—J'ai regardé aujourd'hui pour la première fois la personne dont vous parlez,» dit-il d'un ton d'indifférence hautaine.

«Et comment l'avez-vous trouvée?

—Charmante, ne vous en déplaît. Quand je dis charmante je n'ai vu que son front. Un beau front! C'est là ma beauté de prédilection. Mieux que les yeux et leur regard, mieux que la bouche et son sourire, le front me renseigne sur la personne que je veux soumettre à un examen attentif. C'est là que vient la lumière, qu'éclate la pensée, que siège la vérité. Sur le front dont je vous parle, doré, comme les marbres de Paros, par les chauds rayons du soleil méridional, j'ai vu l'âme belle, pure, transparente, cherchant à se voiler sans pouvoir y parvenir.

—Oh! mon Dieu! que de choses sous un front!» dit la princesse Olga, tout en passant complaisamment le bout du doigt sur le sien.

Il était lisse et blanc; elle le savait, la coquette. Deux sourcils déliés, dont l'arc semblait tracé par le plus fin pinceau, en faisaient ressortir la blancheur. Quand à l'étroitesse des tempes, elle était habilement dissimulée par de petites boucles folles qui avaient l'air de voltiger çà et là au gré de leur fantaisie.

«Le front,» reprit-il comme s'il se parlait à lui-même, «c'est là que l'âme met sa meilleure, sa plus sûre empreinte. J'ai connu des fronts de vieillards qui respiaient la jeunesse et la sérénité sous leur couronne de cheveux blancs. J'ai connu des fronts de dix-huit ans qui cachaient sous leurs bandeaux noirs ou blonds la vieillesse anticipée, le désenchantement, les mécomptes précoces. Printemps flétri dès sa première heure, fleurs sans épanouissement!

—Avez-vous toujours été dans ces principes?» demanda un peu ironiquement la belle princesse.

«Non,» répondit-il brièvement.

Puis il murmura avec un sourire amer:

Nell'onda suïca, nell'arena semina,
Quel che pone speranza in cor di femmina.

Il sème dans le sable, il laboure dans l'onde,
Celui qui de l'espoir sur la femme se fonde.

SANNAZAR.

«Ah! mon Dieu!» s'écria-t-elle avec un geste de découragement, «allez-vous me parler latin, et est-ce avec votre secrétaire «au front de marbre de Paros» que vous avez pris cette odieuse coutume?

—Ce n'est pas du latin, mais de l'italien, princesse. Je m'étonne que votre oreille musicale n'ait pas reconnu le langage de Rome.

—Je m'en gerderais bien. Sauf le français, que j'adore, parce que c'est la langue qui se parle à Paris, je déteste tous les idiomes étrangers. Enfin voulez-vous venir en aide à mon ignorance et me traduire votre italien?

—Non,» dit-il en secouant la tête. «Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

—Comme vous voudrez. En tout cas, sans rancune, et au revoir, mon sévère cousin.»

Non, le comte Serge ne s'était pas toujours montré fidèle à ces principes. Lui aussi autrefois, avait été pris à deux beaux yeux, «deux éclairs de saphir», comme on disait à la cour. Lui, le sceptique, l'homme fort, qui se croyait à l'abri de toute surprise, il avait cru au sourire de commande stéréotypé par la plus habile coquetterie sur des lèvres de corail, dans le seul but de laisser mieux voir deux rangées de petites dents, «des perles fines», disait-on encore à la cour.

Mais il n'avait pas regardé le front, ce front étroit et bas, toujours couvert par les ondulations artificielles d'une coiffure compliquée.

Non, la lumière n'était pas derrière ce front. Pour éclairer le pur albâtre, le rayon restait absent.

Pendant ce temps, la princesse montait en voiture, tout en fredonnant du bout des lèvres un air du *Val d'Andorre*:

Carlos aimait une Basquaise,
Une Basquaise aux noirs cheveux.

«Sont-ils noirs? Sont-ils blonds? Non, ni noirs ni blonds, mais d'un admirable brun cuivré ou doré qui tenterait le pinceau d'un artiste.

Son tendre cœur se mourait d'aise,
En contemplant ses jolis yeux.

«Mieux que jolis,» continua-t-elle *in petto*, «splendides dans leur nuance indéfinie, qui va du brun à l'orange, des yeux noirs à reflets d'or, comme je ne sais plus quelle héroïne de roman.

«Il faut savoir être juste, même envers ses rivales, car c'est ma rivale, je n'en doute pas, cette énigmatique créature qu'il feint de n'avoir pas regardée jusqu'à ce jour.

«Heureusement, je le connais; le passé l'aura rendu prudent, et il ne cédera plus aussi vite à la passion.»

XVII

L'été venait de finir. Ce n'était pas en vain que la belle saison avait passé encore une fois sur la petite malade. Le bienfaisant soleil, le grand air de la vieille demeure, avaient été de puissants auxiliaires pour le docteur Roland dans son oeuvre de guérison.

Sans que le mouvement fût encore revenu de façon à permettre à l'enfant de se tenir sur ses jambes, il y avait des symptômes précurseurs de vie qui ne pouvaient échapper à l'oeil vigilant du savant docteur, à la tendresse inquiète de Bérangère.

Tous deux se réjouissaient. Quant à Stanie, une gaieté qu'elle n'avait jamais connue se mêlait à sa résignation accoutumée.

«Je puis attendre patiemment les ailes que vous m'avez promises,» disait-elle au médecin. «Avec Minos, je fais en deux minutes le tour du jardin.»

Elle était assez forte maintenant pour diriger elle-même son docile attelage; pas n'était besoin de fouet ou de cravache, il va sans dire: avec un animal comme Minos, la parole suffisait. Quand la petite maîtresse gardait trop longtemps le silence, il tournait vers elle sa tête expressive et semblait lui demander compte de son mutisme.

En peu de temps Minos était devenu le favori de la maison. Il ne se mangeait pas un poulet ou un lapin dans le ménage Sapin,—lequel était fort gourmand, personne n'est parfait, hélas!—sans que les os les plus délicats fussent mis de côté pour lui.

Mme Sapin l'emmenait tous les jours au marché, ce qui avait procuré à Minos bon nombre de connaissances utiles. Le rôtisseur du coin, les petits restaurants du quartier, loin de le redouter, lui faisaient bon accueil et lui mettaient de côté quelque délicate probende:

«Pour votre chien, madame Sapin,» disaient-ils en lui offrant de mystérieux petits paquets enveloppés dans de vieux journaux.

Le bout de l'oreille se montrait par quelque tache de graisse apparaissant çà et là, mais Minos était si honnête, si bien élevé, qu'il n'avait garde de flairer seulement cette manne quotidienne avant l'heure où sa protectrice jugeait à propos de la faire pleuvoir.

Quant à Polydore Sapin, il raffolait du bel animal; il lui avait appris à faire l'exercice avec un manche à balai, et comptait aller jusqu'à la partie de dominos, comme il avait vu faire, assurait-il, à des chiens beaucoup moins intelligents et moins amateurs de la science.

Tout allait donc pour le mieux. L'argent ne manquait plus dans la bourse de Bérangère. Cha-

que mois, Dimitri remettait à la jeune fille dans un petit porte-monnaie tout parfumé de cette enivrante odeur de cuir de Russie qu'on respirait à pleins poumons à l'hôtel Woronzoff le montant de ses honoraires.

Le porte-monnaie était sous enveloppe cachetée de façon que les susceptibilités les plus exigeantes du jeune secrétaire n'eussent pas à souffrir de l'intermédiaire par lequel passait l'argent de son gain.

Les premiers mois elle l'avait reçu avec une joie sans mélange; maintenant elle rougissait, le cachait au fond de sa poche, et s'en allait à pas pressés sans oser détourner la tête.

La dernière fois même, elle avait été on ne peut plus confuse. Dimitri lui ayant remis l'enveloppe cachetée à son arrivée au lieu d'attendre son départ, il avait fallu garder cet argent sur elle pendant tout le temps de la séance.

Si le comte le savait, quelle honte pour elle! Cet argent lui brûlait les mains. Peut-être trouvait-il qu'elle le gagnait fort mal? Peut-être ne la gardait-il que par compassion pure? Il avait su la misère qui l'attendait sans lui, et ce coeur généreux, qui cherchait en vain à s'endurcir, avait trouvé ce moyen de lui faire l'aumône.

L'aumône! Oh! que n'était-elle riche pour pouvoir lui dire:

«Je continuerai à travailler pour vous de grand coeur, mais qu'il ne soit plus question d'autre rémunération qu'un faible éloge quand vous le jugerez mérité.»

Mais l'éloge n'était jamais venu.

En vain avait-elle passé bien des heures de la nuit sur ses livres russes. Cette langue hérissée de consonnes, si étrange d'aspect pour des yeux français, n'avait plus de mystères pour elle. Elle causait couramment avec Dimitri, qui se montrait, lui, un précepteur plein d'admiration.

«Si vite appris!» répétait-il.

Mais celui pour lequel elle travaillait avait sans doute trouvé ses progrès tout naturels, ou plutôt il n'avait pas paru les remarquer.

Un matin, comme Bérangère s'apprêtait à partir, elle reçut par la poste une lettre ainsi conçue:

«Mademoiselle,

«Une affaire imprévue me force à m'éloigner. Je ne veux pas partir sans vous remercier de l'aide que vous m'avez prêtée jusqu'ici avec tant de zèle et de talent.

«Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, je compte être débarrassé des préoccupations qui vont prendre mon temps jusque-là. J'aurai l'honneur alors de vous faire savoir mon retour.

«Veuillez agréer, mademoiselle, l'hommage de mes respectueux sentiments.

«Comte SERGE WORONZOFF.»

Le papier tomba des mains de Bérangère. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

Ainsi donc, son instinct craintif ne l'avait pas trompée! C'était le congé redouté qu'elle recevait sous ce pli satiné, fermé aux armes des Woronzoff.

Adieu à cette position inespérée qui lui avait permis jusqu'ici de donner à sa malade le nécessaire et le superflu!

Adieu aussi à ces heures d'un travail auquel elle avait fini par prendre goût. C'était un grand intérêt dans sa vie qui s'en allait. Elle ne pouvait se le dissimuler, à l'amertume de ses regrets.

Pourquoi donc n'avait-il pas même pris la peine de lui faire ses adieux la veille? Elle était partie sereine et souriante comme à l'ordinaire, sans un mot de remerciement pour le bien-être qu'elle lui devait depuis un an.

Mais des remerciements, il n'en voulait pas! C'était un cœur sec, concentré dans ses inutiles regrets, dans sa stérile douleur. Il n'avait besoin des sympathies de personne, encore moins de celles d'une mercenaire, car elle n'était que cela pour lui. Il l'avait généreusement payée, c'est vrai, mais pouvait-elle oublier le ton d'indifférence hautaine avec lequel il l'avait présentée à la princesse Olga sous le titre de "son secrétaire"?

Et Bérangère reprenait la lettre ligne par ligne, mot par mot, pour y découvrir un sens.

"Dans quelques mois, dans quelques semaines, peut-être," disait-il.

C'est cela! A cette époque la princesse Olga serait comtesse Woronzoff, la vie ressusciterait dans la morne demeure, il n'y aurait plus de loisirs pour le travail. Malheureusement le docteur Roland est parti pour les eaux avec toute sa famille, et Bérangère se sent privée à la fois de tous ses appuis.

On peut attendre, il est vrai. Seule, dans sa chambre, elle compte son petit trésor renfermé dans les porte-monnaie de cuir de Russie. Ils exhalent, en sortant de leur enveloppe, une odeur capiteuse qui lui fait mal. Voilà le dernier reçu, le dernier qu'elle recevra jamais! Comme tous les autres, il est d'un rouge brun, monté en argent, avec le chiffre de S. W. incrusté sur une petite plaque de métal qui fait le milieu du sac.

Celui-là est encore intact: une vraie fortune!

Mais Bérangère n'attendra pas que la nécessité vienne de nouveau frapper à sa porte. Dès aujourd'hui elle se mettra en route. Elle ne veut pas de lacune. Il faut, par un travail sans retard, suppléer au gain qui va manquer; il faut chasser les idées noires, ne pas permettre à la tristesse et au découragement de se loger pour un instant dans son âme.

Oh! si elle pouvait se débarrasser de ce tumulte d'idées contradictoires qui l'obsède!

"Est-il bon? Est-il mauvais?" se demande-t-elle cent fois par jour.

Que lui importe, après tout?

Eh bien, non, elle ne peut pas voir d'un oeil indifférent ce puissant esprit achever de sombrer dans le naufrage de ses croyances. Elle ne s'occupera plus de lui que pour le recommander à Dieu; mais, chaque jour de sa vie, elle et Stanie prieront avec ferveur pour qu'il retrouve en Dieu la paix qui le fuit.

Elle se mit donc vaillamment à l'œuvre. A défaut de protections efficaces, elle avait, comme tout le monde, la ressource des agences. Mais que de promesses sur le papier pour de minces résultats! Que de perspectives décevantes! que de courses inutiles! que de fins de non-recevoir!

La saison était devenue pluvieuse. Elle arpenta courageusement Paris du matin au soir, allant d'une adresse à une autre, d'une espérance à un mécompte, sans jamais se lasser, sans permettre même à son visage fatigué de trahir en présence de Stanie le secret de ses préoccupations.

L'intelligence précoce de l'enfant, son jugement déjà mûr, lui auraient permis de partager les angoisses de sa soeur. C'était précisément ce que Bérangère ne voulait pas.

Une peine qu'on porte à soi seul et dont on peut épargner le spectacle à ceux qu'on aime, n'est jamais trop lourde, pensait-elle.

D'ailleurs, il était indispensable à la guérison de la petite malade de la maintenir dans un état de sérénité habituelle.

Bérangère partait donc le sourire aux lèvres, et c'était encore avec le même paisible sourire qu'elle venait retrouver Stanie.

"Ah! ma chère soeur," disait la petite fille d'un air désolé, en tâtant le châle humide de la chercheuse, "je savais bien qu'il pleuvrait, je vous l'avais annoncé ce matin en vous priant de ne pas sortir. Mes hirondelles volaient bien bas, si bas qu'elles rasaient la terre.

Et l'enfant s'efforçait d'atteindre les épaules de sa grande soeur pour lui enlever son vêtement mouillé. C'était toujours le même cachemire noir, devenu plus mince et moins lustré. Bérangère avait espéré un instant qu'il avait fourni sa dernière campagne. Elle projetait l'emplette d'un manteau à la mode pour la fin de l'automne; mais, maintenant que l'argent allait se faire rare, il ne fallait plus y penser.

D'ailleurs, c'était pour l'hôtel Woronzoff que ce luxe aurait été nécessaire. A quoi bon maintenant?

XVIII

Un matin, au moment où Bérangère s'apprêtait à sortir, Mme Sapin, qui était montée pour la remplacer auprès de sa soeur, son panier à ouvrage au bras, lui fit des signes mystérieux pour lui indiquer qu'elle avait besoin de lui parler en particulier.

Bérangère montra qu'elle avait compris en se dirigeant vers la porte. Mme Sapin la suivit aussitôt.

"Je sais bien, mademoiselle Bérangère," dit-elle pour préambule, "que je n'ai pas de conseils à donner à une personne comme vous; ce serait Gros-Jean qui voudrait en remontrer à son curé; mais d'un autre côté, quand on ne saisit pas l'occasion aux cheveux, on court grand risque de ne plus mettre la main dessus."

Bérangère écouta patiemment. Elle n'en était plus à s'étonner du langage imagé et proverbial de la mère Sapin.

"Une de mes payses qui est concierge d'un grand hôtel de la rue Saint-Florentin, est venue me voir ce matin. Elle m'a dit, tout en cousant, que la dame du premier aurait besoin d'une jeune demoiselle savante, bien élevée, convenable.— tout votre portrait, enfin.— pour promener ses deux filles, qui n'ont pas d'institutrice depuis quelques jours et qu'elle ne veut pas confier à une femme de chambre. Ces demoiselles sont de grandes mar-

cheuses, il faut donc de bonnes jambes pour les suivre, et, jusqu'à présent, les personnes qui se sont présentées ont reculé devant la longueur des courses qu'il faut entreprendre. La dame, qui est une baronne fort exigeante, paraît-il, tient à la science, pour qu'on s'instruise tout en marchant.

"Pendant que ma payse me racontait son histoire, j'ai pensé que c'était là justement votre lot. On gagne 3 francs l'heure, c'est bien joli pour une promenade. Il a donc été convenu, entre ma payse et moi, qu'elle ne laisserait monter personne aujourd'hui jusqu'à votre arrivée, pour qu'on ne donne pas la place à une autre.

—Mas c'est fort mal, cela, madame Sapin!" s'écria Bérangère. "Je veux dire que je suis mille fois reconnaissante, mais que nous n'avons pas le droit, ni vous, ni moi, ni votre payse, d'enlever les chances possibles à celles qui ont, comme moi, plus que moi, peut-être, besoin de gagner leur vie.

—Vous avez raison, mademoiselle Bérangère. Polydore a dit tout comme vous, mais rien n'est perdu à l'heure qu'il est. En partant tout de suite, vous serez la première au poste et vous n'aurez fait de tort à personne."

Une heure après, Bérangère arrivait place de la Concorde. Comme elle venait de descendre du trottoir pour franchir dans sa largeur la rue Saint-Florentin, deux chevaux pleins de feu, montés par une jeune femme et par un cavalier de haute stature, débouchaient de la place, et venaient droit sur elle dans un galop furibond.

Un cri sortit de ses lèvres. L'amazone qui portait avec tant de grâce le chapeau à haute forme, où s'enroulait une écharpe de gaze blanche, et l'habit de cheval en fin drap gros bleu, c'était la belle princesse Olga.

Quant à son compagnon, Bérangère l'avait deviné avant de le reconnaître. C'était bien la haute taille du comte Woronzoff, sa tournure altière, sa chevelure presque noire, sa barbe d'un brun faux tirant sur le roux.

Bérangère, comprenant enfin le danger, voulut remonter sur le trottoir. Elle fit un pas en arrière, son pied glissa, et, perdant l'équilibre, elle vint tomber la tête la première à quelques lignes des sabots du cheval que montait le comte Woronzoff.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se trouva au milieu d'étrangers, dans une pharmacie voisine du théâtre de l'accident.

Qui l'avait amenée là? Elle n'en savait rien; sa tête, affaiblie par le sang qui avait coulé abondamment d'une blessure au front, ne lui fournissait rien de clair. Des formes vagues, semblables à des fantômes, passaient et repassaient devant ses yeux encore obscurcis.

Avait-elle vu réellement la princesse Olga et son cousin? N'était-ce pas une hallucination, un cauchemar?

Oui, un cauchemar! Odieux comme le mensonge! Pourquoi lui avoir écrit qu'il quittait Paris? A quoi bon ce faux-fuyant? Il se débarrassait d'elle comme d'une mendicante importune à qui on est las de faire l'aumône.

"Ah!" dit le médecin qu'on avait été chercher sans doute dès le premier instant, et qui écoutait attentivement les battements irréguliers de son pouls, "Dieu soit loué! les couleurs revien-

nent. Nous allons pouvoir transporter mademoiselle dans une pièce retirée, où elle sera à l'abri de tous ces regards curieux."

Le pharmacien avait bien pu faire évacuer sa boutique, mais il n'avait pas été le maître d'empêcher la foule qui s'était vite formée, suivant les habitudes parisiennes, de stationner, nombreuse et impatiente, devant la porte.

"Je puis marcher," murmura Bérangère en essayant de se lever. "Je crois que je pourrais retourner chez moi.

—Quand vous serez en état d'être transportée, mademoiselle," dit le médecin, "j'aurai l'honneur de vous accompagner en voiture jusque chez vous.

—Je suis vraiment confuse," dit la jeune fille, désolée de donner tant d'embarras.

"Du calme, du calme. Ne vous inquiétez de rien. Tout a été prévu."

Tout a été prévu! Ces étrangers étaient vraiment d'une bonté bien grande pour une inconnue.

Mais Bérangère était loin de se sentir calme comme on le lui demandait. Les heures s'écoulaient. Serait-elle en état de se présenter rue Saint-Florentin? Ses jambes se dérobaient sous elle quand elle fit un nouvel effort pour se lever, et sa faiblesse générale était telle qu'elle se laissa retomber dans le fauteuil où on l'avait placée.

Le médecin lut sur sa physionomie les préoccupations anxieuses qui la troublaient.

"Ne vous inquiétez pas, mademoiselle," s'empressa-t-il de lui dire; "ce ne sera rien, je vous le jure. Dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

—Ce sera trop tard," dit la jeune fille d'une voix altérée. "J'avais une affaire importante à régler aujourd'hui même.

—Ne pourra-t-on vous suppléer, mademoiselle?" dit le pharmacien. "On nous a recommandé de ne rien négliger pour votre service.

—C'est impossible, monsieur; mille remerciements. L'affaire qui m'occupe est toute personnelle. Mais vous parliez de recommandations qu'on vous aurait faites," ajouta-t-elle après une courte hésitation; "je ne sais pas qui a pu s'occuper de moi dans cette aventure.

—L'auteur de l'accident mademoiselle. Il est resté auprès de vous jusqu'à ce que M. le docteur lui ait assuré qu'il n'y avait rien à craindre. Il a même laissé ici son portefeuille, contenant, outre son nom et son adresse une somme considérable dans le cas où votre état nécessiterait des frais, qui heureusement ne sont pas à craindre," ajouta le pharmacien en souriant.

Toujours l'or de ce Woronzoff! Croyait-il donc, avec ses bourses pleines, réparer tous les maux, panser toutes les blessures, sécher toutes les larmes?

Bérangère rougit en présence de cette nouvelle aumône.

Le pharmacien se méprit sur sa rougeur.

Il pensa que cette jeune fille, dont le langage était si noble, les allures si distinguées, n'avait besoin d'aucun secours pécuniaire, et que sa fierté s'offensait d'une pareille proposition.

Aussi se hâta-t-il de la rassurer.

"Soyez tranquille, mademoiselle" dit-il. "Je ne laisserai subsister aucun malentendu de nature à vous gêner vis-à-vis de cet étranger. J'ai promis

d'aller lui porter de vos nouvelles dans deux heures d'ici. Je lui remettre en même temps ce portefeuille, dont je n'ai que faire."

Bérangère y jeta les yeux pour la première fois. Il était semblable à sa collection de petits porte-monnaie. C'était le même cuir de Russie, la même doublure de soie grenat. Seulement les initiales S. W., au lieu d'être appliquées en argent, étaient gravées à froid.

"C'est moi que ce soir, regarde, monsieur," dit la jeune fille en mettant la main à sa poche. "Moi seule, je dois vous indemniser de tous les dérangements dont j'ai été cause."

Mais elle rougit de nouveau et ne présenta pas sa bourse. Pour rien au monde elle n'aurait voulu laisser remarquer la ressemblance qui existait entre le portefeuille et son propre porte-monnaie.

Cette fois encore le pharmacien se méprit. "De grâce, mademoiselle," dit-il, "ne parlez pas d'indemnité pour un verre d'eau de fleur d'orange..."

Puis, appelant un jeune homme qui se trouvait dans l'arrière magasin :

"Constant," dit-il, "faites avancer la voiture. M. le docteur assure que mademoiselle peut rentrer à son domicile."

La voiture était un grand coupé vert bronze rechromé de noir, aux portières armées d'un S et d'un W timbrés d'une couronne comtale.

Bérangère ne reconnut pas le cocher. Ils étaient nombreux à l'hôtel Woronzoff, mais elle ne se méprit pas sur cet S et ce W qu'elle retrouvait partout.

"Heureusement," pensa-t-elle, "c'est bien fini, cette fois. Il ne m'arrivera pas tous les jours de semblables aventures. Que Dieu le garde, mais qu'il fasse aussi que je ne le retrouve plus sur ma route!"

La Providence ne jugea pas à propos d'exaucer ce vœu, tout sincère qu'il fût.

Le soir même, Dimitri se rendait dans le quartier Saint Louis et demandait à parler à M^{lle} de Pontmore. Il avait l'ordre, dit-il, de prendre de ses nouvelles verbales.

En outre, il était porteur d'un billet contenant ces mots :

"Le comte Woronzoff a été désolé de l'accident dont il s'est trouvé la cause involontaire. Il espère que mademoiselle de Pontmore ne s'en ressentira pas longtemps, et pourrai venir bientôt lui prêter de nouveau son aide. Le voyage du comte Woronzoff a été beaucoup plus court qu'il ne l'avait présumé."

Après la lecture de cette courte lettre, Bérangère se sentit soulagée d'un grand poids. La manne providentielle était revenue. Plus d'inquiétude sur le sort de la petite malade. Plus de courses infructueuses à la recherche d'un travail qui semblait la fuir.

C'était bien là que Dieu la voulait. Elle allait reprendre avec joie, avec confiance, ses intéressants labours. Avec fierté aussi, car ce n'était pas un esprit ordinaire que le comte Woronzoff, et être associée, même pour une part infime, à ses travaux, semblait maintenant à Bérangère la réalisation de ses plus ambitieuses espérances.

Huit jours de repos suffiraient bien pour fermer la coupure du front. Quant aux névralgies qui

avaient suivi la chute, et qui paraissaient avoir élu domicile dans sa pauvre tête, elle ne s'en inquiétait guère.—Cela ne se voyait pas!—Il était donc facile de dissimuler des souffrances invisibles.

XIX

Bérangère était encore un peu pâle lorsqu'elle reprit pour la première fois depuis son accident la route bien connue de l'hôtel Woronzoff.

L'accueil qu'elle y reçut ce jour-là et les jours suivants fut invariablement le même: politesse froide, mesurée dans sa courtoisie.

Et dans le fait, que pouvait-il y avoir de changé, pour le maître, du moins?

Pour elle, il lui semblait avoir franchi un abîme.

Elle s'était vue un instant sur le bord du précipice. Tout avait paru lui manquer à la fois. L'orage grondait autour d'elle. Et puis, tout à coup, il s'était fait un grand calme, une main amie lui avait été tendue par-dessus le gouffre béant, elle l'avait traversé, confiante, en détournant les yeux. Quand elle les avait rouverts, la route se présentait de nouveau devant elle, large et facile, lui semblait-il. Mais la main qui avait aplani les difficultés du chemin, cette main restait inconsciente du bien qu'elle avait pu faire.

Qu'y avait-il sous le masque de bienveillance hautaine dont se couvrait le visage de cet homme impénétrable?

Bérangère avait renoncé à s'adresser de pareilles questions. Elle ne voulait plus songer ni à la princesse Olga, ni au mariage redouté. Le ciel lui paraissait bleu au-dessus de sa tête, c'était assez pour le moment. L'avenir restait entre les mains de Dieu.

Mais, pour *lui*, la sérénité revenait-elle enfin? Sans le vouloir, un jour, par le mot le plus insignifiant, Bérangère contribua à la troubler de nouveau.

On était au milieu de décembre. Il fallait avoir l'almanach sous les yeux pour se croire en hiver dans cette atmosphère attiédie de l'hôtel Woronzoff. Bérangère avait été frappée en entrant du luxe de fleurs et d'arbustes qui décoraient le vestibule et l'escalier.

Des camélias aux nuances les plus variées, des mimosas en pleine floraison, placés dans d'énormes potiches de la Chine et du Japon encadraient les doubles portes en glace, tandis que les statues, dans leur niche, se détachaient sur un fond de feuillages exotiques qui reposaient doucement la vue.

"Va-t-il donc y avoir une fête ici?" se demandait-elle.

Et, en effet, le front du maître paraissait singulièrement éclairci. Il salua la jeune fille avec un sourire de bienvenue qui mit Bérangère en confiance.

Elle s'assit gaiement à sa table de travail, et la façon empressée avec laquelle sa main adroite disposait autour d'elle semblait dire:

"Jamais secrétaire ne fut plus content que moi."

"Commençons par ces lettres à répondre, n'est-ce pas?"

Elle fit signe qu'elle était prête, et pendant qu'il parcourait des yeux la première feuille qui lui tombait sous la main, elle écrivit sur la page

blanche, tout en prononçant lentement, et en séparant les syllabes :

"Treize décembre."

Une étincelle tombant sur un tas de poudre n'est pas plus prompte à allumer l'incendie.

"Treize décembre!" répéta-t-il d'une voix terrible. "N'écrivez jamais cette date sous mes yeux, jeune fille, ne la prononcez jamais devant moi."

"Effacez, effacez," continua-t-il impérieusement, pendant qu'elle restait interdite et tremblante.

Il lui arracha alors la plume des mains par un mouvement brusque, la trempa jusqu'au fond de l'encrier, et fit sur la date malencontreuse une si énergique rature que le papier se déchira en deux.

"Ah!" murmura-t-il, honteux de son emportement, "que ne peut-on ainsi effacer du souvenir ce qui ronge le coeur et dévaste l'âme! Il y a des mots, voyez-vous, capables de réveiller les morts dans leur cercueil, des anniversaires aussi cruels que le poignard, venant chercher sous la cicatrice à peine fermée la place d'une douloureuse blessure. Ne vous étonnez donc pas du cri d'angoisse que pousse le patient lorsque de nouveau tout le sang de son coeur s'échappe goutte à goutte."

Bérangère, saisie d'effroi, restait debout, immobile et silencieuse.

Il se taisait, lui aussi, maintenant, et l'on n'entendait plus dans la vaste pièce que le battement régulier de l'horloge.

"Pardon," murmura-t-il en passant la main sur son front, "cette explosion est sans excuse devant un témoin tel que vous."

Il essaya de sourire, mais ce sourire était si amer, si douloureux, que Bérangère regretta presque l'éclat de tout à l'heure. Ce n'est pas quand on crie le plus haut qu'on souffre le plus.

"Dieu m'est témoin que je fais tout ce que je peux pour oublier," continua-t-il, "pour me rattacher à ce que la vie peut encore me laisser de fugitives douceurs. Oui, le sceptique, l'homme sans croyances, las de souffrir, appelle parfois à son secours la miséricorde de Dieu. Mais le fantôme divin décroît, pâlit et s'efface lorsque j'espère enfin le saisir. Ce rêve affreux de Jean-Paul, ce rêve qu'il n'a fait qu'une fois, je le refais chaque jour, innocente enfant. Comme à lui, dans mes nuits sans sommeil, quand j'évoque la grande ombre suspendue entre le ciel et la terre, le Christ vient me dire: "La rédemption est un mensonge, une illusion acceptée par les siècles. Dieu n'existe pas. Le néant se rit des hommes dans la sombre éternité."

"Comme vous devez souffrir!" murmura Bérangère avec une pieuse compassion.

Elle avait joint les mains dans l'attitude de la prière, ses grands yeux se levaient vers le ciel, on y lisait l'expression d'une ardente sympathie.

Il parut reconnaissant et touché. Il savait bien, pourtant, qu'elle n'avait jamais souffert comme lui. L'âme chrétienne ne peut sombrer dans ces naufrages terribles où s'engloutissent ceux qui ont renié le Dieu de leur enfance. Quand elle a tout perdu ici-bas, il lui reste encore l'espoir d'une autre vie, la vision d'une félicité rémunératrice.

Il la regarda longuement, puis il sourit, avec douceur, cette fois. Sa voix avait pris des inflexions paternelles, presque caressantes:

"J'ai été bien mal inspiré de faire fleurir la maison aujourd'hui comme pour une fête," mais j'avais oublié cette date... pour la première fois!

—En effet," balbutia Bérangère, heureuse de quitter le terrain volcanique qui rembaît encore sous ses pas, "je m'étais étonnée en arrivant... j'avais cru à des apprêts de bal... de grande réception..."

—Tout cela est à jamais fini à l'hôtel Woronzoff," dit le comte sans se départir de son calme. "Il ne peut plus être question pour moi que de fêtes de l'âme, et celles-là, je puis peut-être en espérer encore. Mais, en attendant," ajouta-t-il avec une bonhomie qu'elle ne lui connaissait pas, "je néglige ma convalescence. Vous êtes pâle, un peu changée, depuis ce fâcheux accident, et vous auriez grand besoin, je crois, des soins de notre ami Roland. Avez-vous de ses nouvelles récentes? Les dernières que j'ai reçues remontent à plus de huit jours."

Bérangère allait d'étonnement en étonnement. Cette conversation familière était la première qu'elle eût jamais tenue avec le comte. Mais elle n'était pas au bout.

"Racontez-moi donc," lui dit-il, tout en jouant avec son coupe-papier d'ivoire comme une personne qui cherche à se donner une contenance, "ce que vous alliez faire, il y a quelques jours, dans ce quartier de la Madeleine, si éloigné de votre."

Bérangère rougit sans répondre.

"Allons, je suis indiscret, n'en parlons plus. Mais comme j'avais failli vous écraser, il me semblait avoir au moins le droit de m'informer en quelle circonstance."

N'était-il pas extraordinaire qu'il pensât pour la première fois depuis huit jours à user de ce droit?

"Il n'y a pas de mystère, et par conséquent pas d'indiscrétion," balbutia-t-elle.

Le regard interrogateur du comte sembla dire:

"Voyons, alors."

"J'étais allée, d'après les indications qui venaient de m'être fournies, chez la baronne de Cimieux, où j'espérais trouver un emploi utile de mon temps."

—Votre temps!" s'écria le comte. "Oubliez-vous qu'il m'appartient? Voulez-vous me congédier?"

La question sembla plaisante à Bérangère.

Le congédier, lui! N'était-il pas le maître? N'était-ce pas elle qui tremblait à chaque heure de recevoir son congé? N'entendait-elle pas sans cesse retentir à ses oreilles cet avertissement du docteur Roland: "La race s'ave est capricieuse."

"A l'époque dont je parle," répondit-elle en baissant les yeux, "je croyais être dégagée..."

—Dégagée de quoi? dégagée envers qui? Expliquez-vous."

Le ton redevenait impérieux. Bérangère se troubla.

"J'avais pensé, au reçu de votre lettre," dit-elle, "que vous aviez quitté la France pour longtemps peut-être."

—Et que vous étiez libre, enfin? Mais non, je ne relâche pas ainsi mes prisonniers." Il sourit affectueusement. "Savez-vous que pour que rien de semblable ne me menace dans l'avenir, j'ai bien envie de vous faire signer un bail? Ah! je

m'explique alors votre étonnement en me rencontrant rue Saint-Florentin, lorsque vous me croyiez au Caucase ou dans l'Oural!"

Bérangère n'avait plus rien à répondre. La plume s'agitait dans sa main. Elle souhaitait reprendre son travail. Rien ne lui avait jamais paru plus difficile au monde que de soutenir cette courte conversation.

Il s'en aperçut sans doute, car il ajouta d'un ton sérieux:

"Allons, reprenons les *Nibelungen*.

—Nous en étions bien plus loin que cela," dit-elle, surprise de son manque de mémoire.

"Oui, je le sais, mais je voulais régler tous mes comptes d'indiscrétion. Ce jour-là,—le jour des *Nibelungen*.—j'ai lu malgré moi, et de très-loin," était-ce bien malgré lui? "ce que vous écriviez pour échapper à l'assommant bavardage de la princesse Olga."

Bérangère tressaillit. C'était donc vrai? Il l'avait avertie que son oeil de lynx pouvait suivre le travail de la copiste à distance, mais elle avait espéré que sa clairvoyance s'était arrêtée là.

Un nuage pourpre couvrit pour un instant son front blanc et ses joues pâlies. Elle chercha à se rappeler ce qu'elle avait écrit pendant cette longue matinée. Tout ce dont elle put se souvenir, c'est que, l'ouvrage lui manquant, elle avait laissé sa plume s'envoler vers une tout autre direction que celle des régions nuageuses où la poésie germanique a pris naissance.

Habituee par un isolement de longue date à concentrer toutes ses pensées en elle-même, ce n'était que la plume à la main qu'elle trouvait le moyen de s'épancher. Aussi, en dépit de ses labeurs quotidiens, avait-elle toujours eu le loisir d'écrire sur son *journal* quelques lignes qui lui servaient à la fois de délassement et d'encouragement.

Ce *journal* ne ressemblait guère à ce qu'on aurait pu attendre d'une jeune fille de son âge.

Il n'offrait pas le récit d'une vie, fort accidentée pourtant déjà, malgré sa brièveté, bien moins encore le recueil de ces rêves flottants, de ces imaginations puériles, de ces aspirations sans but, de cette légion de chimères enfin qui assiège les cerveaux faibles.

Bérangère s'était fait un coeur intrépide. Elle n'avait ni le goût ni le loisir de se regarder vivre. Elle vivait sous l'oeil de Dieu; elle mettait son âme, son coeur, sa vie dans sa croyance. C'était là pour elle le point fixe, unique, au milieu des agitations de l'existence.

Quand elle sentait son âme pleine d'amour pour Dieu, de reconnaissance pour ses bienfaits, de compassion pour ceux qu'elle voyait souffrir, elle épanchait en flots limpides sur son *journal* ces sentiments divers et sacrés.

Personne, par même Stanie, trop jeune, du reste, pour faire avec intérêt cette lecture, n'y avait jamais jeté les yeux. C'était le sanctuaire intime, le fond même de l'âme de la jeune fille. Rien certes n'y était à dissimuler, et pourtant, à la seule pensée que d'autres regards que les siens pouvaient avoir lu ces effusions d'une âme candide et profondément pieuse, Bérangère se sentait troublée comme l'aurait été une autre, con-

trainte à faire l'aveu d'une faute, jusque-là sans témoin et sans juge.

Le comte avait ouvert un tiroir secret de son bureau, il en avait retiré lentement quelques feuilles volantes et les avait présentées à son tremblant secrétaire:

"Les voilà," dit-il d'une voix presque basse.

Bérangère n'osait lever les yeux. Elle reconnaissait bien maintenant les feuilles perdues. C'était ce qu'elle avait écrit pendant la visite de la princesse Olga. Ce jour-là, en sortant de l'hôtel, elle avait fait, dans les grands quartiers, un certain nombre d'emplètes pour la petite malade: vingt fois il lui avait fallu recourir à son portemonnaie; lorsque en rentrant chez elle, elle avait constaté que les fragments nouveaux de son *journal* n'étaient pas au fond de sa poche, elle n'en avait pris aucun souci. Sans doute, ils étaient tombés dans la rue ou dans l'un des nombreux magasins qu'elle avait visités.

"Tant mieux pour la hotte du chiffonnier," s'était-elle dit.

Mais non, ces épanchements intimes avaient été lus par les yeux qu'elle redoutait le plus au monde.

"En vertu de quel droit me suis-je permis de garder ces *souvenirs*, de les lire et de les relire encore?" demanda-t-il.

Il se tut, regarda longuement devant lui et respira avec effort.

"Lorsqu'un homme qui a été plongé longtemps dans les plus épaisses ténèbres croit apercevoir au loin quelque furtif rayon, il se laisse diriger, presque encore à tâtons, par cette lueur incertaine, et s'il lui faut pousser une porte entr'ouverte pour découvrir le foyer de la lumière, croyez-vous qu'il frappera à cette porte, qu'il attendra patiemment qu'on lui dise d'entrer?? Non, il ouvrira la porte toute grande devant lui; il ira sans scrupule à la lumière, comme va à la source d'eau fraîche celui qui meurt de soif."

XX

Oh! qu'elle fut bien accueillie à cette heure, la belle princesse Olga! Jamais, dans aucune des réunions mondaines où elle brillait d'un éclat sans rival, personne ne désira, ne bénit sa présence comme le fit alors la pauvre Bérangère.

"Mon cher comte," dit la coquette visiteuse, "je suis enfin décidée, et je viens vous le dire.

—Quoi?" demanda-t-il comme s'il sortait d'un rêve.

"En vérité, vous avez des distractions inconcevables. Ne vous souvient-il plus qu'hier soir encore, quand vous m'avez fait l'honneur inespéré de venir partager ma solitude...?"

—Une solitude qui ressemblait terriblement à la foule," dit-il ironiquement.

"Ne chicanons pas sur les mots. On peut être seul dans la foule, ne le savez-vous pas?"

Ses yeux noirs prirent une expression de suave tendresse. Mais ce jeu de scène était perdu, le comte avait les yeux obstinément attachés sur une rosace du tapis. La sirène parlait en vain, les oreilles d'Ulysse ne s'ouvraient pas pour l'entendre.

"Je me suis décidée pour Chaplain," dit-elle. "Personne n'a comme lui le sentiment de la

femme. Quel pinceau délicat! Quelle vague poésie! Mais je veux un portrait historique.

—Un portrait historique! répéta le comte avec une gravité affectée. J'ignore que vous eussiez des droits à vous faire peindre ainsi.

—Pardon! En vérité, à force de taquineries, vous finissez par me faire perdre le peu de bon sens dont la nature m'a douée. Je veux dire un portrait qui ne soit pas une affaire de mode, où la toilette devienne un simple accessoire.

—Oh! oh! ma charmante cousine, quelle conversation!

—Décidément, nous ne nous entendons pas. Fiez-vous à moi pour être le mieux possible sur la toile. Mais je veux passer à la postérité, pouvoir figurer dans la galerie des ancêtres, sans qu'on ait à se moquer dans vingt ans d'ici d'un costume qui paraîtra alors suranné. Or, mon cher cousin, vous êtes un grand seigneur doublé d'un artiste, je m'adresse à votre goût autant qu'à votre amitié pour que vous ayez la complaisance de me dessiner un costume à la fois convenable et favorable. Personne, si ce n'est vous, ne peut me rendre ce service.

La physionomie du comte exprimait clairement:

"Que le diable l'emporte!"

"Adressez-vous à Worths," dit-il, "c'est son affaire plus que la mienne.

—Vous n'y pensez pas. Le costume dont je vous parle appartiendra au domaine de l'art, de la fantaisie artistique, tout au moins.

—Mademoiselle de Pontmore," dit le comte, sans répondre à la folle jeune femme, "nous arrêterons là la séance, si vous le voulez bien. A demain. J'ai l'honneur de vous saluer."

Aucune trace sur ce visage impénétrable de l'émotion fugitive qui l'avait animé un instant auparavant. Quant à la princesse, à peine si elle daigna répondre par une inclination de tête à peine visible au salut de Bérangère, si gracieux dans sa timide réserve.

Elle la suivit de l'oeil cependant, et, sans nul doute, au fond de son coeur, là où la vérité reprend son empire, elle fut obligée de s'avouer que cette jeune fille, qui ne s'habillait pas chez Worths, qui taillait et cousait elle-même ses modestes vêtements, n'avait rien à envier, pour la grâce de la tournure et l'aisance des manières, à la noble princesse Olga.

Là s'arrêtait l'aveu. On ne peut exiger plus de la nature humaine. Mais si les deux femmes s'étaient trouvées en présence d'un observateur impartial, aux yeux duquel elles fussent également inconnues et indifférentes, il n'aurait pas manqué de dire en désignant Bérangère: "Voilà la princesse Schersky."

XXI

La porte était à peine refermée qu'Olga se retourna vers le comte d'un air gracieux:

"Je veux vous aider dans votre oeuvre de charité autant qu'il est en moi," dit-elle.

Son cousin feignit de ne pas la comprendre, mais le froncement imperceptible de ses sourcils indiquait qu'il avait senti l'attaque.

"Ne le niez pas, comte Serge. C'est bien à vous de déguiser ainsi l'aumône sous une apparence de

travail. Rien ne m'intéresse au monde comme les pauvres honteux.

—En vérité, Olga, vous jouez aux énigmes.

—Eh bien, alors, allons droit au but. J'ai demain une petite sauterie chez moi. Un piano et un violon, voilà tout ce qu'il me faut. Le violon est trouvé: un intéressant élève du Conservatoire, qui meurt de faim, comme la plupart de ses pareils, et qui n'est pas fâché de gagner cinquante francs en quelques heures. J'en offre autant à votre secrétaire. Cela lui permettra de s'acheter un vêtement dont la vue ne me fera plus grelotter de froid. Elle tiendrait le piano, bien entendu.

—Vous êtes mille fois bonne," répondit le comte avec ironie. "Cette sensibilité... d'imagination... doit réellement vous occasionner bien des souffrances.

—N'est-ce pas? Mais que voulez-vous? on ne peut se refaire. Enfin, cette jeune fille me fait compassion, et, puisque vous vous intéressez à elle, autant et même mieux elle qu'une autre pour gagner cette modique somme.

—Fort modeste, en effet!

—C'est le prix, mon cher! Je connais même beaucoup de personnes qui ne donnent que quarante francs. Tout le monde n'est pas vingt fois millionnaire comme vous. Dites-moi donc à propos, combien vous coûte cette oeuvre de charité?

—Vous tenez à l'épithète? Eh bien, oui, vous ne vous trompez pas, c'est une oeuvre de charité qui s'accomplit ici, entre ces quatre murailles, sous le prétexte d'un travail littéraire.

—Ah! j'en étais sûre. Quel original vous êtes! Mais la chose ne pourrait-elle se passer autrement? Pourquoi ne lui donneriez-vous pas des copies à faire chez elle; ou bien entendu des bonnets grecs à soutache?

—Je reste toujours tête nue.

—C'est vrai! Enfin, ne nous écartons pas de la question. Proposez demain à votre protégée les conditions que je vous ai dites, et surtout ne me manquez pas le soir. J'ai annoncé une surprise. Pour mes je n'ai pas de secret: je régale mes invités de la Fée aux oiseaux, une vraie merveille, qui a ébaubi la cour d'Angleterre. L'avez-vous vue?

—La fée? Non, pas encore.

—Eh bien, que ce soit une attraction pour vous. Il y a là des serins qui savent la géographie beaucoup mieux que moi, des perruches qui ne commettent pas un anachronisme, des bengalis qui se tirent des opérations arithmétiques les plus compliquées.

—En vérité?

—C'est comme je vous le dis. Ah! une recommandation! Si, par hasard, votre protégée ne pouvait venir, faites-le-moi savoir demain matin à la première heure.

—Je puis vous renseigner dès maintenant. Elle n'acceptera pas.

—Et pourquoi?

—Parce que je ne le veux pas.

—C'est trop fort! Vous ne cesserez donc jamais de me contrecarrer en toutes choses?

—Il ne s'agit pas de vous, princesse, qui trouverez facilement dix doigts mercenaires pour la besogne en question, mais de Mlle de Pontmore.

—Ah! c'est son nom! Quelque noble aventurière! Dans quel grenier pouvez-vous bien l'avoir dénichée?

—Noble, oui," dit-il froidement. "Pour aventurière, je vous engage à ne pas répéter ce mot une seconde fois."

Mais la princesse n'écoutait pas. Ses yeux restaient fixés sur la porte vitrée donnant sur la cour. Tout à coup elle se leva brusquement, et sans se donner le temps d'arranger les plis de sa robe dans leur coquette ordonnance, elle s'élança vers la porte, qu'elle ouvrit.

"Mademoiselle de Pontmore!" cria-t-elle. "Un mot, s'il vous plaît!"

C'était bien Bérangère, en effet, qui traversait la cour et se dirigeait vers la petite porte de sortie. Le comte crut rêver. Depuis un grand quart d'heure Bérangère avait dû quitter l'hôtel. Qui la ramenait à cette heure?

"Mademoiselle," demanda la princesse d'un ton hautain, "vous plairait-il de venir gagner demain soir cinquante francs chez moi? Il s'agit de tenir le piano depuis onze heures du soir jusqu'à trois ou quatre heures du matin."

Ce ne fut pas Bérangère qui rougit devant cette proposition inattendue, dont elle n'avait aucune raison de soupçonner l'insolence, mais le comte Woronzoff.

Ses yeux lancèrent de farouches éclairs, et si la princesse n'avait pas été occupée, avant toutes choses, de l'aventurière qu'elle cherchait à blesser, elle aurait compris que sa cause était à jamais perdue auprès de son cousin.

"Je vous ai déjà dit, princesse," dit le comte, d'une voix dont il s'efforçait de modérer l'émotion, "que votre proposition est inacceptable."

—Je suppose pourtant que Mlle de Pontmore, puisque Pontmore il y a, n'a pas abdiqué sa volonté en prenant les fonctions de secrétaire à l'hôtel Woronzoff. Je suppose aussi qu'elle est assez grande pour me répondre elle-même."

La princesse sentait bien qu'elle allait trop loin en engageant ainsi la lutte; un homme de la trempe du comte Serge n'était pas homme à laisser le gant à terre. Mais la jalousie, l'amour-propre blessé, le plaisir d'humilier celle qu'elle considérait comme une rivale, parlaient plus haut que la raison chez l'altière coquette.

Quant à Bérangère, elle commençait à comprendre que c'était à elle, à sa chétive personnalité,—elle se jugeait ainsi,—qu'en voulait cette grande dame.

Certes, en aucune occasion, la dignité ne lui faisait défaut, mais en présence du maître, elle se sentait la langue liée et elle tourna vers lui un regard de détresse.

Oh! ce regard, comme il fut saisi au passage, interprété, commenté de la plus injurieuse façon!

Mais la réponse du comte vint au secours de celle qui la réclamait, rapide, brève, sans réplique:

"En voilà déjà trop long," dit-il, "et vous retenez là Mlle de Pontmore debout, plus que la politesse ne le permet. Vous me demandez si elle a abdiqué sa volonté; oui, en ce qui concerne l'emploi de son temps; il m'appartient.

"Ne sont-ce pas là nos conventions?" ajouta-t-il en se tournant respectueusement vers Bérangère.

Elle fit de la tête un léger signe affirmatif.

"L'incident est donc clos, ma cousine, et j'aurai l'honneur de vous reconduire à votre voiture."

C'était un congé presque insultant qu'elle recevait là. Il ne lui semblait pas avoir annoncé l'intention de se retirer, encore.

Elle se jeta, souriante en apparence, sur les coussins gris argentés de son élégant landau. Mais l'orage grondait au fond de son cœur, et, quand sa voiture dépassa Bérangère, qui cheminait sous la pluie, le long de la rue boueuse, elle vit avec une joie triomphante qu'elle avait éclaboussé sa rivale.

"Dimitri," dit le comte en rentrant chez lui, "tu t'arrangeras de façon à ce que la princesse Schersky ne me trouve jamais chez moi."

Dimitri fit une profonde inclination de tête. Ses petits yeux verts pétillaient de satisfaction et de malice.

"Et de deux," dit-il avec un rire muet, lorsqu'il rentra dans la petite pièce qui lui servait de retraite, à lui et à ses manchillas. "J'espère en la troisième."

Le comte aurait été bien surpris s'il avait su que c'était dans ce sanctuaire intime que Bérangère avait passé plus d'un quart d'heure un instant auparavant.

Un sanctuaire, en effet. Partout des images pieuses, des flambeaux, des candélabres, des lampes brûlant nuit et jour devant les saints patrons de la Russie. L'iconostase était voilé d'un rideau de pourpre brodé d'or. C'était là qu'à côté de l'image de la Panagia se voyait celle de saint Serge, le patron de prédilection de la maison Woronzoff.

Tous les Woronzoff s'appelaient Serge de père en fils, sinon comme appellation usuelle, du moins comme second ou troisième nom. Toutes les filles recevaient au baptême le nom de Sergia.

Mais, encore une fois, comment Bérangère avait-elle pu pénétrer dans le domaine inviolable de Dimitri? Dût-il s'absenter pour une minute seulement, il en retirait la clef, qu'il portait suspendue à une chaîne d'acier attachée à sa ceinture.

Quand la jeune fille, en sortant du cabinet de travail, avait traversé le vestibule, les valets de pied qui s'y tenaient d'ordinaire en étaient absents.

Dimitri s'y trouvait seul.

Il s'avança vers elle d'un air mystérieux et lui dit:

"Connaissez-vous Newsky et Newska?"

—De réputation seulement. Je ne les ai jamais vus.

—Cela vous ferait-il plaisir de les voir?

—Certainement. Beaucoup."

Il lui fit signe de le suivre, souleva une portière, traversa un petit corridor de dégagement qui donnait sur le jardin et, arrivé devant une porte étroite, il s'arrêta:

"C'est ici," dit-il avec une grande solennité.

Puis il mit la main à sa ceinture, en retira une longue clef et se disposa à l'introduire dans la serrure.

"Croyez-vous," demanda-t-il, tout en faisant ces préparatifs avec une extrême lenteur, "que le petit père serait fâché si je donnais mes chinchillas?"

Bérangère eut sur les lèvres le nom de la princesse Schersky. Elle se souvenait du désir véhément qu'elle avait exprimé un jour, et supposait qu'elle avait fini par s'en ouvrir au propriétaire des animaux convoités.

Elle se tut cependant.

Dimitri répéta sa question avec insistance.

"Je crois," dit-elle enfin, "que, personnellement, le comte n'a rien à y voir. Ces animaux sont à vous. Vous êtes, par conséquent, bien libre d'en disposer. Si il a paru une fois tenir à ce que ces jolies bêtes restassent ici, c'était à cause de vous."

La physionomie de Dimitri s'éclaircit singulièrement.

"Allons, tant mieux," dit-il. "L'idée m'en était venue hier, et toute idée surgissant le treize décembre tourne à mal pour celui qui en est l'objet, si on ne la met pas à exécution."

Encore le treize décembre!

"J'ai gardé le lit tout le jour," murmura Dimitri. "Son Excellence a tous les ans la bonté de fermer les yeux là-dessus. Du reste pour lui aussi, c'est une date à ne pas oublier, et j'imagine bien qu'il a d'autres pensées que la mienne pendant ces vingt-quatre heures."

Ils étaient alors entrés dans la chambre.

Bérangère parut surprise et éblouie de l'éclat des lumières, en même temps que suffoquée par l'odeur qui s'exhalait des huiles parfumées et brûlantes.

Mais son guide ne faisait pas attention à elle.

Il était arrêté devant un rideau de serge noire, faisant face à l'iconostase et semblait apostropher, en la menaçant du poing, une personne invisible, cachée derrière ce rideau.

"Voulez-vous le voir?" dit-il. "Je vous le montrerai à condition que vous n'en parlerez à personne."

Bérangère sourit. Tous ces mystères pour un chinchilla!

"Ne riez pas," dit-il, "elle porte malheur à tous ceux qui la regardent. C'est un serpent. Son oeil est aussi dangereux que le venin de sa langue. Pour le bien que je vous souhaite, je n'écarterais pas ce voile si nous n'étions en même temps protégés contre son mauvais oeil par la Panagia trois fois sainte, et par l'immortel saint Serge."

Il tira alors brusquement le voile noir, et découvrit aux yeux de Bérangère interdite une grande toile superbement encadrée.

C'était un portrait de femme, un admirable visage, en vérité, pour ceux qui n'ont pas appris à reconnaître une âme à travers les traits.

Lignes d'une pureté irréprochable, blancheur mate et veloutée, chevelure splendide se répandant en ondes dorées sur les épaules découvertes, rien ne manquait pour faire de cette belle créature une reine des assemblées mondaines.

Elle allait partir sans doute pour quelque fête brillante. Sa robe, d'une riche étoffe de brocart d'argent rehaussée de dentelles, se détachait vic-

torieusement sur un rideau de velours vert sombre qui formait le fond du tableau.

Sa chevelure, son corsage, ses bras, ses épaules, ruisselaient de diamants.

Sa main gauche, du dessin le plus pur, et dégantée, pour laisser voir sans doute la perfection de la forme, plongeait à demi dans un coffre de bois précieux d'où s'échappaient les perles d'un collier.

"Elle est bien belle!" pensa Bérangère.

Mais ces yeux, lumineux et transparents, comme des saphirs, étincelaient d'une joie orgueilleuse qui ne pouvait charmer.

"J'ai vaincu" semblait dire cette splendide créature, "j'ai vaincu et je règne."

Et la pose altière de son cou, l'attitude royale de sa tête, le geste impérieux de sa main, tout semblait confirmer l'expression triomphante de son regard.

En ce moment Dimitri triomphait, lui aussi.

"Qui aurait jamais cru cela?" murmura-t-il. "Elle me traitait comme un chien. Que de fois sa fine cravache m'a cinglé le visage! Un jour même, elle l'a cassée sur mon dos."

Il se mit à rire de son rire muet.

"C'était vraiment malheureux! Un si bel objet, monté en ivoire vert incrusté de rubis! Un cadeau de Son Excellence, la fameuse année pendant laquelle, à chacun des trois cent soixante-cinq jours, il arrivait avec un présent nouveau! Il était épris, aveuglé. Mai, je ne disais rien, je supportais tout, je ne voulais pas le quitter. Quitter mon maître, autant mourir! Et d'ailleurs, les serfs en ont vu bien d'autres. Et puis, je me consolais, j'espérais que le bandeau tomberait un jour de ses yeux, et qu'il verrait."

Bérangère ne savait plus que penser pendant ce long monologue.

"Quelle est cette femme?" demanda-t-elle enfin.

"Ne le savez-vous pas? La comtesse Alexandra, la belle des belles, l'idole de la cour de Russie. Vous vous étonnez, n'est-ce pas? Vous vous demandez comment un humble serf,—je l'étais encore il y a quelques années—à le droit de garder dans sa chambre un portrait qui se couvrirait d'or à Saint-Petersbourg. Le droit! je ne l'ai pas, mais je le prends. Le petit père m'avait dit, après les terribles histoires: "Tu brûleras cela!" Mais j'ai trouvé dommage d'anéantir un si beau cadre, un si beau portrait, une si belle femme!"

"Elle méritait le bûcher, certes, et le knout, et la Sibérie, où elle aurait bien voulu en envoyer un autre," ajouta-t-il après un instant de silence, "mais Dieu est juste, et, même en ce monde, les méchants finissent par être punis."

Bérangère, en présence de cette exaltation, se repentait d'avoir suivi Dimitri. Il avait parlé de chinchillas, et l'aventure tournait tout autrement.

"Il faut que je m'en aille," dit-elle. "Ne me montrerez-vous pas vos jolies bêtes?"

Elles n'étaient pas loin. Dans une petite niche très-soignée, blotties l'une contre l'autre, mais dressant leurs grandes oreilles largement ouvertes à l'approche de la visite inattendue.

Leurs yeux noirs, saillants et vifs, avaient l'air de fuir la lumière; leurs longues moustaches bru-

nes et raides s'en allaient presque rejoindre les oreilles.

"Prenez-les," dit leur maître. "Vous verrez qu'ils aiment les caresses, et que pas une bête n'a de plus jolies petites manières."

Mais, en dépit des avances de Bérangère, ils se montrèrent fort intimidés, firent le gros dos, puis se pelotonnèrent de plus belle au fond de leur cachette.

"Il faut pourtant qu'ils s'habituent à vous," reprit Dimitri d'un ton singulier, "mon rêve l'a dit."

Il les saisit alors l'un après l'autre et les mit entre les bras de la jeune fille.

"Emportez-les," dit-il, "ils sont à vous, sinon pour vous, du moins pour la petite demoiselle, qui s'en amusera."

—Mais ils m'échapperont en route," répondit Bérangère, tout en caressant leur jolie fourrure veloutée, dont la fine nuance gris perle était mouchetée çà et là de taches bleuâtres.

"C'est vrai. Je les porterai chez vous ce soir. Ce sera pour moi une occasion de revoir Minos, la petite demoiselle au parler si doux, et le bon vieux dragon qui a commencé à me raconter ses campagnes."

XXII

Le lendemain, quand Bérangère revint à l'heure accoutumée à l'hôtel Woronzoff, elle ne trouva personne dans le cabinet de travail, où Dimitri l'avait pourtant introduite sans lui faire aucune observation, mais après lui avoir demandé, bien entendu, des nouvelles des chinchillas.

Ils avaient passé une excellente nuit. Leur petite maîtresse était dans un ravissement inexprimable, et le docteur Roïand avait assuré qu'il trouverait dans ces deux jolies petites bêtes deux auxiliaires puissants pour avancer la guérison de sa malade.

"Allons, cela va bien," murmura Dimitri en se frottant les mains. "C'est le commencement, peut-être?"

Bérangère trouva à sa place un billet du comte Serge. Il lui disait qu'il était absent pour tout le reste de la journée, et qu'il la priait de lui rendre un service pressé.

Il s'agissait d'aller choisir, chez un éditeur dont son cocher avait l'adresse, une certaine quantité de musique française, qu'il voulait envoyer à Saint-Petersbourg. Le choix était laissé au goût de Mlle de Pontmore.

En sortant du vestibule, Bérangère vit devant la marquise un petit coupé de couleur sombre, sans chiffres, ni armoiries. Le cocher, qu'elle reconnut bien pour appartenir à la maison, ne portait pas de livrée.

Elle hésitait, ne sachant ce qu'elle devait faire, quand Dimitri, descendant le perron en toute hâte, vint lui ouvrir la portière.

Dès lors ses hésitations prirent fin, et elle se laissa conduire.

Le cocher enfila les Champs-Élysées dans toute leur longueur, prit l'avenue de l'Impératrice et s'engagea dans le Bois de Boulogne.

"Quel chemin prend-il donc?" se demanda la jeune fille. "C'est une erreur, bien certainement. Il ne peut y avoir d'éditeur de musique dans ces parages."

Et pourtant l'erreur paraissait impossible chez les gens du comte Woronzoff, en ce qui concernait leur service, du moins.

Cette maison, où l'œil du maître semblait ne rien voir, marchait d'une façon exceptionnelle.

Bérangère, après réflexion, se décida à mettre la tête à la portière.

"Ne vous trompez-vous pas?" demanda-t-elle après avoir hélé le cocher.

"Non, mademoiselle," lui fut-il répondu respectueusement.

"Mais quel chemin prenez-vous donc?"

—Celui que m'a ordonné Son Excellence."

Il n'y avait pas de réplique à faire, mais c'était le chemin des écoliers, en tout cas.

Bérangère n'eut garde de s'en plaindre.

Par cette belle matinée d'hiver, dans sa solitude presque complète, le bois était charmant.

Les arbres dépouillés s'estompaient dans une brume légère, les rayons du soleil caressaient la surface gelée du lac, et, sur les pelouses de gazon, chaque brin d'herbe portait à son sommet une petite goutte d'eau glacée, qui brillait comme un diamant.

C'était une nouveauté dans la vie laborieuse de Bérangère que cette promenade sans but, où rien ne la pressait, où personne ne réclamait ses services.

Elle pouvait jouir en paix de ce repos inattendu. Pas de patineurs sur le lac, pas de traîneaux où s'étaient les belles dames dans leurs orgueilleuses fourrures.

A peine de temps à autre un promeneur isolé, marchant de son pas le plus rapide, les mains profondément enfoncées dans ses poches, pour les garantir de l'âpreté du froid.

Dans quelques heures seulement la vie apparaissait autour du lac, avec la foule des équipages, stationnant pour mieux voir les prouesses des patineurs.

A quoi donc pensait Bérangère, assise sur les coussins capitonnés de satin marron, les pieds sur une boule d'eau bouillante, les genoux recouverts d'une épaisse et précieuse fourrure,—car tout avait été prévu pour que l'air froid du dehors ne pût atteindre la promeneuse?

Se disait-elle que le luxe est une chose bien douce, bien agréable, et qu'il était fâcheux de n'en jouir qu'en passant?

Songeait-elle à cette beauté fière et aristocratique, disparue de nouveau derrière le rideau noir, dans la chambre du serf Dimitri?

Non, Bérangère n'était pas une rêveuse, nous l'avons déjà dit, et s'il lui arrivait parfois de laisser sa pensée s'égarer dans les régions incertaines de l'avenir, ce n'était pas d'elle qu'il était question.

En ce moment, elle songeait que, l'année prochaine, elle pourrait amener sa malade, affermie sur ses petits pieds, au bord de ce lac que les canards, chassés par la gelée, remplissaient alors de leurs appels plaintifs.

On était arrivé à la grande cascade.

Pour quiconque avait rassasié ses yeux pendant de longues années des aspects enchanteurs des montagnes pyrénéennes, la grande cascade, comme l'appellent les Parisiens dans leur naïf orgueil, devait être d'un médiocre effet.

Et cependant Bérangère, heureuse de sa liberté nouvelle, jouit pleinement du spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Elle oublia les petites Garonnes neigeuses, les sources limpides tombant en écharpes argentées du haut des roches suspendues.

Elle oublia le gave torrentueux ombragé par les vieux hêtres, les champs de bruyère et de rhododendron, pour admirer l'industrie de l'homme, parvenant à copier, sinon à égaler la nature.

"C'est beau," dit-elle, "de trouver cela dans ce grand Paris."

Il était quatre heures lorsqu'on arriva chez l'éditeur de la rue Vivienne.

Bérangère fit longuement son choix, et le commis qui la servait s'étonna de voir une jeune fille si modestement vêtue acheter tant de musique, et descendre d'une voiture si confortable dans sa simplicité.

Cette musique,—avons-nous besoin de le dire?—n'arriva jamais à Saint-Petersbourg, pas plus qu'un ballot énorme de livres français, achetés de la même façon le lendemain, après une promenade au Bois de Vincennes.

XXIII

On avait atteint le dimanche, et Bérangère rentrait de la messe, lorsqu'elle fut accueillie par les cris joyeux de sa petite soeur.

"J'ai été bien longtemps, n'est-ce pas?" demanda-t-elle après avoir fermé la porte. "Le sermon a duré plus d'une heure. Je ne m'en plains que par rapport à toi, car le dimanche t'appartient de moitié avec Dieu, ma pauvre délaissée."

Bérangère, le dos tourné à la fenêtre, où était placé le petit lit de repos, quittait son chapeau et son châle mouillés, sans s'apercevoir de ce qui se passait sur le lit de l'enfant.

"Ah! ma soeur," dit celle-ci d'une voix vibrante, "c'est la première fois qu'en votre absence je ne pense pas à suivre les aiguilles du vieux cadran. Regardez donc. N'est-ce pas comme un reposoir de la Fête-Dieu? Et je n'ai pas encore fini! Il y a beaucoup de choses au fond de la caisse."

Bérangère se retourna, fit quelques pas en avant, et s'arrêta stupéfaite.

Ainsi que venait de le dire Stanie, ce côté de la chambre ressemblait à un reposoir. Le lit de repos était couvert de violettes de Parme, de lilas blanc, de roses parfumées de toutes les nuances, depuis la pâle aurore de l'églantine jusqu'au rouge carminé de la rose du roi.

Il y avait loin de cela au petit bouquet de violettes modestes qu'apportait le docteur à chacune de ses visites. Mais Stanie ne se demandait pas d'où lui venait cette pluie odorante.

Elle était ivre de joie; elle parlait aux roses, aux lilas, à sa soeur, et, tout en parlant, elle faisait des bouquets, elle assortissait des gerbes, elle tressait des guirlandes, qu'elle défaisait aussitôt pour avoir le plaisir de les refaire encore.

Bérangère était devenue subitement sérieuse.

"Qui cela peut-il être?" murmurait-elle. "Nous ne connaissons personne, et le docteur n'est pas assez riche pour faire des folies pareilles. Le printemps et l'été en plein décembre!"

Comme elle finissait ces mots, deux petits coups furent frappés à la porte.

"C'est le docteur!" s'écria joyeusement la fillette.

Elle avait appris à reconnaître de très-loin le pas de son bon ami, et jusqu'à sa façon de frapper pour s'annoncer.

"Oh! oh!" dit-il, "qu'est-ce que cela signifie? Où donc ma petite malade a-t-elle fait une moisson pareille? Dans les champs de roses du paradis, bien sûr."

—Si ce n'est vous," répondit l'enfant avec exaltation, tandis que ses joues pâles se teintaient de rose, "c'est un vrai miracle, un bon ange du ciel."

Le docteur secoua la tête.

"Hélas! mon enfant" dit-il, "j'avoue que je ne suis pas millionnaire, et cette profusion insensée de fleurs..."

—Oh! des fraises!" s'écria Stanie, qui continuait à fouiller avec ardeur au fond de l'immense boîte.

Elle venait de découvrir dans un petit panier fermé une provision de fraises coquettement enfouies dans la mousse.

"Les fraises seront pour vous docteur. Vous les aimez, je le sais. Mais regardez donc Bérangère. Elle n'est pas gaie du tout."

—En effet," demanda le docteur à la jeune fille, qui restait pensive et sérieuse, les yeux attachés sur le parquet, "qu'avez-vous, mon enfant? Pourquoi ne pas partager la joie de Stanie?"

—Je n'ai pas sa confiance enfantine," répondit-elle, "et je ne sais pourquoi... mais je regrette que cette caisse ait été ouverte. On aurait dû la rendre au messager."

Stanie serra sur son coeur un grand rameau chargé de boutons et de fleurs d'oranger, qui exhalaient une odeur pénétrante.

"Oh! Bérangère," murmura-t-elle, "que c'est joli! Comme cela sent bon! Pouvez-vous regretter quelque chose!"

—Je regrette de recevoir un présent quand je ne puis dire merci, faute de connaître le donateur. Comprends-tu, ma petite Stanie? Avec ce mystère, il faut se résigner à paraître ingrate, et y a-t-il rien de plus laid que l'ingratitude?"

—Oh!! mais, je ne suis pas en peine, moi," répondit l'innocente enfant. "Je sais bien que ce doit être un ange."

Le docteur se mit à rire joyeusement. Stanie lui lança un regard indigné.

"Est-ce que par hasard vous ne croiriez pas aux miracles?" demanda-t-elle d'une voix émue.

"Si, mon enfant, autant que vous, plus que vous, peut-être, car j'ai vécu cinq fois votre âge, et j'ai eu l'occasion de voir la puissance miséricordieuse de Dieu s'exercer plus souvent."

—Alors, pourquoi serait-il plus difficile au bon Dieu d'envoyer des fleurs à une pauvre petite malade, dont elles feront la joie, que de faire tomber la manne dans le désert, comme le raconte mon Histoire sainte?"

—Non, bien sûr, mon enfant, rien n'est difficile pour la main qui a tout créé. Je vous accorde d'ailleurs que les fleurs sont une production plus naturelle que la manne; mais la manne tombait directement du ciel, et n'arrivait pas aux Israé-

lites dans des caisses ficelées et cachetées comme celles-ci.»

Stanie laissa tomber son regard de découragement sur les bouts de corde qui erraient sur son lit, portant encore à leur extrémité de petits fragments de cire rouge.

«Il faudrait s'informer» murmura-t-elle, tant la foi au présent miraculeux était robuste dans son cœur.

C'est ce que venait précisément de faire Bérangère. Elle était descendue sans en rien dire, avait interrogé minutieusement Mme Sapin, mais point n'était besoin de si amples recherches.

Le messager céleste, comme Stanie persistait à vouloir le nommer, avait pris la vulgaire apparence d'un honnête employé du chemin de Paris-Lyon-Méditerranée.

P. L. M., disait sa casquette, en lettres d'or, et le collet de sa blouse, en lettres rouges.

Il n'y avait rien à payer, rien à savoir de lui.

«Ces gens-là sont muets comme des poissons,» affirma Mme Sapin.

Quant à la caisse, elle portait pour suscription :

«A mademoiselle Stanie de Pontmore, rue Pavée, n° 15.—Paris.»

Et dans un angle se voyait sur un papier blanc, en lettres imprimées :

«Envoi de Mme Duluc, successeur d'Alphonse Karr.—Nice (Alpes-Maritimes).»

Venir de si loin pour la petite Stanie, ces belles et aimables fleurs, douillettement couchées sur leur lit de mousse et de feuillage!

Car c'est bien pour elle, qu'en plein hiver, le soleil d'or de Nice a fait épanouir sous un ciel d'azur, ces admirables rose-thé, ces roses carminées, ces boutons de Bengale!

Stanie se consola avec ces pensées de la déception qu'elle venait d'éprouver au sujet du messager céleste.

Certes, le costume traditionnel manquait au brave employé du chemin de fer.

«Oh!» murmura Stanie. «les belles ailes bleues, les robes blanches flottantes, les couronnes de lumière! Savez-vous, ma soeur?» dit-elle tout haut, «puisque mes fleurs ne viennent pas du ciel, je vais les partager. Nous prions le docteur d'offrir en mon nom les plus jolies à ses nièces, je ne garderai pour moi qu'un bouquet de violettes, et, après que vous aurez choisi, Mme Sapin, portera le reste à la pauvre femme dont vous m'avez parlé, et qui grelotte tout le jour à la porte de l'église, offrant aux âmes charitables ses pauvres petits bouquets de deux sous.»

L'idée de Stanie, jugée excellente, fut approuvée à l'unanimité.

Ce jour-là, à l'issue des vêpres, les fidèles qui sortaient de l'église Saint-Paul furent bien surpris de voir sur l'éventaire de leur vieille marchande des fleurs à faire envie au printemps lui-même.

En quelques minutes tout fut enlevé, moyennant force pièces blanches, et la pauvre marchande, relevée de faction bien avant l'heure accoutumée, grâce à son gain inattendu, entra dans l'église remercier Dieu, et le pria pour une petite malade, ainsi que le lui avait recommandé Mme Sapin.

Chez le docteur, les choses se passèrent moins agréablement. Mme Roland déclara de son ton le plus serré que ses nièces étaient assez grandes pour

savoir se conduire elles-mêmes, mais qu'il était fort heureux que ces fleurs d'aventure ne lui eussent pas été offertes, à elle, car elle se serait empressée de les faire jeter au coin de la borne.

«Je n'ai jamais aimé les aventures ni les aventurières,» ajouta-t-elle en guise de péroraison.

Le dimanche suivant, même envoi de Nice pour Mlle Stanie de Pontmore.

La caisse était de dimension semblable. Les fleurs seules variaient, toutes fleurs de montagnes, comme dans les Pyrénées, fit observer Stanie, qui était déjà très forte sur la flore du pays natal: bruyères, rhododendrons, narcisses, géraniums, valérianes, et surtout ces jolis lis sauvages, acaïlice mêlé de violet et de brun.

«Vraiment, ma soeur,» disait Stanie en déposant ses nouveaux trésors, «c'est bien extraordinaire. Que de choses me sont arrivées depuis peu de temps! Mon brave Minos, sa voiture et les livres, mes jolis chinchillas, et maintenant ces fleurs plus belles que tout ce qu'on voit à Paris chez les grandes bouquetières.»

Le rapprochement de ces trois innocentes aventures, fait sans mégarde par la naïve enfant, couvrit d'un nuage pourpre le visage de Bérangère, que ce second envoi avait rendue encore plus sérieuse que le dimanche précédent.

XXIV

A cette même heure, le comte Woronzoff travaillait seul dans sa grande bibliothèque.

Il leva la tête en entendant sonner midi.

«La caisse doit être arrivée, certainement,» murmura-t-il. «Je voudrais bien savoir ce qu'elle imagine.»

Puis il passa la main sur son front, et reprit la plume.

Chose étrange. Voilà ce qui se lisait au milieu d'une page hérissée de citations, de dates, de textes obscurs :

«De quelle couleur sont ses yeux? Je me le suis déjà demandé cent fois sans trouver la réponse.»

«Parfois il me semble qu'un flot d'or les traverse; parfois ils paraissent sombres comme la nuit; puis, le jour se lève, et je salue le pur azur.»

S'agissait-il de l'Égyptienne Cléopâtre, de la grande Sémiramis, de la brillante Aspasia? Quel poète grec ou latin avait ainsi chanté les yeux d'une beauté antique?

Le comte le savait sans doute. Il sourit en se relisant, déchira le feuillet énigmatique, et ouvrit le tiroir secret de son bureau, où nous avons commis déjà quelques indiscretions, pour tâcher de nous éclairer sur le compte de cet homme impénétrable.

Voici ce que nous pourrions lire sur un agenda de cuir de Russie, dont les fermoirs d'acier ne s'ouvrent qu'à l'aide d'une clef, une vraie clef, sérieuse, ouvrant bien, et fermant mieux encore, comme celle d'un coffre-fort :

«...Si l'on pouvait se fier aux théories de Darwin, concernant l'origine des êtres, je serais assez porté à croire que cette jeune fille compte une sirène au sommet de son arbre généalogique.»

«Quelle musique que cette voix chaude, flexible, vibrante! Un timbre d'or, grave, ému parfois.»

«Puis tout à coup une mélodie cristalline et perlée dont les accents sympathiques et charmants vont à l'âme et la captivent! Quel enchantement pour moi que cette rare parole! Lorsqu'après l'avoir entendue, admirée, quand je voudrais en garder à jamais l'écho, il me faut subir les insipides monologues d'Olga, débités par sa voix de tête, naturellement fausse, je suis tenté de lui dire: «Silence, sottise perruche! Osez-vous «parier quand le rossignol chante?»»

«Bérangère! nom étrange et charmant! Je sais par le docteur qu'elle n'est pas née au pays basque, mais à Athènes, où son père, amateur de l'antiquité, s'était fixé pendant quelques années. Ainsi, c'est sous ce ciel poétique et privilégié que cette fleur charmante s'est épanouie. C'est sur cette terre classique de la beauté que son visage a pris ces lignes si nobles, si enchanteresses dans leur harmonie, visage de jeune déesse, avais-je pensé la première fois que je l'ai vue. Praxitèle l'aurait enviée pour son ciseau. Mais non, ce ne sont pas les souvenirs du paganisme que Bérangère évoque. Avant tout Bérangère est une vierge chrétienne. Ainsi devait apparaître aux yeux ravis Cymodocée, lorsqu'elle renonça au culte mythologique pour adorer le vrai Dieu.

«C'est une excellente règle d'hygiène morale, d'écrire ainsi ses pensées à mesure qu'elles débordent du cœur trop plein. En me reisant, je puis voir le bien-être relatif que j'éprouve déjà. Suis-je encore le même homme que l'année précédente? A cette époque, j'avais perdu jusqu'à la curiosité de vivre, ce dernier lien qui attache ici-bas ceux auxquels il ne reste plus d'espérance. Maintenant j'essaie de recueillir ma conscience errante au milieu de l'agitation et de la vie. L'ombre s'étendait, s'épaississait de plus en plus, mais la nuit s'est retirée peu à peu devant cette lumière nouvelle. Oserai-je la nommer? Même ici, derrière ce voile protecteur, je recule à livrer mon secret. On l'a dit il y a longtemps: les sentiments les plus purs sont en même temps les plus craintifs, et c'est blesser leur pudeur que de les tirer de l'obscurité pour les mettre au grand jour. Mais ce charme mystérieux et tout puissant, n'ai-je pas essayé de m'y soustraire? N'ai-je pas dit cent fois, mille fois, peut-être: Arrière, séduisants fantômes, légion de chinières fascinatrices! Et, malgré moi, cette figure serène et charmante venait hanter mes pensées du jour, mes rêves de la nuit. J'entendais sans cesse retentir à mes oreilles cette voix d'une suavité pénétrante, qui me parle dans le secret du cœur un langage que je n'avais jamais entendu jusqu'à ce jour.

«Qu'a-t-elle fait pour s'emparer ainsi de tout mon être? L'innocente créature, qui a encore dans les yeux et sur les lèvres la candeur de l'enfance, serait bien étonnée si elle lisait ces lignes toutes pleines d'elle. Elle me redoute, je le vois bien. Loin de deviner une sympathie que tous mes efforts tendent à lui cacher, elle a peur de moi!

«Peur! Eh bien, tant mieux! Voilà ce qui me rassure. Je pourrai la conserver ainsi des années, peut-être! Si elle devenait plus clarvoyante, ce serait ma condamnation, je la perdrais sans retour.

«Je ne suis pas malheureux! Quand bien même sa présence ne devrait jamais être pour moi qu'une lueur fugitive pénétrant dans l'obscurité, un rayon passager qui glisse dans le sombre cachot, et vient éclairer un instant le malheureux prisonnier, cet instant sera pour moi celui de la grâce et du salut.

«J'aurais appris auprès d'elle le sens divin de la vie; j'y aurais vu que les souffrances de la pauvreté, les privations, les oppressions subies, les injustices souffertes ne comptent pas pour une âme qui sait s'élever vers Dieu.

«Elle m'aura enseigné que le but le plus élevé, le plus enviable dans notre course d'ici-bas, ce n'est ni le plaisir, ni la richesse, ni la science, ni la gloire, ni les honneurs, et que le sort le plus désirable n'est pas le plus heureux suivant les idées humaines.»

XXV

Un soir Bérangère était restée à son travail plus longtemps que de coutume.

Absorbé dans ses réflexions, le comte Serge avait laissé passer les heures, et, quand il donna congé à la jeune fille, la nuit était venue depuis longtemps.

«Vous ne pouvez vous en aller seule,» dit-il; je vais sonner Dimitri, qui vous accompagnera. Vous le préférez à tout autre, n'est-ce pas?

—Il est inutile de déranger Dimitri ou qui que ce soit,» répondit-elle. «J'ai l'habitude de Paris à toute heure.

—Comme vous voudrez,» ajouta-t-il d'un ton qu'elle trouva moins qu'aimable, brusque, s'il faut tout dire.....

Elle n'avait pas fait cent pas dans les Champs-Élysées, qu'elle se repentit d'avoir refusé un protecteur.

Deux hommes, qui la suivaient depuis sa sortie de l'avenue Gabrielle, s'approchèrent d'elle et lui demandèrent l'aumône d'un ton menaçant.

Bérangère pressa le pas, mais ils n'eurent pas de peine à se maintenir à sa hauteur. L'un se plaça à droite, l'autre à gauche, et la menace allait tourner à l'insulte, lorsqu'un homme de haute taille, enveloppé dans un long manteau, fondit sur la dangereuse escorte qu'il mit en fuite en présentant le bout d'une canne à épée.

L'acier avait lui sous la clarté d'un réverbère. Il n'en avait pas fallu davantage pour effaroucher les deux lâches. Pâle, tremblante, se soutenant à peine, les yeux à demi clos par l'émotion, Bérangère voulut remercier son sauveur, mais il avait disparu.

«Etrange ressemblance!» murmura-t-elle «Cette haute stature, cette voix impérieuse!... Mais non, ce ne peut être lui!... Je l'ai laissé au coin du feu, et ne songeant guère à sortir.»

Si Bérangère s'était retournée un instant après, elle aurait vu l'homme au grand manteau la suivant pas à pas, d'un peu loin, à la vérité, mais assez près encore pour pouvoir lui porter secours en cas de danger.

Les jours suivants, le mystérieux protecteur se retrouva à son poste sans que la jeune fille protégée en eût conscience. Il la suivait patiemment, s'arrêtant quand elle s'arrêtait, ralentissant ou

pressant sa marche, et choisissant les zones d'ombre tandis qu'elle recherchait les parages éclairés.

Un soir, il la vit s'arrêter tout à coup, à l'entrée de la rue Saint-Antoine, devant une pauvre femme assise, ou plutôt à demi couchée au seuil d'une porte, comme épuisée de faim et de fatigue.

C'était une italienne, jeune encore, et belle sous ses pittoresques haillons.

Elle portait un enfant à son sein; un autre était couché en travers sur ses genoux, à demi endormi, et un troisième, l'aîné de la famille, pleurait tout bas, et tendait timidement la main aux passants.

Bérangère mit la main à sa poche, en tira quelque menue monnaie, qu'elle donna au pauvre petit solliciteur, fit deux ou trois pas en avant, puis, s'arrêtant comme indécise retourna en arrière.

"Vous avez faim, sans doute, mes pauvres petits!" dit-elle d'une voix si douce, que l'Italienne saisit le bas de sa robe et l'embrassa dévotement dans sa reconnaissance. "Suivez-moi à quelques pas d'ici, nous y trouverons de quoi vous reconforter."

La pauvre femme se leva avec effort, mais ranimée déjà par l'espoir qui lui était offert.

Quant aux enfants, avec l'heureux instinct de leur âge, ils devinèrent à qui ils avaient affaire, et s'accrochèrent à la jupe de Bérangère, comme s'ils redoutaient de la voir les abandonner.

Ils arrivèrent ainsi dans un honnête petit restaurant que Bérangère savait être tenu par un ami du ménage Sapin. Elle se nomma, fut accueillie avec le plus grand respect, et commanda une bonne soupe bien chaude pour ses protégés.

Les enfants se jetèrent avidement sur cette manne inespérée. Quant à la mère, avant de porter la première cuillerée à sa bouche, elle jeta un regard de reconnaissance sur sa Providence visible, sur cette belle jeune fille dont le visage rayonnait d'une joie divine.

"Pardonnez-leur," murmura-t-elle avec émotion. "Ils avaient si faim!"

Après la soupe, on apporta un plat de viande, un ragoût substantiel, dont les pauvres petits affamés se léchèrent littéralement les doigts.

"Comme c'est bon, hein!" se disaient-ils l'un à l'autre. "Oh! mère, que la bonne dame est bonne!"

Et, rassasiés maintenant, réchauffés, désaltérés, ils avaient repris la gaieté de leur âge, et remplissaient de leurs éclats de rire la petite salle déserte où Bérangère les avait fait installer.

Quand il fut parti, Bérangère ne voulut pas les laisser aller les mains vides.

On enveloppa la moitié d'un pain et un morceau de viande froide dans un grand journal, et le digne propriétaire ajouta, à titre de don gratuit, une bouteille de vin pour la pauvre mère nourrice.

"Vous me la rapporterez dans deux jours," dit-il, "et il y aura encore de la soupe pour vous et pour les enfants."

"Mon Dieu!" pensait Bérangère en continuant sa route, "que les riches sont heureux! Nourrir ces pauvres abandonnés, leur donner l'abri d'un toit, quelle source de bonheurs ineffables!"

Elle ne savait pas, en formant ce voeu compatissant, qu'à partir de cette heure où Dieu les

avait mis sur son chemin, l'Italienne et ses enfants ne connaîtraient plus jamais la misère.

Pendant que, semblable à l'ange de la Charité, elle n'avait d'yeux que pour les pauvres petits que sa générosité nourrissait, d'autres regards, pieusement avides, contemplaient avec émotion cette scène touchante.

Vingt fois le protecteur mystérieux de Bérangère avait essuyé la buée qui couvrait les vitres avec son mouchoir de fine batiste. Puis, quand la petite troupe s'était séparée de la jeune fille, après mille bénédictions d'une part, et promesse de se revoir de l'autre, le monsieur au grand manteau avait suivi l'italienne et l'avait abordée délibérément.

"Ne craignez rien," lui dit-il en voyant son mouvement d'effroi; "à partir de ce soir, votre sort et celui de vos enfants sont assurés. Bénissez Dieu, qui vous a fait voir un de ses anges!"

Et comme la pauvre femme le regardait sans comprendre, d'un air ébahi, il lui mit dans la main tout l'or que contenait son porte-monnaie.

"En retour," dit-il, "donnez-moi la pièce blanche que vous avez reçue tout à l'heure. Elle me portera peut-être bonheur, à moi aussi. Il y a des mendiants de toutes sortes," ajouta-t-il à voix basse.

Trois jours après, l'Italienne allait raconter à Bérangère l'étrange aventure qui avait suivi ces humbles agapes de la charité. Mais tout n'était pas fini là. Un monsieur qui ne s'était pas nommé avait placé l'aîné de ses enfants en apprentissage, le second à l'école, et elle-même, avec son dernier né, dans une bonne chambre où rien ne manquait, et où lui serait fourni l'ouvrage qu'elle était capable de faire.

XXVI

Un matin, en décachetant le courrier nouvellement arrivé, comme elle le faisait chaque jour, Bérangère trouva la lettre d'un solliciteur qui demandait au comte, dans les termes les plus humbles, la permission de lui dédier un ouvrage sur la Russie.

"Il ne fallait pas me lire la lettre, si vous voulez gagner mon intérêt pour votre protégé," répondit le comte aux sollicitations de Bérangère. "Vous savez que j'ai peu d'estime pour les flatteurs de profession."

—Je ne le connais pas," répondit la jeune fille timidement, "mais il meurt de faim!"

—Eh bien, envoyez ce que vous voudrez.

—Cinquante francs?" murmura-t-elle d'un ton interrogateur.

"Cela n'en vaudrait pas la peine. Mettez un billet de cinq cents francs. Il les doit à votre intercession," ajouta-t-il presque durement. "Quant au livre, renvoyez-le, il peut trouver à le mieux placer."

Bérangère releva la tête.

"Oh! non," dit-elle courageusement, "ce serait mal, ce serait effacer le bienfait."

Il la regarda en silence, puis, à demi-souriant:

"Au fait, agissez comme bon vous semblera."

"Ne vous étonnez pas," reprit-il au bout d'un instant, "si je ne suis pas précisément pourvu de toutes les vertus chrétiennes; mon père était un

sceptique en matière religieuse. Il y a encore quelques Russes dans la haute société qui sont restés des adeptes de votre Voltaire."

Bérangère fit un geste pour protester.

"Oh! pardon," ajouta-t-il. "Je reprends ce *votre* injurieux. Il ne peut y avoir rien de commun entre cet homme à l'esprit infernal, au masque diabolique, et..."

Il s'arrêta subitement et la fixa avec une attention dont elle fut troublée.

"Ma mère était une fervente catholique, en sa qualité de Hongroise. Elle avait fait promettre au comte Michel Woronzoff, en lui accordant sa main, que les enfants à naître de leur union seraient catholiques, apostoliques et romains. Mon père promit avec une parfaite indifférence. Je fus donc baptisé; mais ma mère mourut quelques années après ma naissance, et je vous laisse à penser ce que fut mon éducation religieuse entre les mains d'un père voltairien.

"Vous ne pouvez vous imaginer," reprit-il après un instant de silence, "—je ne parle pas seulement de moi, mais de tous mes confrères en incrédulité, —ce qu'il y a de stérile, de désolé dans le cœur d'où la foi est bannie, désert sans limites, et pourtant sans horizon. Et quel ver rongeur que cette foi persistante qui le poursuit! quel involontaire et douloureux hommage envers *ces superstitions* qu'il voudrait bannir!

"Je n'ai jamais eu la haine des choses saintes. J'en ai eu quelquefois l'émotion, et toujours le respect; mais cette moelle généreuse dont se nourrissent les croyants, cette moelle qui les soutient dans le combat de la vie,—*the struggle for life*, comme disent les Anglais,—il faut la sucer avec le lait, plus tard il n'est plus temps.

"Oh! que non!" s'écria Bérangère avec une exaltation qu'elle ne chercha pas à dominer, et en levant vers le ciel un regard empreint d'une foi profonde.

"Pour vous, jeune fille," reprit-il comme s'il ne l'avait pas entendue, "vous avez reçu d'en haut le plus précieux des dons: une foi naïve et confiante que rien n'ébranle, que rien n'altère. Vous descendrez le cours de la vie telle que les Indiens qui, au passage de ces dangereux *rapides*, si fréquents dans leurs fleuves d'Amérique, s'étendent immobiles au fond de la barque, et, sans se permettre un mouvement, attendent insoucieux ce que décidera le grand Manitou.

"—La résignation n'est pas le fatalisme," répondit doucement Bérangère.

"Quoi! n'avez-vous jamais envié le sort de ces heureux du jour qui vivent dans les délices? Quand, en retournant chez vous, vous rencontrez, vous éblouissant de son luxe, de sa richesse, de son insolent bonheur, une jeune femme au front triomphant, à demi couchée sur les moelleux coussins de sa voiture, dont elle semble faire un char de triomphe, ne vous dites pas: "Ma place serait là, moi, qui suis belle, plus belle qu'elle, peut-être, qui vaut mieux, à coup sûr?"

Bérangère rougit jusqu'à la racine de ses cheveux dorés, mais son oeil resta calme, et son front devint plus grave.

"Ma place est où Dieu l'a marquée," dit-elle d'une voix émue; "je n'en souhaite pas d'autre."

XXVII

Qu'allait-il donc chercher le soir dans l'église déserte?

Peut-être l'écho des prières d'un cœur pur, car *lui* ne priait pas encore!

Peut-être la trace de l'ange qui lui était apparu sous un visage de femme.

Nous ne savons. Mais bien souvent le bedeau, en faisant sa tournée avant la fermeture des portes, avait été obligé de l'avertir du geste et de la voix.

"On ferme," répétait-il sur un ton monotone. "On va fermer."

Et il agissait bruyamment son trousseau de grosses clefs dans le voisinage de ce personnage mystérieux, qui ne regardait ni les tableaux, ni l'autel, mais qui se dissimulait derrière un pilier, comme un malfaiteur, attendant patiemment sa proie.

Non, ce n'était pas un voleur.

Cet homme sortait de l'église comme il y était entré, sans prendre de l'eau bénite, il est vrai, sans faire de génuflexion devant l'autel, mais il donnait une pièce d'or au pauvre boiteux qui lui tendait le goupillon; il en distribuait quelques autres à l'aveugle et au paralytique, qui se disputaient les largesses des fidèles à la sortie de chaque office.

Parmi ces fidèles, aucun n'avait l'air plus absorbé, plus recueilli, plus saintement épris de la vieille église que l'homme au manteau de fourrure, comme avaient fini par le désigner la loueuse de chaises, le bedeau et son frère le sacristain.

Il restait là pensif, les yeux à terre, pendant que la foule s'écoulait.

Où, la foi descendait. Le *fiat lux* se faisait peu à peu dans ces ténébres. L'âme commençait à papoter sous cette enveloppe que Bérangère croyait de bronze ou de grant.

"Je suis entré dans *son* église," disait l'agenda aux fermoirs d'acier. "Il faisait nuit déjà. La lampe du sanctuaire éclairait faiblement le haut de la nef, et laissait dans l'ombre les piliers éancés ainsi que les chapelles profondes. Une seule, remplie d'ex voto, était encore illuminée par des cierges nombreux qui achevaient de se consumer, gages touchants de foi et d'espérance apportés là par d'humbles femmes, par des mères désolées, par des épouses anxieuses, attendant et réclamant le secours divin.

"Je m'approchai Un groupe en marbre attua mon attention.

"Un ange radieux, un pied attaché à la terre, mais les ailes déployées, comme s'il était prêt à prendre son vol, montrait le ciel d'une main et tendait l'autre à un malheureux mortel qui semblait écrasé sous le poids d'un fardeau sans nom.

"L'ange *lui* ressemblait. Le misérable, c'était moi. Elle me montre le ciel, elle aussi. Peut-être pourrai-je me redresser, briser les chaînes qui m'étreignent, si elle en vient à me tendre sa main secourable.

"Hélas! que le amère dérision! Quand bien même elle le voudrait, un abîme nous sépare. Je ne dois jamais l'oublier. En vain sa douce carté rayonne comme celle de l'étoile que le prisonnier contemple ému à travers les fenêtres de son ca-

chot. Si cette pure lumière demeure visible à ses yeux, l'étoile reste au ciel et ne descend pas se mêler à la fange d'ici-bas.

«Ce n'était pas une illusion, l'autre soir. Elle ressemble en réalité à ce bel ange secourable. Lorsque je l'ai revue le lendemain en pleine lumière, il m'a semblé tout à coup lui voir pousser des ailes d'azur.

«Mais sa beauté seule n'aurait pas touché mon cœur.

«Je l'aime, non pas parce qu'elle est à mes yeux la plus belle créature qui soit jamais sortie des mains de Dieu; je l'aime parce qu'elle est la meilleure et la plus pure.

«J'aime mieux me la représenter telle qu'elle m'est apparue un soir, comme une image vivante de la Charité, abritant dans sa robe, préservant de la faim et de la bise ces deux pauvres petits qui grelottaient de froid, au seuil d'une porte de ce riche Paris.

Et malgré moi je la revois paisible et sereine dans le cadre modeste où sa vie se renferme, ennoblissant les objets les plus humbles, vivifiant les plus inertes, ressuscitant les cœurs qui se croyaient morts à jamais.»

DEUXIEME PARTIE

RUSSIE

I

Cinq ans auparavant, il n'était bruit, à la cour de Russie, que d'une nouvelle étoile qui venait de se lever à l'horizon, et qui menaçait d'éclipser toutes les autres par son éclat vainqueur.

Elle se nommait Alexandra de Bergstein, et jouissait de la faveur de la grande-duchesse héritière, une princesse allemande qui l'avait amenée avec elle de son pays natal, lorsque, pour mettre sa main dans la main qui devait tenir un jour le sceptre de toutes les Russies, elle avait pris à jamais la route de l'exil.

Cette faveur, jointe à une beauté incomparable, devait tenir lieu de dot à Alexandra de Bergstein.

Sa mère, veuve d'un comte de l'Empire, à peu près ruiné, l'avait confiée en mourant, l'année précédente, à la jeune princesse, dont elle avait fait l'éducation.

Celle-ci avait accepté le legs, et, lors de son mariage, on l'avait vue arriver à Saint-Pétersbourg avec Alexandra de Bergstein, devenue la première demoiselle d'honneur.

Personne ne portait avec une grâce plus fière, sur une plus blanche épaule, le noeud de diamants au chiffre de l'Altesse impériale.

Personne ne savait comme Alexandra fasciner les regards, attirer les hommages et charmer les cœurs. Personne ne s'entendait comme elle à rouler avec une touchante candeur sa prunelle de saphir, qui rayonnait parfois de tous les feux du diamant.

Il va sans dire que mille papillons de la plus haute volée vinrent, dès le premier jour, brûler

leurs ailes au miroir de flamme de ces beaux yeux.

Mais Alexandra ne se souciait guère d'un pareil encens.

C'était une femme pratique, aux visées hautes, qui, depuis qu'elle était en âge de réfléchir et de comprendre, avait avancé dans la vie avec une idée fixe: faire un brillant mariage.

Et par là, la jeune ambitieuse entendait non-seulement l'alliance d'un beau nom, d'une haute position à la cour, mais encore, et, plus encore peut-être, une grande fortune, de l'or à remuer à la pelle, des millions à aligner les uns au-dessous des autres, des diamants à faire pâlir de jalousie ses rivales en beauté.

Tous ceux qui possédaient une fortune médiocre, fussent-ils princes et favoris du souverain, furent repoussés avec perte, lorsqu'ils se hasardèrent à mettre aux pieds de la belle dédaigneuse leur cœur et leur main.

«Que veut-elle donc? A quoi aspire-t-elle?» se demandait-on dans le cercle familial de la grande-duchesse.

Enfin, un soir de novembre, quand le palais d'hiver étincelait de mille feux, et qu'Alexandra n'avait jamais paru si belle dans le nuage de tulle blanc dont elle aimait d'ordinaire à entourer sa beauté, le comte Serge Woronzoff, qui arrivait de Vienne, où il avait rempli une mission diplomatique de la plus haute importance, fut présenté à la belle fille d'honneur.

Elle lui fit un accueil plein de réserve, mais en même temps si flatteur dans sa grâce modeste, que personne ne douta que ce ne fût là l'élu désigné par le sort, s'il voulait prendre la peine de se faire agréer.

Alexandra avait été bien renseignée. Elle savait que ce grand seigneur sceptique, qui ne se souciait guère pour lui des choses religieuses, par un étrange illogisme, plus commun qu'on ne pense peut-être, y tenait sincèrement pour le compte de celle qui devait être sa femme.

Il considérait la piété dans une jeune fille comme une grâce de plus: il estimait que l'émotion des choses saintes mettait une auréole poétique autour d'un front pur.

Elle était restée pieuse, douce et bonne, six mois, un an, précisément le temps nécessaire pour asservir l'homme confiant qui avait eu le tort de plier une fois les genoux devant elle.

Un jour il se réveilla. Le bandeau tomba de ses yeux, et, dès lors, il reprit l'autorité d'une main ferme.

Elle essaya de la lutte; elle pria, elle supplia, elle pleura. Mais c'en était fait désormais de l'anarchie, du gouvernement du plus faible.

Le souverain légitime, qui avait abdiqué un instant ses droits, les revendiqua hautement, et parut décidé à les exercer sans conteste.

Elle se soumit en apparence, car elle vit bien que ses artifices seraient désormais en pure perte, qu'il était résolu à ne pas retomber sous le joug, et qu'il resterait le maître—un maître sévère, en vérité.

Il y avait un point cependant où toute consolation était laissée à Alexandra: l'argent.

Ainsi que dans ses rêves de jeune fille, elle le maniait à pleines poignées, il glissait entre ses

doigts menüs pour se transformer en perles, en rubis, en diamants, les seuls êtres qu'elle aimât d'une tendresse sincère.

Aussi, en la voyant, partout, toujours, la plus belle et la plus parée, le monde la jugeait heureuse. Il ne s'étonnait pas de ne plus voir sans cesse le comte Serge à ses côtés.

Qu'importe l'union des cœurs? La belle comtesse n'habitait-elle pas un palais qui pouvait rivaliser de luxe avec les palais impériaux?

Ne citait-on pas ses attelages, ses traîneaux, ses dentelles, ses fourrures splendides, l'élégance de ses livrées, et surtout ces fameux diamants, que le schah de Perse lui aurait enviés, prétendaient les flatteurs?

N'avait-elle pas un cuisinier français, formé à la savante et délicate école du baron Brisse?

Ses fêtes n'étaient-elles pas les plus brillantes, les plus recherchées du grand monde, les mieux organisées, pour tout dire?

Oh! oui, elle s'entendait à merveille à semer autour d'elle, non pas pour la charité, mais pour la satisfaction de son luxe égoïste, les roubles que ne lui refusait jamais Isbyleff, l'intendant du comte, la perle et le phénix des intendants, car il était aussi intègre qu'habile.

A l'heure où nous sommes de cette histoire, tout Saint-Petersbourg avait les yeux fixés sur le palais Woronzoff.

On savait qu'il se préparait dans l'opulente demeure une de ces fêtes féeriques dont les chroniques mondaines sont si friands dans tous les pays.

Une grande galerie, revêtue de glaces, avait été construite pour faire suite aux quatre salons, jugés cependant insuffisants à contenir la foule brillante des invités.

Dans l'embrasure de chaque porte-fenêtre devaient être placés, au milieu de massifs de fleurs et de feuillage, et dans des vasques immenses de porphyre, d'albâtre, de marbres de différentes sortes, des blocs énormes de glace limpide comme du cristal de roche, qui, par un ingénieux appareil, pouvaient être renouvelés à mesure que la chaleur les ferait fondre.

Des trophées d'armes, des armures complètes, des tapisseries gothiques, des plantes tropicales, bananiers et palmiers, à faire rêver du Brésil, achevaient la décoration de cette salle de bal sans pareille.

Quant aux invités, tous costumés,— c'était de rigueur,—ils porteraient les plus beaux noms de la Russie.

On disait même tout bas que, à la faveur d'un domino inviolable, la grande-duchesse devait venir honorer pendant quelques instants de son auguste présence la demeure de sa favorite.

La veille de la fête, après un déjeuner silencieux, la comtesse Woronzoff suivit son mari dans la pièce qui portait le nom de fumoir, et où il se retirait d'ordinaire, à la suite du repas du matin, pour prendre connaissance des journaux tout en fumant.

«En vérité, comte,» dit-elle d'un ton mutin, «vous êtes le seul à Saint-Petersbourg qui ne vous occupiez pas, à l'heure qu'il est, de mon costume.»

—Je vous ai laissée souveraine maîtresse d'arranger tout cela à votre fantaisie, et, pourvu que

vous n'ayez pas pris un rôle mythologique, ma chère, tous les autres me semblent bons.

—Vous le savez, j'ai renoncé à Diane chasse-resse après votre sévère déclaration. Que diriez-vous d'une Aurore? L'aurore est de tous les temps, il me semble.»

Le comte ne put s'empêcher de sourire.

La comtesse posa le doigt sur un timbre à sa portée, et Macha, la première de ses caméristes, passa son visage coquet dans l'entrebâillement de la porte.

«Dites à Nadia de vous aider à apporter ici mon costume. M. le comte désire le voir.»

Le comte fit un geste de dénégation. Mais l'ordre était donné, et s'exécuta en moins de rien.

Bientôt le divan, les fumeuses, la table du milieu, furent couverts de flots de tulle, de gaze diamantée, et de satin fleur de pêcher.

«C'est une nuance difficile à soutenir, n'est-ce pas, Serge?» demanda-t-elle. «Mais c'est bien là le rose de l'aurore. Qu'en pensez-vous.»

—Vous êtes, ma chère, plus compétente que moi en ces sortes de choses, et considérée partout comme l'oracle du goût.»

Le ton était légèrement ironique. La coquette jeune femme n'entendit ou ne voulut entendre que le compliment.

«Ah!» reprit-elle avec un soupir, «si vous n'aviez pas proscrit la mythologie, quel effet j'aurais pu faire en tableau vivant : l'Aurore, du Guide!»

—Je ne vous savais pas tant de connaissances artistiques,» dit la voix railleuse du comte. «Qui donc vous a renseignée de cette sorte?»

Alexandra rougit. Sans doute qu'elle voulut détourner la réponse à faire cette question, car elle ajouta d'un ton bas et doux :

«Après tout, que m'importe? L'essentiel pour moi, ne serait-ce pas de vous plaire, si j'avais l'espoir d'y parvenir encore?»

II

On était au matin de la fête. Le comte avait fui son hôtel, inhabitable pour tout le jour. Il avait horreur du tapage, du remuement, du branle-bas motivé par les derniers apprêts, toutes choses fort agréables à la frivolité d'Alexandra, nécessaires même à son esprit oisif.

La comtesse, enfermée avec son coiffeur, pour décider irrévocablement la question de sa coiffure, fit un geste d'impatience lorsqu'elle vit entrer Macha, qu'elle n'avait pas sonnée.

«Qu'est-ce encore?» demanda-t-elle. «Ne pouvons-nous me laisser un instant tranquille? J'avais dit pourtant qu'on s'adressât à Isbyleff. Il a reçu mes dernières instructions.»

Macha fit un geste désespéré qui signifiait :

«Je ne puis parler devant témoin.»

La comtesse la comprit aussitôt, et passa dans une pièce voisine, où elle lui ordonna de la suivre.

«Ah! madame!» murmura Macha toute hâlante, «quel malheur! Cette belle fête..»

—Eh bien, parle, tu me fais mourir.

—Un télégramme de Warinhoff! L'enveloppe était ouverte. J'ai regardé par je ne sais quel instinct, et j'y ai vu, hélas! l'affreuse nouvelle..»

—Mais t'expliqueras-tu, sottise créature?» s'écria la comtesse, au comble de l'anxiété.

«Madame le saura bien assez vite. La princesse Lipowsk, la tante du maître, se meurt dans son domaine de Moldaïa. Elle demande M. le comte; elle veut le revoir encore une fois. Il faut qu'il parte tout de suite.

—Ah!» s'écria Alexandra, en devenant horriblement pâle, et en portant la main à son cœur, «c'est par trop affreux!»

Macha connaissait sa maîtresse. Elle savait bien que cette exclamation de regret s'adressait, non pas à la mourante, mais au plaisir qui allait lui échapper.

Elle la regarda en réprimant un sourire.

Mais la comtesse ne voyait rien, n'entendait rien, ou plutôt, à demi couchée sur le canapé où elle venait de se laisser tomber, elle voyait passer devant ses yeux, comme un mirage moqueur, le fantôme de son triomphe du soir.

«Rien ne serait encore perdu si madame le voulait, si elle savait oser,» murmura l'astucieuse Macha.

«Quoi? que veux-tu dire?» s'écria la comtesse, qui se dressa fiévreusement sur les coussins de velours.

«Personne n'a vu cette dépêche, sauf moi et madame.

—Eh bien?

—Eh bien, il faut la supprimer, ne rien dire au maître. Plus tard, s'il survient une seconde dépêche, on verra à expliquer la perte de celle-ci.»

La comtesse semblait en proie à une lutte terrible. Non pas, hélas! que le sens moral s'éveillât en elle. Ce n'étaient pas les reproches de sa conscience qu'elle redoutait si elle se décidait à suivre le conseil de Macha, mais elle se représentait le comte irrité, furieux, menaçant, lorsqu'il découvrirait qu'on l'avait trompé.

«Mais il ne le saura jamais, madame. Soyez donc tranquille de ce côté.

—Il aime tendrement sa tante. Il ne me pardonnera pas de lui avoir dérobé sa dernière bénédiction.

—Ah! pouvez-vous hésiter, madame? renoncer à un pareil triomphe? Mais vous êtes divine dans ce costume d'Aurore.»

Ce mot décida la comtesse, qui ne demandait qu'à céder.

«Plus une parole,» dit-elle d'un ton brusque.

Et, ouvrant un coffret d'argent ciselé posé sur la table, elle en tira une bague de prix. C'était une opale entourée de diamants.

«Voilà pour ton conseil... et pour ton silence,» ajouta-t-elle en tendant le précieux bijou à l'avidement camériste.

Celle-ci baisa la main de sa maîtresse en murmurant qu'elle n'avait pas besoin de récompense. Mais le regard de tendre admiration qu'elle jeta à l'anneau put édifier Alexandra sur la sincérité de cette assurance.

«Monsieur Gayac,» dit la comtesse au coiffeur français, lorsqu'elle rentra, «je me suis décidée pour les émeraudes seules, sans mélange. Des papillons dans les cheveux, sur les épaules, à la ceinture...

—Madame la comtesse pense en avoir assez

pour la garniture complète?» demanda respectueusement le coiffeur.

«Macha, allez chercher la garniture en question.»

La camériste revint avec un écrin doublé de velours blanc, que la comtesse ouvrit aussitôt.

C'était éblouissant, en vérité.

M. Gayac déclara qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau à la cour de France, où il avait longtemps professé son art, jusqu'à ce que sa majesté la Czarine lui eût fait l'honneur inappréciable de l'appeler à Saint-Petersbourg.

«Ces émeraudes sont sans pareilles, je puis l'affirmer,» répéta-t-il à plusieurs reprises. «Cependant les diamants de madame la comtesse auraient peut-être mieux convenu au personnage de l'Aurore.

—Je crois que vous êtes dans le vrai,» dit-elle négligemment, «mais je n'avais pas encore eu l'occasion de porter mes émeraudes, du moins en garniture complète. Enfin, nous verrons ce soir; Macha, serrez tout cela. A neuf heures, n'est-ce pas, monsieur Gayac?»

Elle fit un signe de tête gracieux au grand artiste. Pouvait-elle se montrer trop prévenante pour celui qui allait tenir son sort entre ses mains?

A dix heures, les portes de l'hôtel étaient grandes ouvertes, et l'orchestre nombreux sous les armes.

La cour d'honneur, illuminée à giorno, voyait arriver la file pressée des équipages de gala.

Bientôt le vestibule et les premiers salons furent remplis des costumes les plus pittoresques, les plus riches et les plus variés; gentilshommes en manteau court, en long pourpoint, la toque à plumes sur l'oreille, présentant le poing à de nobles dames étincelantes de pierreries; imposants Magyars, splendides hildagos, marquis Louis XV, soubrettes Watteau, personnages historiques dont les costumes avaient été copiés avec la fidélité la plus scrupuleuse.

Le maître de la maison portait sur lui une fortune. Le fermoir de son escarcelle, ayant appartenu à Henri III de France, était incrusté de rubis, au milieu de ciselures d'un travail merveilleux. Les boutons de son pourpoint de velours vert, brodé d'or, étaient des perles fines d'une grosseur rare, et, autour de sa toque ombragée de plumes, on voyait une chaîne composée de pierres précieuses qui avaient été montées dans l'Inde.

Mais son visage ne révélait aucune émotion joyeuse. Pas une fois son regard ne s'arrêta sur la ravissante Aurore, ruisselante d'une rosée de diamants, qui quêtait son admiration par les sourires les plus expressifs.

Elle était bien belle, pourtant!

La grande dame altière passionnée, coquette, vindicative, glace et flamme à la fois,— le type achevé de la grande dame russe,—s'était transformée ce jour-là, par une de ces habiles métempyscoses où elle excellait.

Il semblait qu'elle eût pris à tâche de reconquérir le cœur de son mari, en composant à nouveau le personnage sous lequel elle avait su le charmer jadis.

Ce regard singulier et charmant qui faisait penser, disait-on, au regard plein de mystères de la belle Joconde, ce sourire presque inquiétant dans sa mobilité énigmatique, tout ce que la co-

quetterie ajoutait de ressources et d'imprévu aux lignes si pures de son visage irréprochable, tout cela s'était évanoui.

La coquette avait fait place à une ingénue ravissante de candeur et de grâce.

Ses yeux, purs comme des cristaux, bleus comme des turquoises, «joyaux tombés du doigt de l'ange Ithurial» n'arrêtaient que sur le comte Woronzoff leur regard calme et doux.

C'est pour lui qu'elle souriait, qu'elle causait, qu'elle s'animait, qu'elle dansait avec une grâce exquise; c'est à lui qu'elle rapportait, par l'expression tendre et soumise de sa physionomie, l'hommage des admirations qui s'élevaient de toutes parts sur son passage.

«L'Aurore plus belle que le jour» avait murmuré non loin d'elle un domino noir qu'on disait tout bas être Son Altesse Impériale le grand-duc.

Et quand elle lui avait tendu, à ce mystérieux domino, son carnet de nacre de perle, pour y inscrire le danseur auquel elle venait d'accorder une valse, il avait écrit sans signature, en caractères presque lilliputiens, un sonnet improvisé qui commençait ainsi:

Blanche comme un beau lis, et svelte comme lui
Elle a sous sa pâleur des souvenirs de roses...

Ravie d'orgueil, enthousiaste d'elle-même, car le prince était peu complimenteur de sa nature, elle chercha son mari pour lui offrir ce tribut de chevaleresque admiration; mais le comte Woronzoff n'était plus là, perdu dans la foule, sans doute, dédaigneux des suffrages que recueillait à tout instant la reine de la fête.

Décidément, cette merveilleuse beauté avait perdu le pouvoir de le charmer.

.....
Elle le rencontra enfin. Mais quel changement! Que s'était-il donc passé? Son visage était d'une pâleur livide, ses yeux brillaient de lueurs fauves impossibles à regarder en face.

Elle frissonna au contact de la main glacée qui se posa sur son bras nu.

«Vous me faites mal, Serge,» murmura-t-elle.

Cinq doigts de fer semblaient s'être incrustés autour de son poignet blanc.

Il l'emmena dans une embrasure de fenêtre, et là, d'une voix concentrée et terrible, avec une expression de physionomie pleine de mépris et de menace:

«Vous êtes une misérable!» lui dit-il. «Je pars, mais, si je ne la retrouve pas vivante, c'est en vain que vous chercherez le pardon.»

A ce moment, l'orchestre attaquait les premières mesures d'une valse réservée pour le cotillon.

On appelait l'Aurore de toutes parts. Il était quatre heures du matin. La fête était dans son plus joyeux éclat. Alexandra devait donner le signal.

«A demain les affaires sérieuses!» pensa-t-elle.

Et elle tendit la main au grand maître de la police, un homme tout jeune encore, qui avait conquis sa haute position à force d'intrigues, et qui reparaisait pour la première fois depuis qu'elle l'avait éconduit comme tant d'autres, audacieux mais obscur prétendant de sa main.

«Vous me plairiez si vous étiez riche ou puis-

sant.» lui avait-elle dit, «mais je n'ai pas le temps d'attendre.»

Elle avait compris instinctivement qu'en présence de cet homme d'une pénétration singulière, d'un sens moral plus que douteux, d'une conscience peu habituée à prendre l'alarme, il était inutile de garder le masque.

Il était devenu puissant. C'était maintenant Son Excellence le grand maître de la police, situation redoutable, mais enviée d'un grand nombre, à cette époque de conspirations; de plus, il était aussi sur la route de la richesse.

«Ah! pourquoi n'avoir pas attendu?» osa-t-il murmurer à l'oreille de la comtesse, au premier tour de valse.

Elle ne répondit pas, mais, au fond de son âme, elle pensa que celui-là aurait été un ami plus indulgent que le maître sévère qu'elle s'était donné.

Avec celui-ci, il fallait affecter la sagesse, la grandeur d'âme, la sensibilité pour les souffrants, toutes choses hors du caractère et du tempérament d'Alexandra.

Chez l'autre, elle aurait rencontré un complice de ses goûts, de ses travers, de ses passions et de ses vices.

Oh! qu'un masque éternel est une chose lourde à porter!

Aussi, en dépit des menaces du lendemain, quelle joie triomphante sur le front de la comtesse Woronzoff, depuis qu'elle ne sentait plus peser sur elle le regard inquisiteur de son mari!

Le sourire de Joconde entr'ouvrait de nouveau ses lèvres roses, les éclairs provoquants brillaient dans ses yeux de saphir. Elle respirait à pleins poumons l'odeur des cassolettes d'encens que les fervents brûlaient à ses pieds; elle s'enivrait du nectar de louanges hyperboliques, qu'on osait lui adresser depuis qu'elle daignait les recevoir.

Et la Folie agitait ses grelots. Le cotillon allait son train, ce cotillon pour lequel la prodigue mondaine avait fait venir de chez Giroux pour dix mille francs d'accessoires.

Là encore, elle avait dit: «A demain les affaires sérieuses!» car pour la première fois Isbilleff s'était montré rétif.

«Je n'ose pas faire droit à une traite de cette importance sans demander l'autorisation de Son Excellence,» avait-il dit.

En vain la comtesse s'était-elle abaissée jusqu'aux supplications, elle n'avait rien obtenu.

Isbilleff s'était renfermé dans un refus respectueux, mais inexorablement obstiné.

«Je hais cet homme!» s'écria-t-elle avec passion lorsqu'il eut quitté son boudoir, où elle l'avait fait appeler.

Combien plus encore devait-elle maintenant haïr Dimitri, qu'elle soupçonnait d'avoir espionné Macha, et d'avoir livré au comte le secret de la dépêche!

C'était vrai. Au milieu du bal, Dimitri, qui avait pour habitude de rôder partout, avait mis la main, par un hasard providentiel, sur la dépêche, que l'insoucieuse Macha avait négligé d'anéantir. Il s'était empressé d'avertir son maître, et celui-ci l'avait envoyé immédiatement au chemin de fer de Moscou, pendant qu'il changeait de costume. commander un train spécial pour l'heure suivante.

En dépit de toute la diligence possible, le comte Serge arriva trop tard.

La morte bien-aimée était étendue dans son cercueil lorsque le neveu qu'elle avait aimé comme un fils accourut pour recevoir sa dernière bénédiction.

"Morte en vous appelant!" répéta au milieu de ses sanglots la vieille Anna Moeskiue, qui remplissait auprès de la princesse Lipowski la double charge d'intendante et de dame de compagnie. "Morte, en demandant à Dieu de la laisser vivre assez pour vous revoir encore une fois sur cette terre!"

III

Huit jours après ces événements, le comte Woronoff rentra à Saint-Petersbourg.

La comtesse Alexandra était allée au-devant de lui jusqu'à la gare. Elle redoutait une explosion terrible, et elle préférait que la première entrevue eût lieu en public plutôt que dans un tête-à-tête redoutable pour elle.

Il la salua froidement, comme il aurait fait à l'égard d'une étrangère, et ne lui parla que pour s'étonner que les voitures ne fussent pas encore drapées de deuil.

"Je parlerai à Isbilleff aujourd'hui même," dit-elle timidement.

"C'est inutile, je suis là. D'ailleurs, vous allez avoir assez à faire. Nous partons après-demain pour Moldaïa."

La comtesse chercha à dissimuler son désappointement sous une apparence empressée.

"Combien de temps resterons-nous, mon cher seigneur?" demanda-t-elle.

C'était ainsi qu'elle l'appelait dans les premiers jours de leur mariage, quand elle voulait obtenir de lui une grâce qu'il ne se faisait jamais prier pour accorder.

"Faites vos apprêts comme si nous ne devions pas revenir à Saint-Petersbourg."

Elle n'osa pas questionner davantage; mais le coeur lui battait de joie.

Sans doute qu'il comptait aller passer avec elle à Paris le temps de ce triste deuil.

Un pèlerinage à la tombe de la princesse, quelques larmes hypocrites sur cette tombe, quelques jours de condoléances assommantes à entendre, de la part des voisins et des serfs, et puis elle en serait quitte.

Paris, cette ville de plaisirs, dont elle évoquait la brillante vision depuis de longues années déjà, Paris était au bout de cette courte épreuve.

Au moment de leur mariage, le comte avait fait acheter dans le voisinage des Champs-Élysées un grand hôtel, dont il l'avait laissée souveraine maîtresse d'ordonner à son gré la décoration intérieure.

On lui avait adressé de Paris les plans, les échantillons des étoffes, les dessins des meubles, et elle avait fait de cet hôtel une merveille d'élégance.

Seulement, à son grand désespoir, jusqu'à présent, le comte avait toujours reculé l'installation projetée.

Le moment serait-il donc venu?

Quelle ivresse s'emparait d'elle à cette seule pensée! Enfin, elle allait se trouver sur un théâtre digne d'elle, de sa beauté, de ses talents!

Au lieu de ce maussade hiver d'un deuil rigoureux à Saint-Petersbourg, elle arriverait à Paris pour l'époque la plus brillante de l'année mondaine.

Elle n'irait pas au bal,—pas avant six mois au moins,—mais le comte ne l'empêcherait certes pas d'avoir chaque soir chez elle un petit cercle d'amis, priés sous la formule modeste d'une tasse de thé.

Or, on sait sur quelle pente glissante se pose cette tasse de thé: causeries d'abord, puis jeu, musique, sauterie, répétitions de comédie, pour arriver à la comédie elle-même.

Ces jolis rêves tinrent la comtesse en belle humeur pendant les quarante-huit heures accordées à ses préparatifs. Durant ces deux jours, le comte ne parut guère chez lui qu'au moment des repas. Il s'y montrait froid, mais rigoureusement poli, et d'une tristesse qu'Alexandra mit sur le compte de ses regrets.

Un soir cependant, comme elle s'approchait de lui avec ses grâces félines, et qu'elle lui présentait son front à baiser, il la regarda avec une expression de physionomie si méprisante, que, en dépit de son audace, elle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme.

Quoi! le charme était-il rompu sans retour? Ne pourrait-elle réveiller dans ce coeur qui lui avait appartenu si complètement quelque étincelle de ses beaux feux d'autrefois?

"Bah!" pensa-t-elle, "tout s'oublie, les morts comme le reste. La vie parisienne m'aidera dans l'oeuvre que je veux entreprendre. J'ai été imprudente, j'ai trop compté sur sa tendresse, j'ai commis mille écarts dans ces derniers temps, mais il n'est trop tard pour réparer."

Elle fut toute grâce pendant la route, ne se plaignit de rien, ni du froid, qui était glacial, ni de la lenteur du voyage, la neige couvrant les rails, et empêchant le convoi d'avancer avec sa vitesse ordinaire, ni de la mauvaise organisation des buffets auxquels on était obligé d'avoir recours.

Elle alla même jusqu'à demander à Macha de lui chercher dans son sac de voyage un volume de poésies polonaises: *L'Aube*, de Krasinski.

Non pas qu'elle se souciât le moins du monde de la poésie, et surtout de la poésie polonaise,—ce n'était pas une âme à sympathiser avec les vaincus, que celle de la comtesse Alexandra,—mais elle connaissait la compassion tendre, l'enthousiasme chevaleresque de son mari pour l'héroïque et malheureuse nation, et elle s'était promis de l'assiéger par les côtés les plus vulnérables de sa nature.

Peine perdue! Le comte avait déplié un journal, puis un autre, et paraissait s'absorber dans sa lecture avec une affection qui ne permettait pas à la jeune femme de tenter un essai de causerie.

Les yeux sur son livre, mais bien loin du poète par la pensée, elle songeait au jour prochain où, installée de nouveau dans le chemin de fer, chaque heure le rapprocherait de Paris, l'heureux terme du voyage.

Elle composait de ravissantes toilettes. Le noir sied bien aux blondes. Allons, il y avait encore moyen de tirer parti de la situation!

Elle sourit à cette dernière pensée, mais le sourire s'arrêta sur ses lèvres. Elle venait de rencontrer le regard glacé du comte, qui la fixait avec une expression intraduisible.

"Macha," dit-il d'une voix brève, "préparez tout, nous voilà arrivée."

On trouva à la station deux traîneaux de la défunte, l'un pour les maîtres, l'autre pour Macha et pour le valet de chambre du comte.

Dimitri devait arriver plus tard avec les autres domestiques. Quant à l'intendant, il restera encore plusieurs semaines à Saint-Petersbourg.

Cette dernière convention avait été pour beaucoup dans l'espoir que la comtesse s'était créé du voyage parisien.

Elle ne put s'empêcher de froncer légèrement le sourcil, la belle Alexandra, en regardant le lourd équipage qui ressemblait à un chargement de pelleteries.

L'intendant n'avait rien imaginé de mieux pour faire honneur à ses nouveaux maîtres que d'encombrer le véhicule de tout ce qu'il y avait de peaux d'ours dans la maison.

Quant au traîneau lui-même, c'était pourtant le traîneau de cérémonie, ce qu'il y avait de mieux sous la remise. Mais il datait de cinquante ans au moins, la princesse Luposki ne s'étant jamais souciée de la mode et du luxe.

Quelle différence avec l'élégante troïka dont le caisse de palissandre était doublée d'une riche étoffe des Indes chamarrée de fleurs fantastiques!

Là, la belle comtesse, enveloppée de sa pelisse de martre zibeline, les mains soigneusement cachées dans un manchon de même sorte, ensevelie à demi sous de blanches fourrures, montrait son visage rosé par le froid aux admirateurs dont son attelage bien connu attirait les regards.

Pendant que le limonier trotta, les deux autres galopaient, suivant la coutume: l'un, le *furieux*, grâce à l'habileté du cocher, se donnait l'air farouche, emporté, indomptable; l'autre, le *coquet* secouait sa crinière au vent, agitait ses grelots, dansait sur place, exécutait mille courbettes, se jetait à droite et à gauche, au gré de sa capricieuse gaieté.

Mais tel était le talent hors ligne de l'*isvochtchik* qui réglait ces allures si différentes, qu'on n'avait jamais à craindre avec lui le plus léger accident, et qu'une harmonie parfaite ne cessait, en dépit de l'apparence, de régner entre le furieux, le coquet et le sage limonier.

Lorsqu'Alexandra fut installée sur les coussins de cuir capitonné du modeste traîneau de famille, lorsque le tablier de cuir se replia sur elle, et que ses pieds glacés cherchèrent le secours de la vénérable chancelière à demi rongée par les mites, elle ne put s'empêcher de pousser un profond soupir.

Elle se rappelait ses courses folles aux environs de Saint-Petersbourg, lorsque la troïka passait, frétilante et rapide, avec son tintement de grelots argentiens, éclaboussant les pétons d'une pluie de fine neige.

"Une jeune déesse sur un char antique," avaient dit les flatteurs en la voyant animée, souriante,

radieuse, emportée par son attelage en éventail.

Et son traîneau, imité des Samoyèdes, traîné par quatre rennes dociles! Une fantaisie du premier hiver de son mariage, fantaisie qui avait fait grand bruit, mais qui avait été de courte durée, les charmants animaux étant morts les uns après les autres au bout de cinq ou six semaines d'exercice.

Elle regarda autour d'elle. Partout la neige, interposant son tapis de ouate entre le pavé et le véhicule dont le patin d'acier faisait à peine le bruit du diamant qui rayerait un carreau.

Sur le siège, l'*isvochtchik*, coiffé d'un bonnet de velours à quatre pans bordé de fourrure, revêtu de son cafetan doublé de peau de mouton, les genoux couverts d'une vieille peau d'ours noir garnie de drap écarlate un peu passé, les mains dans de gros gants qui n'avaient qu'un doigt au pouce.

A côté d'elle, le comte Serge, distrait et rêveur, les yeux fixés sur l'interminable horizon de neige, d'où l'on voyait les corbeaux accourir en bandes tournoyantes.

Le long de la route, les arbres dépouillés, étalant leur ramure osseuse, où s'accrochaient les stalactites étincelantes du givre.

Cà et là, quelque pauvre *isbah*, à demi enseveli sous son toit de chaume recouvert de neige, et plus rarement encore, au seuil de la porte entrouverte, un marmot cherchant à se glisser pour voir de plus près les chevaux et les traîneaux.

Quelle tristesse! Le fouet de l'*isvochtchik* ne claquait pas ces clic clac joyeux des postillons bruyants; le maître se taisait, enveloppé dans ses fourrures et Macha elle-même, la ricieuse Macha, avait déjà perdu son gai babillage de Saint-Petersbourg et ses provocants éclats de rire.

"S'il me fallait toujours vivre ainsi," pensa la comtesse Alexandra en frissonnant, "j'aimerais mieux mourir sans attendre une heure. C'est être enterrée vive que de demeurer dans un pareil pays!"

IV

La maison seigneuriale était fort éloignée de la station du chemin de fer, une quarantaine de verstes pour le moins.

Ce ne fut donc que vers le soir que les voyageurs pénétrèrent dans l'avenue, fermée simplement par une palissade de bois, en assez mauvais état, dont les deux battants, tout grands ouverts, attestaient que les nouveaux maîtres étaient attendus.

A mesure qu'on se rapprochait de l'habitation, on distinguait, massés en petits groupes, les mougiks avec leurs femmes, revêtus de leurs habits du dimanche, s'apprêtant à saluer de leurs acclamations joyeuses l'arrivée des seigneurs.

Avec la mobilité qui fait le fond du caractère slave, ils étaient passés sans transition des larmes très sincères que leur avait arrachées la mort de leur excellente maîtresse, à l'enthousiasme pour ses héritiers, enthousiasme bruyant qui se traduisait par mille exclamations confuses, par un bourdonnement semblable à celui qui doit se produire dans une ruche d'abeilles quand la reine y fait son entrée.

On distinguait maintenant les moindres détails d'architecture de la maison seigneuriale.

Ce mot d'architecture aurait fait sourire dédaigneusement la comtesse Woronzoff.

Habitée aux nobles demeures féodales de la vieille Allemagne, aux conjons menaçants, aux forteresses du moyen âge, murailles flanquées de tours, protégées encore par des douves et des fossés, elle jeta un regard de pitié sur cette maison à un seul étage, imposante par la grandeur de ses proportions, il est vrai, mais sans style, sans caractère, sans que rien pût faire préjuger l'époque à laquelle elle avait été bâtie.

Composée de bâtiments de forme irrégulière ajoutés les uns au bout des autres, l'habitation ne manquait pas d'un certain côté pittoresque; elle pouvait même s'égayer à la belle saison, lorsque les bois dont elle était entourée se paraient de la verdure nouvelle; mais à cette heure, sous la neige qui masquait les plates-bandes des parterres, et accusait d'une façon presque sinistre les rondins de bois noirci dont se composait la construction, la première impression était des plus défavorables.

"Quel tombeau!" pensa-t-elle lorsque le comte lui offrit la main pour descendre devant le poron, au bas duquel se tenait, dans ses lugubres vêtements de deuil, et dans l'attitude la plus lamentable, la désolée femme de charge.

Le comte eut un sourire et un mot aimable pour les vieux domestiques de sa tante; il eut un salut affable pour les moujks, vêtus de leur longue robe attachée à la taille par une étroite ceinture, pour les femmes, dont le d'adème oriental, pailleté d'or ou d'argent, couronnait les tresses brunes, blondes ou rousses.

Leurs chemises de toile à larges manches, d'une blancheur éclatante, et relevées de broderies écarlates, leurs jupes de laine couleur bluets, coquelicot, vert émeraude, égayaient le sombre paysage en jetant quelques touches vives sur le monotone tapis de neige étendu sous leurs pas.

Le comte dit quelques mots à l'oreille d'Anna Moeskiue:

"Oh! certes, Excellence, j'y ai pensé," répondit-elle. "Ma bonne maîtresse avait établi cette coutume pour chacun de ses jours d'arrivée."

Elle essuya ses yeux en cachette, releva tout autour d'elle sa longue robe de serge noire, et, avec une promptitude qu'on n'aurait guère attendue d'une personne de cet âge et de cet embonpoint, elle disparut dans les profondeurs du vestibule à peine éclairé.

"Qu'attendons-nous?" demanda avec une impatience mal contenue la comtesse à son mari.

"Ces braves gens vont boire à notre santé," répondit-il. "Il est nécessaire que nous soyons présents."

Au bout de quelques minutes l'intendante reparut. Elle était suivie de plusieurs domestiques qui portaient de grandes mannes remplies de galettes, de sandwiches à la viande, de gâteaux secs de différentes sortes, de petits pots de caviar.

Derrière eux, deux autres roulaient une barrique de kwass, dont l'apparition fut saluée par de nombreux hurrahs.

Le plus ancien du village eut l'honneur de défoncer le précieux tonneau, puis il offrit au pope,

en tête de la députation, le premier gobelet de boisson. Celui-ci le passa au comte, qui y trempa ses lèvres et le lui rendit, pendant qu'Alexandra, à qui une jeune fille toute rouge d'émotion présentait un second gobelet, le repoussait d'un air méprisant.

"Buvez donc", murmura le comte en français, à l'oreille de sa femme.

V

Cinq minutes après, l'élégante comtesse, étendue dans sa chambre, sur un petit divan de cuir, écoutait les doléances de Macha, laquelle déclarait qu'elle ne pourrait pas vivre plus de huit jours dans cet abominable pays de loups.

"Songerais-tu donc à me quitter?" demanda la comtesse avec un certain émoi.

Macha était précisément pourvue de toutes les qualités et de tous les défauts qui pouvaient plaire à une femme telle que la comtesse Woronzoff.

"Madame sait bien que je ne l'abandonnerai que pour prendre la route du cimetière," répondit l'adroite camériste.

"Tu feras bien de ne pas t'abandonner devant moi à ces idées lugubres. J'ai besoin d'être égayée. Ainsi, parle-moi plutôt de notre départ pour Paris."

Macha secoua mélancoliquement la tête.

"Nous n'en sommes pas là, hélas? madame, et si j'en crois mes pressentiments, si je me rappelle surtout les trois corbeaux placés comme en sentinelle sur le toit, quand nous sommes arrivés..."

Un coup sec, frappé à la porte, arrêta subitement la discoureuse.

"Monsieur le comte!" murmura-t-elle d'un air craintif.

Et elle s'éclipsa rapidement dans le cabinet voisin.

Le comte regarda sa femme d'un air d'étonnement.

"Il va être huit heures, et vous n'êtes pas encore habillée?" dit-il. "J'ai retenu le pope à souper."

—Je suis fatiguée, Serge, et je désirerais m'absentir de paraître dans la salle à manger.

—Je viens vous demander précisément le contraire. Voyez si le sacrifice serait trop grand. En ce cas, je renoncerais à l'exiger."

L'accent du comte était ironique; Alexandra sonna. Il était dans son plan nouveau de paraître se résigner à tout.

Au moment où le comte ouvrait la porte pour s'en aller, elle le rappela.

"Ne trouvez-vous pas qu'il fume un peu ici?"

—Il fume un peu partout," répondit-il. "J'ai déjà prévenu Anna Moeskiue d'avoir à faire appeler dès demain les meilleurs ouvriers de la ville voisine."

—A quo, bon nous mettre dans ces embarras pour si peu de temps?

—L'hiver est loin d'être passé; et d'ailleurs, l'année prochaine, au retour de la mauvaise saison, vous ne serez pas fâchée de retrouver toute chose en état.

—Nous reviendrons ici l'année prochaine?" s'écria-t-elle avec un effroi sincère.

«Nous n'aurons pas à y revenir, puisque nous y serons.»

Le comte appuya sur ces derniers mots d'une façon que sa femme jugea cruelle et sans réplique.

Il sortit d'ailleurs au même instant, en l'avertissant de se hâter.

«Ah! Macha,» murmura la comtesse, lorsque, deux heures après cet incident, elle remonta chez elle, laissant le comte à la table d'échecs, en face du pope, «tes pressentiments ne t'avaient pas trompée. Nous devons rester dans cet abominable pays!

—Je n'ai jamais auguré rien de bon de ce voyage,» répondit la camériste. «Cette maison a l'air d'un coupe-gorge, avec ses petites fenêtres, ses escaliers étroits, ses corridors obscurs et si M. le comte veut nous faire assassiner, cela ne lui sera pas difficile.»

La comtesse haussa les épaules.

«Si je n'avais que cela à redouter?» dit-elle d'un air de lassitude.

Et, avant de s'endormir, elle pensa aux étranges vicissitudes de sa vie; elle repassa les diverses phases de cette existence, si féconde déjà en événements.

Non, même lorsqu'elle resta orpheline, sans ressources et sans avenir, après la mort de sa mère, elle ne s'était pas sentie faible, impuissante, découragée comme à cette heure!

La dot lui manquait, il est vrai, mais elle comptait sur le pouvoir de sa beauté, sur sa jeunesse, sur la protection de l'ancienne élève de sa mère.

A quoi lui avait servi tout cela? A se donner un maître inflexible et sévère.

Un jour, les écailles lui étaient tombées des yeux, à ce mari si follement épris.

«Je veux,» avait-il dit ce jour-là pour la première fois.

Et, ce jour-là aussi, elle avait appris à connaître dans sa bouche la signification de ces deux mots.

Où donc était le langage de la première année?

Quoi! ce mari passionné, ce maître indulgent, dont elle avait cru faire un esclave à jamais, il était devenu le juge impitoyable?

Elle savait qu'il ne pardonnerait pas la tromperie dont elle avait usé à son égard. Il ne lui avait pas caché son indignation en apprenant que, pendant qu'il partait seul, dans la nuit, anxieux et désolé, la crainte de lui déplaire, à défaut de la voix du cœur, n'avait pas arrêté dans son cours cette fête criminelle.

Elle avait souri, elle avait dansé, elle avait prêté l'oreille aux accents de la plus joyeuse folie, pendant qu'il s'en allait le cœur déchiré, l'imagination remplie des plus désolantes images.

Oh! ce jour-là, elle fut bien réellement et pour jamais bonnie de son cœur.

«Ce deuil que vous repoussiez de toutes vos forces, que vous reculiez autant qu'il était en vous, avait-il dit, «vous le porterez deux ans de gré ou de force.

—Deux ans dans cette contrée sauvage!» s'écria-t-elle.

«J'ai parlé de deuil, et non pas de résidence,» répondit-il avec un amer sourire. «Nous ne quitterons plus la Moldaïa.»

Il n'avait aimé Saint-Petersbourg que pour y faire admirer son idole. Quirait-il y chercher maintenant?

«La chasse me suffira,» ajouta-t-il. «Les loups ne manquent pas dans nos environs, et, quand je voudrai de plus gros gibier, je n'ai pas encore oublié le chemin de la région des ours.

—Mais moi, moi!» s'écria-t-elle d'un ton désespéré qui aurait excité la compassion du comte Woronzoff dans une tout autre bouche.

«Vous, vous réfléchirez à ce que vous avez perdu par votre faute: la tendresse du mari le plus naïvement épris qui fût jamais.»

En vérité, il s'agissait bien de tendresse. Ce n'était pas le cœur qu'elle regrettait, mais les fêtes brillantes, mais la cour, mais le sceptre de la beauté et de la mode, qu'elle tenait sans conteste, mais surtout ce paradis parisien, entrevu un instant et perdu à jamais.

Ce soir-là, en présence de Macha qui déballait les précieux écrins de la comtesse, pour les serrer dans un coffre de bois de cèdre ayant appartenu à la défunte, Alexandra se laissa aller à un accès de désespoir qui touchait à la folie.

La vue de ces piergeries, témoins de son bonheur éphémère, de ses succès, de sa royauté d'un jour, réveilla dans cette âme passionnée toutes ses aspirations vers la vie mondaine, qui était sa vraie vie.

«A quoi bon?» disait-elle en voyant étinceler les diamants, les rubis, les émeraudes. «Qu'en ferai-je dans ce désert?»

Ah! quelle chute!

Ce diadème de saphirs, il le lui avait apporté le matin de sa fête, en lui disant que tout leur éclat n'atteignait pas à celui de ses yeux.

Une autre fois, c'était un collier de perles à triple rang, fermé par une opale d'un prix inestimable. Cadeau d'anniversaire du jour où il lui avait été présenté.

Au fond de l'écrin était une pièce de vers qui chantait ses beaux yeux:

Ils semblent avoir pris ses feux au diamant;
Ils sont de plus belle eau qu'une perle parfaite,
Et vos grands cils émus, de leur aile inquiète,
Ne voilent qu'à demi leur vif rayonnement.

Alexandra avait perdu les vers depuis longtemps, mais il ne manquait pas une perle au splendide collier, commandé six mois avant l'anniversaire aux plus riches joailliers de la France et de la Hollande.

Et ces aiguës-marines, que la grande-duchesse avait enviées!

Elles étaient renfermées dans un bouquet de roses et de lilas blanc, qu'il lui avait apporté pour son premier bal à la cour après leur mariage.

Non, cette âme prosaïque ne comprit même pas alors tout ce qu'il y avait eu d'amour vrai et profond, d'amour qu'elle aurait pu rendre éternel, si elle en avait été digne, dans ces présents d'une magnificence royale.

Elle pleura «des larmes de crocodile», comme disait Dimitri, qui suivait d'un regard attentif les progrès de la *dégringolade*. —c'était son expression, —qu'il avait prévue dès le premier jour.

Mais elle ne pleura plus devant lui.

Elle savait que le temps des larmes, des attaques de nerfs, des menaces de se détruire, était passé à jamais.

«Prenez garde,» avait-elle dit un jour, «vous me pousserez à bout, au désespoir; alors, je ne serai plus responsable de mes actes.

—Me feriez-vous l'honneur de m'empoisonner, par hasard?» demanda-t-il avec un sourire sarcastique, presque cruel, le seul qui se vit encore sur ses lèvres.

«Ce n'est pas votre vie qui serait menacée, mais la mienne,» murmura-t-elle d'un air dramatique.

«Vous êtes trop lâche pour cela,» dit-il à voix si basse qu'elle ne l'entendit pas.

Oui, lâche, elle l'était! Obligée de renoncer à la lutte ouverte, elle songea à la vengeance, et son imagination surexcitée évoqua pour vengeur celui qui avait murmuré ces mots à son oreille au milieu du tumulte de la dernière fête:

«Ah! pourquoi n'avoir pas attendu?»

VI

A partir de ce jour, la *colombe* que le comte Serge avait aimée pour son apparente douceur, se transforma en vautour.

D'instinct, elle aimait la lutte, le combat.

Lutter par la coquetterie, par la ruse, par les mille petits artifices de la diplomatie féminine.

Elle ne demandait pas en face, même à son mari, lorsqu'elle était le plus sûre de son cœur confiant; mais elle aimait à insinuer, à faire naître des résistances pour le seul plaisir d'en triompher.

Dans la solitude, il lui poussa des griffes.

Contre qui s'en servir?

Impossible de s'attaquer au seigneur et maître. Sa volonté, bien signifiée, avait force de loi.

Mais il restait l'offensive, la dévouée, l'humble Anna Moeskine; Isbilleff, l'intendant; le pope, un savant homme, pourtant, mais timide, craintif, respectueux à l'excès; Dimitri surtout, «l'espion, le délateur,» et enfin, la population nombreuse des domestiques qui avaient vieilli au service de la défunte, et auxquels venaient encore s'ajouter ceux des gens qu'on avait fait venir de Saint-Petersbourg.

Cette femme, obligée de se soumettre, en dépit de ses rancunes et de sa haine nouvelle, avait besoin de s'attaquer à quelque chose, d'opprimer quelqu'un.

Les domestiques devinrent donc esclaves, du jour où elle n'eut pas mieux à se mettre sous la dent, c'est encore Dimitri qui parle.

Les fréquentes absences du comte, sa passion pour la chasse, qui le retenait quelquefois loin de chez lui pendant plusieurs jours de suite, laissèrent le champ libre à cet esprit étroit, mais inventif et fertile en malices.

Tout le long du jour les sonnettes et les timbres résonnaient violemment, les ordres les plus contradictoires s'entassaient les uns sur les autres, et, suivant le proverbe russe qui dit qu'un homme battu vaut mieux que ceux qui ne l'ont pas été, elle maltraitait les plus faibles, s'oublant jusqu'à frapper de sa propre main, comme les grandes dames de Rome, les femmes qui la servaient.

Macha seule n'avait rien à redouter de ces emportements et de ces fureurs. Elle était passée favorite en titre, et ne se servait de sa nouvelle situation que pour accabler ses anciens camarades.

Le comte finit par s'apercevoir de cet état de choses.

Bien qu'il n'aimât pas à se mêler de ce qu'il appelait les détails du ménage, et que le sentiment de sa dignité ne lui permit pas de réprimander devant les inférieurs la femme qui portait son nom, il avait trop l'esprit de justice pour laisser peser un joug odieux sur de braves gens qui faisaient leur devoir.

Il parla à sa femme, et n'eut pas besoin de longs discours, en vérité.

Quelques mots, prononcés de cette voix basse et contrainte qu'elle avait appris à considérer comme plus terrible que les éclats de la plus violente colère, suffirent, et au-delà, pour l'arrêter.

La domesticité vécut désormais tranquille. Anna Moeskine poursuivit sa tâche sans encombre; le pope n'eut plus à redouter des railleries incessantes, et Dimitri marcha la tête haute.

Mais l'orage continua à gronder sourdement dans le cœur de la femme vindicative.

Ce n'était qu'un point noir à l'horizon, mais, pour un œil clairvoyant, ce point noir devait amener la tempête.

VII

Pendant les jours qui suivirent, le comte se tint fidèlement parole.

Il resta chez lui davantage, proposa à Alexandra quelques promenades en traîneau, de la musique, des lectures; il essaya de la conversation au coin du feu, à côté du samovar qui bouillait doucement.

Mais cette vie d'intérieur ne pouvait aller à une pareille femme. En dépit de ses efforts hypocrites, le cadre lui seyait mal. Elle ne pouvait s'intéresser à une œuvre littéraire, à un point d'histoire, à une critique d'art.

Bien pis encore, jamais il ne surprit en elle ces élans d'indignation généreuse contre le mal, d'enthousiasme passionné pour le bien, qui mouillent la paupière et attendrissent la voix.

Ah! si elle l'avait su! si elle avait compris que la sensibilité vraie, l'émotion involontaire l'embelliraient plus à ses yeux que tous les artifices de la toilette, si elle avait pu deviner qu'il payerait chaque larme perlant à ses longs cils comme un diamant sans prix, comme elle aurait pleuré, cette femme qui savait jouer tous les rôles?

Mais, hors du tourbillon mondain où elle s'agitait avec un charme vainqueur, Alexandra n'était plus bonne à rien, et le comte Serge, en dépit de son bon vouloir renaissant, de ses efforts quotidiens, fut obligé de s'avouer la frivolité, la nullité, le peu de valeur de la brillante créature à laquelle il avait rendu un culte si fervent. Il n'avait pas pu l'élever jusqu'à lui, il se refusa à descendre jusqu'à elle.

Il recommença donc à s'éloigner, à repartir pour ses longues chasses, la laissant aux chiffons et aux vulgarités élégantes qui remplissaient sa vie.

Que faire pendant les longues soirées, les journées plus interminables encore?

La neige couvrait toujours la terre, et ce lin-cueil attristait les yeux d'Alexandra, comme l'image d'un deuil qui ne devait jamais finir.

Un mois qu'elle avait laissé derrière elle le plaisir, le mouvement, la vie!

Un mois qu'elle n'avait pour spectacle que ce paysage sinistre, ces arbres noirs semblables à des fantômes, ces misérables isbahs, ensevelies à demi sous la neige, avec leurs sauvages habitants.

Oh! comme il avait bien choisi sa vengeance, ce maître impitoyable!

Avoir condamné sa jeunesse à un semblable isolement pour une faute si légère.

Au mot de vengeance, un flot de pourpre était monté à ses joues pâles.

Elle aussi, peut-être, un jour, goûterait à ce plaisir des dieux.

VIII

Enfin, l'hiver était en fuite; les feuilles vertes sortaient des bourgeons; les oiseaux, encouragés par le vent tiède du printemps, se mettaient à chanter.

Sur le seuil de sa porte, ouverte désormais, la femme du moujik filait sa quenouille, pendant que le mari cultivait le champ de blé ou d'orge, et le petit potager, qui les aidaient à vivre.

Au toit moussu de l'isbah, l'iris bleu dressait sa tête, la giroflée des murailles envoyait son parfum, et, le long des talus verdoyants, les petits enfants à demi nus cueillaient les violettes de mai, tout en gardant l'agneau nouvellement né et le jeune poulain.

Un jour, la comtesse Woronzoff quitta pour la première fois, à pied, l'enceinte des jardins.

Elle était accompagnée de Macha, dont elle écoutait d'une oreille distraite les récits animés.

Sa main droite retenait les plis flottants de sa longue jupe de cachemire noir, tandis que la gauche balançait au-dessus de sa tête une ombrelle à frange soyeuse, bien inutile sous ce pâle soleil.

"Oh! madame," disait Macha, "je vous assure que c'est très divertissant de les voir au milieu de leur campement. Un grand chariot, gardé par deux chiens de Crimée, qui n'ont pas l'air commode, contient leur mobilier et leurs provisions. Il faut croire qu'ils ne font pas de mauvaises affaires par ici, car je les ai trouvés hier soir soupant d'un canard farci de hachis aigre, de lait caillé et de kwass à discrétion.

—Ces gens-là doivent être couverts de vermine.

—C'est bien possible; mais, sous leur peau brune, on ne voit pas la saleté, et il y en a parmi eux qui ont vraiment de belles figures. Des yeux à faire le tour de la tête! Je n'imaginais rien de pareil à un camp de bohémiens. Une vieille femme, qui doit bien avoir cent ans, surveillait la marmite autour de laquelle se démenaient, comme des petits diabolins, des enfants, filles ou garçons, vêtus d'oripeaux dont madame n'a pas l'idée. Sur l'herbe, les hommes et les femmes étaient couchés dans toutes sortes d'attitudes, mais ils ne dormaient pas, car deux ou trois d'entre eux raclaient des airs à porter le diable en terre sur leur bandoura. C'était, paraît-il, pour amuser leur reine.

—La reine des bohémiens? L'as-tu vue?

—Pas ce soir-là, mais le lendemain. Oh! quelle belle créature! Et disant si bien à chacun ce qui doit lui arriver! Je donnerais beaucoup pour que madame la comtesse consentit à lui demander sa bonne aventure."

Alexandra haussa les épaules.

"Es-tu folle? Penses-tu que j'irais mettre les pieds dans ce bouge infect?"

—Mais, madame; il n'est pas besoin d'entrer dans le chariot. On ne vous le permettrait pas, d'abord, car ces gens-là ne reconnaissent pas d'autre autorité que celle de leur reine. Mais, dans la clairière, en plein soleil, en se tenant un peu à distance, il n'y a rien de malpropre.

—Pourquoi à distance?

—Parce que, trop près d'eux, madame aurait la fumée du tabac, l'odeur de leur vin et de leurs viandes,—le repas dure tout le long du jour,—et puis, les débris d'os, les bouteilles cassées à leurs pieds, la vaisselle ébréchée...

—Un joli tableau," dit la comtesse en riant. "Je m'étonne, Macha, que toi, qui refuses de dîner avec les gens par trop rustiques de ce pays, tu aies été te commettre au milieu d'une pareille engeance.

—Je voulais ma bonne aventure, et pour cela, rien n'était capable de m'effaroucher.

—Eh bien, que t'a-t-elle prédit, raconte-moi? Que tu épouserai un prince, pour le moins?"

—Madame la comtesse se moque," dit Macha d'un air piqué, "mais pourtant, c'est elle qui serait étonnée toute la première, si je lui disais ce que la bohémienne sait sur son compte."

Un sourire d'incrédulité vint provoquer Macha à pousser plus loin sa déclaration.

"Vous servez," m'a-t-elle dit, "la plus belle maîtresse de l'univers. C'est un soleil qui serait digne d'éclairer le monde.

—Ah! vraiment?" murmura la comtesse.

Sa physionomie s'anima jusqu'à l'expression du plus vif intérêt, mais en même temps son sourire orgueilleux semblait dire:

"Il n'est pas besoin d'être une sorcière bien habile pour faire cette découverte. Ne suffit-il pas de m'avoir entrevue une fois?"

"Et où donc cette créature a-t-elle pu me voir?" demanda-t-elle.

"La reine Colombe, comme on l'appelle, n'a jamais eu le bonheur d'approcher madame la comtesse. C'est la première fois qu'elle vient en ce pays, et elle y a amené ses sujets,—c'est ainsi qu'elle appelle sa troupe déguenillée,—uniquement pour avoir l'occasion d'entretenir madame:

—En vérité?" dit la comtesse, qui sourit avec dédain, "que souhaite-t-elle de moi?"

—Ah! madame," et Macha baissa la voix, "elle m'a révélé des choses si étranges, si surprenantes! Je n'aurais pas voulu que personne autre que moi l'entendît.

Quoi donc?"

—Elle m'a dit que l'éclipse de ce brillant soleil,—c'est madame la comtesse,—ne serait pas de longue durée; qu'elle, la reine des bohémiens, tenait entre ses mains la clef qui ouvre toutes les prisons. Elle a parlé d'un vautour à larges ailes qui plane au-dessus de la colombe captive...

—Quel galimatias! Ma pauvre fille, ce sont là des phrases apprises par cœur. Ces tziganes les disent à la première venue. Toute femme est une colombe, et le vautour, qui représente le malheur, est toujours prêt à planer sur chacun de nous.

—Enfin, reprit Macha, qui regarda du coin de l'oeil l'effet qu'elle avait produit sur sa maîtresse, «elle m'a dit: "Répète-lui ces mots sans en changer un seul: "Ah! pourquoi n'avez-vous pas attendu!"

L'effet était produit, il fut saisissant.

La comtesse devint rouge, puis elle pâlit et jeta un regard effrayé autour d'elle.

«Parle plus bas, Macha, ou plutôt, tais-toi. J'en sais assez. Il faut me conduire auprès de cette femme.

—Elle viendra, madame la comtesse.

—Je ne veux pas attendre une heure, une minute, dit brusquement la jeune femme. «Partons. Tu sais le chemin?

—C'est loin d'ici, trop loin, pour madame, à trois ou quatre verstes, au moins.

—Eh! bien, fais demander ma voiture.»

Macha secoua la tête.

«La route n'est pas bonne aux voitures. Ce ne sont qu'ornières, montées et descentes tout le long du chemin. Quant à aller à pied, madame la comtesse laisserait des lambeaux de sa toilette à tous les buissons et ses fines chaussures ne résisteraient pas aux cailloux qui rouent sous les pas dans ces mauvais sentiers.

—Que faire, alors?

—Attendre à demain, madame. Il faut songer aussi que ce Dimitri a cent yeux tout autour de la tête quand il s'agit d'espionner.

—Encore un qui me le payera cher!» murmura la comtesse. «Eh bien, Macha, arrange tout. Je me fie à ton intelligence et à ton dévouement.»

Comme elle revenait sur ses pas, suivie de sa camériste, la comtesse craignit sans doute de s'être trop livrée, même à cette fidèle entre les fidèles, et elle dit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférent:

«En vérité, il faut que la solitude, l'absence de tout plaisir, m'ait rendue bien avide de distractions, pour que j'accueille aussi facilement les sottises de cette tireuse de cartes.

—Elle ne se sert pas de cartes, dit Macha, qui se sentait piquée pour sa protégée. «Elle lit dans les astres et dans les lignes de la main. Madame la comtesse la jugera, du reste. Voici mon plan: pour échapper à la surveillance de ce damné Dimitri, qui ne cesse de nous espionner....»

Alexandra fronça le sourcil en entendant cette association par trop familière de nous; mais l'audacieuse camériste feignit de ne pas s'apercevoir du mécontentement de sa maîtresse, et elle continua:

«La reine Colombe enverra devant elle quelques femmes, comme pour vendre à l'office des marchandises à bas prix, dont elle s'est pourvue à la foire de Nijni-Novogorod. Il y a, paraît-il, de très belles étoffes d'Orient, dont on peut faire des coiffures et des fichus de cou. A la faveur du tumulte, de l'empressement où seront tous les gens de la maison, madame la comtesse causera avec Colombe sans éveiller les soupçons. Je prévien-

drai aussi la tzigane de se munir de saintes images pour Dimitri.

—J'avais entendu dire que ces bohémiens ne croyaient ni à Dieu ni à diable, dit Alexandra.

—Oh! madame, pour leur commerce, ils vendraient le grand saint Basile en personne.»

La jeune femme s'était arrêtée tout à coup: du bout de son ombrelle elle traçait sur le sable de l'allée des dessins fantastiques, des mots effacés aussitôt.

«Comment peux-tu être assurée du bon vouloir de cette femme, de sa sincérité? Pourquoi, enfin, chercherait-elle à m'être agréable, à moi plus qu'à tout autre?» demanda-t-elle tout à coup.

L'astucieuse Macha rougit. Elle ne voulait pas être devinée aussitôt. Il fallait piquer de plus en plus la curiosité de sa maîtresse, présenter le secret d'une façon irritante pour avoir meilleur prix de la complicité.

«Je n'en sais pas plus long, pour l'instant, que ce que j'ai dit à madame la comtesse. Mais ces gens-là font tout pour gagner de l'argent, et l'espoir de pénétrer dans une maison comme celle-ci ne peut manquer de les attirer comme le miel fait pour les mouches.

—C'est bien, en voilà assez! Je serais seulement curieuse de voir si cette reine Colombe est aussi belle que tu la dépeins.»

Les choses en restèrent là. Mais le lendemain matin, tout en coiffant sa maîtresse, Macha jugea l'occasion favorable pour reprendre la conversation.

Placée debout derrière la comtesse, assise à sa toilette, la dominant de toute la hauteur de son buste, elle pouvait suivre dans la glace, sur la physionomie qui s'y reflétait, l'effet produit par ses communications.

Lentement, une à une, elle laissait tomber ses paroles en feignant d'apporter à sa tâche une attention absorbante.

«Quelques-uns de ces tziganes sont venus rôder par ici hier au soir, dit-elle.

Elle s'interrompit pour refaire une boucle manquée.

«J'ai profité d'eux pour leur donner ma commission.»

Nouvel arrêt motivé par un noeud introuvable. «Non pas que quelqu'un de ces gens sache lire ou écrire, bien entendu.»

Cette fois, Macha laissa tomber une demi-douzaine de grandes épingles, et elle n'en finissait pas de les ramasser.

«Mais ils ont l'habitude de tout comprendre à demi-mot.

«Je demande pardon à madame d'être si maladroite ce matin. Je ne sais vraiment ce que j'ai, mais les objets ne tiennent pas dans mes mains.»

L'astucieuse créature.—elle avait tous les pires défauts de la race slave.—voyait bien que la colère de sa maîtresse montait sourdement.

L'arc des fins sourcils se tendait presque horizontalement, les yeux devenaient sombres, la bouche se contractait par de petits mouvements presque imperceptibles. Mais tout cela faisait bien le compte de la soubrette.

Plus il y aurait de curiosité en éveil, d'intérêt surexcité, plus le secret se payerait cher.

«Enfin, la façon dont je m'y suis prise n'a rien qui puisse intéresser madame. Je lui dirai seulement que cette reine des bohémiens sera ici entre midi et deux heures.»

La comtesse fit un signe de tête d'une indifférence parfaite; mais, avant midi, elle était installée déjà, à l'ombre de son parasol, sur un pliant qu'elle avait fait porter au bout de la terrasse.

De là l'on découvrait non-seulement l'avenue par laquelle arrivaient voitures, cavaliers et piétons, mais encore les prairies, les champs de blé et d'orge, parsemés de petits bouquets d'arbres, par lesquels pouvaient aussi bien arriver les tziganes, gens qui ne fréquentent pas habituellement la grand'route, comme on sait.

La comtesse tenait un livre sur ses genoux, mais il l'intéressait probablement fort peu, car ses regards ne quittaient pas un instant l'horizon.

Suivaient-ils le cours de la petite rivière qui déroulait paisiblement ses eaux d'un bleu d'azur, entre une double rangée de saules et de roseaux?

Cherchaient-ils la coupole rustique de l'église, où le comte Woronzoff tenait à se montrer assidûment à chaque fête pour donner le bon exemple à ses humbles vassaux?

Ou plutôt enviaient-ils le vol de l'alouette, qui s'élançait du champ de blé voisin pour aller porter sa joyeuse chanson au plus haut du ciel moscovite?

Non, la belle comtesse ne songeait à rien de tout cela, la nature tenait fort peu de place dans ses rêves. Pour le moment, toute son attention était absorbée par l'apparition de deux points noirs qui venaient d'émerger d'un bois de sapins formant le domaine du côté du nord. Les points noirs qui venaient d'émerger d'un bois de sapins taient maintenant deux silhouettes parfaitement visibles, d'inégale grandeur et d'inégale largeur.

L'une, la plus petite, distança bientôt l'autre, et, comme si elle devinait qu'elle était attendue, prit une allure rapide, qui n'enlevait rien, pourtant, à la grâce de la démarche.

Au bout de quelques instants, la comtesse était fixée.

C'était bien réellement la reine Colombe qui s'avavançait vers elle.

Elle devait avoir vingt ans. Sa taille était svelte, dégagée, bien prise. Ses cheveux, noirs comme l'aile du corbeau, retombaient en deux nattes épaisses le long de ses épaules, après avoir formé un diadème naturel autour de son front intelligent.

Ses pieds, chaussés de petites bottes en cuir ouvragé, sortaient d'une jupe de cachemire rouge brodée de paillettes d'or et d'argent.

Ils frappaient la terre avec cadence, et leur marche rythmée servait d'accompagnement à une sorte de chanson, ou plutôt de mélodie sauvage, dont les paroles arrivaient distinctes à l'oreille de la comtesse:

Les tziganes, à perdre haleine,
Vont par les monts, vont par la plaine,
Sous le ciel noir, sous le ciel bleu;
Que le jour finisse ou commence,
Par les bois, par la plaine immense,
Ils vont en paix sous l'oeil de Dieu.

En finissant ces derniers mots, elle rejeta derrière elle, par un mouvement gracieux, sa *bandou-ra* incrustée d'argent, fit signe à son compagnon de l'attendre à distance, et marcha droit vers la comtesse, qui, assise sur son pliant, s'efforçait de donner à sa physionomie une expression d'indifférence.

La reine Colombe se tenait droite et hautaine devant la grande dame, qu'elle dominait de sa haute taille.

Sa main droite jouait avec le manche d'un poignard doré passé à sa ceinture.

La gauche s'appuyait sur une longue baguette de bois dur, terminée par un croissant d'argent.

Ses yeux, d'un bleu sombre, d'une mobilité étrange, se fixaient de temps à autre sur Alexandra, qu'ils semblaient vouloir transpercer.

A coup sûr, de ces deux femmes si différentes de condition et de fortune, la plus embarrassée des deux n'était pas la fille de la Bohême.

Alexandra ne tarda pas à reprendre son aplomb.

«Qui êtes-vous?» demanda-t-elle de sa voix la plus impérieuse.

«L'humble étoile, errant dans la nuit, oubliée son nom, et jusqu'au sentiment de son existence, lorsqu'elle se voit absorbée par les rayons de l'astre souverain.»

Si les paroles étaient humbles, le ton était plein d'arrogance.

Evidemment, cette femme remplissait à contre-cœur un rôle qu'on lui avait imposé.

«Que souhaitez-vous?» reprit la comtesse, espérant être plus heureuse dans une seconde question. «Que puis-je faire pour vous?»

Un orgueilleux sourire se joua sur les lèvres de corail de la belle fille.

«Je ne demande rien,» murmura-t-elle, «mon sort est fixé. Mais celui qui m'envoie m'a commandé de vous avertir que l'heure est venue...»

—Quelle heure? Qui est celui qui vous envoie?

—Donnez-moi d'abord votre main. J'ai appris à y lire les secrets de la vie et de la mort.

—Pas avant que vous vous soyez expliquée plus clairement, jeune femme,» répondit la comtesse, en repoussant d'un geste plein de hauteur la petite main brune qui venait au-devant de la sienne.

Cette main, toute brûlée qu'elle était par le hâle, offrait un dessin si parfait et si délicat dans ses formes mignonnes que la main de la comtesse elle-même aurait eu peine à soutenir la comparaison.

Une vive rougeur monta aux joues brunes de la tzigane, qui garda le silence.

«Votre maître, sans doute, vous a commandé de venir à moi?» dit Alexandra d'un ton radouci.

«Colombe n'a pas de maître,» répondit la bohémienne en relevant la tête par un mouvement d'orgueil. «Elle est reine au milieu de son peuple.»

—Et cependant, tout à l'heure, vous avez parlé mystérieusement d'un être invisible qui vous avait ordonné de venir me trouver.

—Un ami n'est pas un maître,» répondit froidement la reine Colombe. «Un désir n'est pas un ordre. Et cependant, le désir de l'ami est plus qu'un ordre pour celle à laquelle il a rendu une mère.»

—«Etrange créature!» murmura la comtesse ;

elle prétend me servir, et cependant ses yeux sombres dardent sur moi, de féroces éclairs.

—Alexandra de Bergstein ne se souvient-elle plus du 12 septembre et de Fodor Waritzne?» demanda la bohémienne avec une étrange solennité.

Alexandra poussa un faible cri, et mit sa main devant ses yeux comme pour fuir une vision redoutable.

«Taisez-vous, malheureuse !» murmura-t-elle. «Comment osez-vous me parler ainsi?»

La bohémienne haussa doucement les épaules, puis elle reprit d'une voix lente et en scandant chacune de ses syllabes :

«Va la trouver,» m'a-t-il dit.

«Sur cette seule parole, je me suis mise en route, marchant de jour et de nuit, dormant sous la froide rosée, traversant le grand fleuve aux eaux sombres, comme si j'étais poursuivie par les ennemis de ma race. Tous, ils ont voulu me suivre, car tous, ils donneraient leur vie pour la reine Colombe. Enfin, après avoir fait nos quatre cents verstes, dédaigneux de la longueur de la route, des embûches du chemin, et ne songeant qu'au but à atteindre, nous sommes venus jusqu'ici, errant autour de ta demeure trop bien gardée, et moi trainant toujours ma tribu tout entière, pour le servir en te servant.»

Alexandra était suspendue aux lèvres de la belle zigane.

Tel était l'effet produit par ses étranges paroles, que la fière comtesse ne songeait pas à s'indigner d'un tutoiement si choquant dans sa familiarité.

«Parle,» reprit-elle d'une voix haletante, parle encore, je t'écoute. Et cette fois, je te demande : Que peux-tu faire pour moi ?

—Tenez,» murmura la tzigane, en désignant du bout de sa baguette un petit pavillon qui formait une aile en retour sur le corps de logis principal, «regardez sur ce mur éclatant de blancheur cette sombre ligne, étroite encore, mais inflexible, rigide, et gagnant du terrain à chaque minute. Dans quelques heures il ne restera plus de place au soleil vaincu par l'ombre. C'est l'image de ta destinée, Alexandra de Bergstein. Veux-tu que cette sombre ligne anéantisse peu à peu ta jeunesse et ta beauté ? Veux-tu achever de vivre dans cette austère retraite où te retient la volonté d'un maître impitoyable ? Le veux-tu ?»

La comtesse releva la tête et respira fortement, comme pour faire mieux entrer dans ses poumons cet air de liberté promise.

Il me l'a dit,» reprit Colombe, «une seule parole de toi, et tout changera. Celui que je sers est bien puissant, presque aussi puissant que le tsar, notre maître à tous. Il peut, comme le rayon du soleil, briser la froide glace qui tient la source captive. Il peut, astre brillant, chasser la nuit et l'ombre, l'ombre où tu es plongée, comtesse Alexandra.»

Alexandra jeta les yeux autour d'elle. Personne sur la terrasse, ni dans les jardins. Macha avait eu soin d'occuper les domestiques à l'office, avec l'étalage des étoffes orientales et des images enluminées.

«Que faire?» murmura-t-elle,

«Croire en lui et en moi, son humble instrument.»

La comtesse sourit ironiquement.

«Si la foi suffisait!» dit-elle.

Et elle regarda bien en face son étrange compagne.

«Ecoute,» dit celle-ci, «es-tu bien décidée à secouer un joug odieux ?»

—Oui, quoi qu'il en puisse résulter.

—Eh bien, ton salut est dans cette parole.»

Elle se pencha alors à l'oreille d'Alexandra, et lui dit quelques mots qui firent tressaillir la comtesse.

«C'est une entreprise difficile, dangereuse, peut-être,» murmura-t-elle.

«Pour lui, oui, mais pas pour toi. Demain, à cette même heure, je viendrai chercher ce que tu dois nous fournir. Il te sera facile de te le procurer, puisqu'il est absent pour huit jours encore.

—Comment sais-tu?...

—Colombe sait tout,» répondit fièrement la tzigane; «ses sujets, quand il s'agit de la servir, ont cent yeux et sent oreilles.»

IX

Moins d'une semaine après cette conversation, la police faisait une descente, à Saint-Petersbourg, à l'hôtel Woronzoff.

On y trouva, paraît-il, des papiers si compromettants pour le comte Serge, des preuves si palpables de la part qu'il avait prise à la dernière insurrection de Pologne, dont la répression venait d'avoir lieu, qu'ordre fut donné de l'arrêter aussitôt.

C'était un grand seigneur, mais la Sibirie est un gouffre qui engloutit indistinctement les boyards et les serfs. Quand on est accusé d'avoir donné la main à ce peuple combattant pour sa liberté, quand cette accusation est prouvée, la condamnation n'est pas loin.

Le comte Woronzoff saisi subitement au milieu de la nuit, comme il revenait dans sa terre de la Moldaïa, fut mis au secret de la façon la plus rigoureuse et dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit.

«J'ai un ennemi,» se dit-il, «un ennemi puissant, terrible, acharné à ma perte; mais comment le reconnaître?»

Le tsar était gravement malade à cette époque.

Le procès s'instruisit donc sans qu'il en entendit parler, et ce ne fut qu'à sa convalescence que la liste du premier convoi partant pour la Sibirie tomba sous ses yeux.

L'affaire avait été menée, du reste, avec la plus grande discrétion. Les amis du comte Serge le croyaient enseveli dans son domaine de la province, et n'avaient pas à s'inquiéter, par conséquent, de sa disparition.

Quant à la comtesse, elle venait d'être atteinte au même moment d'une fièvre nerveuse, qui avait dérangé, paraît-il, l'équilibre de ses facultés.

C'est du moins ce qu'assurait aux domestiques Macha, qui ne quittait pas sa maîtresse, et un médecin venu de Moscou.

Elle ne recevait donc personne, ne lisait pas les journaux, et était trop malade elle-même pour s'apercevoir de l'absence prolongée de son mari.

Dimitri seul ne s'était pas payé des bavardages de Macha; son aplomb infernal ne lui en avait pas imposé.

Un beau matin, sans en rien dire à personne, sans avertir ni le régisseur, ni l'intendant Isbilleff, ni la femme de charge Anna Moeskine, il avait mis dans sa ceinture tout ce qu'il possédait de roubles, avait pris un petit paquet au bout de son bâton de voyage, et était parti dans la direction de la station de chemin de fer la plus voisine.

"Je retrouverai mon maître," s'était-il dit, "Dieu et les saints me conduiront."

Quant à s'inquiéter de ce que l'on pourrait dire *là-bas*, en s'apercevant de son absence, il ne s'en tourmentait guère.

"Si je retrouve mon maître, tout ira assez bien," se disait-il; "si je ne dois plus le revoir, que m'importe le reste?"

Le tsar avait été stupéfait en voyant le nom du comte Woronzoff sur la liste des condamnés soumise à sa signature.

Il avait fait chercher en hâte le grand maître de la police, et n'avait pas voulu s'en tenir aux affirmations de ce puissant personnage.

"Je veux voir Woronzoff, l'interroger moi-même..."

— Je redoute pour Sa Majesté la fatigue de cet interrogatoire," avait dit le haut fonctionnaire, qui était devenu d'une pâleur livide.

Mais le regard qui accompagna la nouvelle injonction de Sa Majesté Impériale ne laissait pas de possibilité à la résistance ouverte.

Le grand maître s'inclina.

Seulement, au lieu d'obéir, il donna des instructions secrètes pour que le comte fût transportée jusqu'aux frontières par les voies rapides; là seulement devait commencer pour lui ce pénible voyage à pied auquel sont soumis parfois les condamnés à la déportation en Sibérie.

Le grand maître de la police ne manquait pas de créatures empressées à accomplir ses volontés, instruments aveugles et serviles qu'il brisait lorsqu'il n'en avait plus besoin.

Tout s'accomplit donc suivant son plan infernal, et, comme si la Providence voulait laisser à l'iniquité le temps de triompher, le tsar fut pris subitement d'un violent accès qui amena une rechute et retarda d'autant la convalescence.

Plusieurs jours se passèrent ainsi: le comte Woronzoff était bien loin déjà, cheminant péniblement au milieu de ses compagnons de misère, lorsque, à la porte d'une misérable isbah, où on les avait fait arrêter pour avoir un peu d'eau et de lait caillé, si c'était possible, ils furent croisés par une *téléga* qui s'en allait à la maison de poste au petit pas de ses chevaux éreintés.

Un voyageur de distinction occupait avec ses bagages la *téléga* tout entière.

Ce voyageur se pencha vivement, poussa un cri, ordonna à l'ienttschiek d'arrêter, et en un clin d'oeil se trouva sur la route.

"Serge!" s'écria-t-il. "Serge! Woronzoff! est-il bien possible que ce soit vous?"

Il se nomma au conducteur du convoi:

"Prince Ivan Kalistine, aide de camp de Son Altesse Impériale le grand-duc, revenant d'une mission à Tobolsk.

"Il faut sursouffrir au départ," dit-il avec autorité. "Je te prends sur moi. Il y a là-dessous quelque fatale méprise. Je retourne à Saint-Petersbourg, je parlerai à Son Altesse, je verrai le tsar s'il est nécessaire. Laissez votre prisonnier à la maison de poste, avec quatre hommes de votre escorte, qui répondront de lui, et ne le quitteront ni jour ni nuit."

Pendant ce temps, le grand maître de la police avait cru endormir l'affaire. Dès que le tsar avait été en état de recevoir, il s'était présenté devant Sa Majesté, et avait échafaudé les uns par-dessus les autres des mensonges si habiles, si vraisemblables, que la vérité ne devait probablement jamais se faire jour.

La Sibérie est bien loin, et ceux qui y sont enlevés n'ont guère la ressource de communiquer avec les vivants, surtout lorsque, comme le comte Woronzoff, ils ont été recommandés d'une façon spéciale au gouverneur général, et par lui à tous ses agents.

"Homme dangereux, à surveiller de près, et à isoler autant que possible."

Telle était la note donnée sur le nouveau prisonnier.

Son persécuteur se croyait donc, de ce côté, à l'abri de toute inquiétude. Quant à la version présentée au tsar, elle était fort ingénieuse.

Le comte Woronzoff, grâce à son immense fortune, aux promesses qu'il avait faites, était parvenu à s'échapper.

Les recherches les plus minutieuses n'avaient pu encore faire découvrir le lieu de sa retraite.

Quels furent donc l'étonnement, la stupéfaction, la terreur du grand maître, lorsque, un jour, le prince Ivan Kalistine, — à peine de retour à Saint-Petersbourg — vint lui demander, de la part du maître tout puissant le dossier complet du procès Woronzoff, avec les pièces à l'appui!

Il fallut obéir, la rage dans le coeur, mais avec un reste d'espoir, cependant.

Le coupable était loin. Qui donc, si ce n'est lui, le seul intéressé, parviendrait à démêler cette trame si bien ourdie, en montrant la fausseté de quelques-unes de ces pièces?

Non, le coupable n'était pas loin.

A cette heure même, une voiture soigneusement fermée, le dérobant à tous les regards, venait de l'amener au Palais, où le prince Kalistine, qui avait plaidé sa cause avec la plus chaleureuse affection, l'attendait, pour l'introduire auprès du tsar.

"Comte Woronzoff," lui dit Sa Majesté Impériale, avec un air de sévérité que tempérait une sorte de bienveillance dans le ton adouci de la voix. "Je vous crois très capable d'avoir fait des vœux pour mes sujets rebelles de la Pologne, mais je vous ai en trop grande estime pour vous juger capable d'une trahison ou d'un mensonge. Je ne veux savoir la vérité que de vous, dites-la moi tout entière."

Le comte Serge était entré pâle, exténué de fatigue, dans le cabinet du souverain.

Les émotions de toutes sortes qu'il avait éprouvées, jointes aux nuits sans sommeil, à la marche forcée, à l'inquiétude de l'avenir, à la sourde colère qui le dévorait, avaient changé ses traits, sa

physionomie, toute sa personne, au point de le vieillir de dix ans.

Pour quiconque aurait jugé sur les apparences, c'était bien là l'attitude d'un coupable.

Le prince Kalitsine ne s'y trompa pas, cependant. Il attendait avec impatience les premières paroles qui sortiraient de la bouche de l'accusé, certain que ses paroles renfermeraient sa justification.

Aux derniers mots du tsar, le comte Woronzoff s'était redressé, ses joues pâles étaient devenues subitement colorées et la flamme qu'on remarquait d'habitude dans ses regards y avait reparu de nouveau.

«Je remercie Sa Majesté de la confiance qu'elle veut bien mettre en moi» dit-il. «J'espère n'en avoir jamais été indigne. Mais si c'est être coupable que d'assister le cœur déchiré aux luttes suprêmes, aux derniers efforts d'un malheureux pays agonisant, s'il doit m'être imputé à crime la sympathie que j'ai toujours ressentie pour l'infortunée Pologne, alors, sire, je n'ai qu'à reprendre la route de l'exil, car je suis ce coupable.»

Le tsar avait froncé les sourcils. Il resta silencieux un instant.

Pendant ces courtes minutes, on aurait pu entendre les palpitations de cœur du prince Kalitsine; celui de son ami ne battait pas plus fort qu'à l'ordinaire.

«Comte Woronzoff,» dit le maître, «nous laissons à Dieu le soin de sonder les reins et les cœurs; nous n'avons donc pas le droit de demander à nos sujets compte de leurs sentiments intimes. Répondez sur vos actes seulement. Est-ce bien à vous que cette lettre a été adressée, et quelle réponse y avez-vous faite?»

La lettre venait du fond de la Russie. Ecrite avec des larmes par un vénérable prêtre catholique romain, que le comte Woronzoff avait connu jadis, comme un vieil ami de sa mère, elle racontait le dénuement affreux où il se trouvait, à l'âge de soixante-dix ans, lui et beaucoup de ses compagnons d'infortune:

«Après les événements de 1854,» disait-elle, «nous avons été envoyés aux travaux forcés en Sibérie, pour douze et vingt ans. En 1864, on nous a transportés dans le gouvernement de Wologda, où, sans les moindres moyens d'existence, nous sommes disséminés dans les villages.

«La plupart d'entre nous sont des prêtres septuagénaires et octogénaires, qui ont consacré leur vie au saint apostolat de la doctrine du Sauveur du monde.

«Après avoir souffert pendant onze ans pour la vérité et pour la justice, nous sommes arrivés à une telle misère, que nous n'avons pas de quoi acheter un morceau de pain.

«Depuis quelques mois, réduits à nous mêmes, nous nous sommes dépourvus de nos vêtements pour ne pas mourir de faim; aujourd'hui, nous ne savons que faire. Les habitants nous persécutent, le séjour dans toute ville nous est interdit. Nous sommes sans la moindre assistance, sans hôpital, sans communication postale, sans possibilité de payer notre loyer.

«Nous venons d'adresser une pétition au gouvernement; mais, avant que le secours nous arrive, nous pouvons tous mourir de faim.

«Après avoir franchi neuf mille verstes de distance, notre position est encore plus affreuse qu'aux travaux forcés, où nous avions au moins un gîte et du pain.

«Le froid, qui descend l'hiver jusqu'à quarante degrés, nous tuera, si la faim nous épargne, et si la miséricorde de Dieu ne nous envoie pas une planche de salut.»

«Assez, comte Woronzoff,» dit le tsar d'un ton impérieux. «Qu'avez-vous répondu à cette lettre?»

—J'ai chargé un agent sûr de faire parvenir à ce pauvre prêtre et à ses compagnons tout ce qui leur serait nécessaire.

—C'est bien, je me charge du reste. Que ce soit un acte de justice ou un acte de miséricorde, je vous remercie de l'exemple que vous m'avez donné. Mais la justice, je la veux pour tous. Qu'est-ce que ces lettres, signées de votre nom, et annonçant aux chefs des insurgés polonais des envois d'armes et d'argent?»

Le comte parcourut d'un regard rapide les papiers qui lui étaient présentés par le prince Kalitsine.

«L'écriture est bien la mienne,» dit-il après un court examen, «et cependant je n'ai jamais écrit ces lettres-là.

—Comment pouvez-vous les expliquer, alors?

—Elles ont été fabriquées par le plus habile faussaire,» répondit le comte sans se départir de son sang-froid. «J'affirme à Sa Majesté que si j'ai pu souvent, très souvent, venir en aide à des infortunes qui me semblaient dignes d'intérêt, sans distinction d'opinions et de nationalités, j'aurais préféré mourir plutôt que de trahir mon souverain en prêtant une aide matérielle ou morale à l'insurrection.

—Je vous crois, comte Woronzoff. Les auteurs de cette infâme et calomnieuse dénonciation seront recherchés et sévèrement punis. Et maintenant, encore un mot, ces vers sont-ils de vous?»

Malgré la gravité de la situation, le comte Serge ne put s'empêcher de sourire.

«Hélas! sire,» répondit-il, «j'avoue en rougissant que ces mauvais vers d'écolier sont bien de moi. Mais j'avais dix-huit ans, j'étais épris follement de Mickiewitz et de tous les héros de cette époque...»

Le czar secoua la tête.

«Ce ne sont pas des vers d'écolier,» dit-il. «Il y avait bien là l'étoffe d'un vrai poète. La pièce intitulée *Finis Poloniae* m'a ému, je l'avoue. Mais, dites-moi, les aviez-vous répandus autour de vous en ce temps-là?

—Non, sire, personne au monde, pas même mes amis les plus intimes, n'en a eu connaissance. Jamais une seule copie n'en a été faite. Ce sont les originaux qui se trouvent entre les mains de Votre majesté.»

Après avoir dit ces mots, le comte Serge devint d'une pâleur mortelle.

«Personne!» avait-il dit.

Un fer rouge lui traversant le cœur ne l'aurait pas fait souffrir plus cruellement que la pensée qui se présenta à son esprit.

Il se rappela que, dans les premiers temps de son mariage, la comtesse Alexandra, avec la noblesse d'une enfant gâtée, avait bouleversé un jour les tiroirs de son bureau, et lui avait arraché, en

se jouant, les vers qu'il ne voulait pas lui montrer.

"Ah!" s'était-elle écriée avec un accent de regret jaloux qui avait ravi le cœur de son mari, "j'en veux à cette Pologne que vous semblez tant aimer. Quels beaux vers! Vous ne m'en avez jamais adressé, monsieur le comte."

Et il l'avait laissée emporter sa proie, trop heureux de voir s'éveiller en elle ce qui lui semblait les petites exigences d'une tendresse inquiète.

"Comte Woronzoff," avait dit le czar en terminant son interrogatoire. "Je n'ai jamais douté de votre innocence. Pour la proclamer bien haut, pour que personne n'ait le droit de soupçonner que je vous ai fait grâce, je vous nomme mon ambassadeur auprès de l'empereur d'Autriche."

"Sire," avait répondu le comte Serge, qui paraissait en proie à la plus cruelle des émotions, "dans quelque temps j'espère être en état de remercier Votre Majesté de ses bontés augustes, autrement que par un refus. Aujourd'hui, je la supplie de me laisser le loisir de démêler la trame odieuse dans laquelle des ennemis que je soupçonne ont voulu m'envelopper. J'ose même la supplier encore de me permettre d'être seul à me faire justice."

"Qu'il en soit fait comme vous le voulez, Woronzoff. Le jour où vous reviendrez sur cette décision, votre souverain en sera personnellement heureux."

X

Quelques jours après ces événements, le grand maître de la police, que le comte Woronzoff avait su être l'habile meneur du complot dirigé contre lui, offrait sa démission en prétextant le mauvais état de sa santé.

"Choisissez," avait dit le comte d'un air implacable à son lâche ennemi, "ou vous quitterez la Russie et le poste que vous avez déshonoré, ou bien, après vous avoir souffleté devant toute la cour, je vous tue comme un chien."

Fodor Waritzine savait ce dont étaient capables les Woronzoff. Il ne douta pas que le comte ne tint sa promesse, et il préféra s'exécuter et se condamner à un exil qui n'était pas trop désagréable, puisqu'il avait le monde entier devant lui, à l'exception de la France, toutefois, que se réservait l'offensé.

Quant à la comtesse Alexandra, quel fut l'étonnement de toute la haute société de Saint-Petersbourg, lorsqu'on apprit qu'elle venait de se retirer dans un couvent grec, le jour même où son mari partait pour la France!

"Quelque querelle de ménage," pensa-t-on. "Mais la réconciliation se fera un jour ou l'autre. C'est une créature si séduisante, et le comte en était si passionnément épris!"

Sans doute que la coupable épouse pensait ainsi au fond de son âme, car elle se résigna à obéir à la volonté inflexible de son mari. Elle versa des larmes abondantes, elle fit mille protestations de repentir et de soumission.

Deux ans de retraite, d'ennui, d'un joug odieux, mais après, la vie sera longue et belle encore. Voilà ce qu'elle se disait.

Mais le repentir, hélas! cette seconde innocence que chacun peut reconquérir avec l'aide de Dieu, elle ne descend que dans les cœurs vrais, dans les âmes sincères.

Ainsi que l'a dit un moraliste chrétien: "Le remords est le châtement au crime, le repentir en est l'expiation. L'un appartient à une conscience tourmentée et coupable encore, l'autre à une âme transformée."

On juge d'après ces principes si la comtesse Woronzoff devait se repentir et pouvait être heureuse.

EPILOGUE

Pas plus que le repentir dans le cœur d'Alexandra, le pardon ne vint à germer dans l'âme de son mari.

Trois années s'étaient écoulées depuis les tragiques événements qui avaient séparé à jamais ces deux êtres si peu faits pour s'entendre, et chez le comte Woronzoff, la blessure saignait comme au premier jour.

Il avait pourtant fait tout ce qu'il fallait pour oublier. Sa nature énergique s'était révoltée contre la vivacité du souvenir et l'amertume des regrets.

Mais en vain!

Quand un homme de cette trempe a donné son cœur tout entier, il ne peut le reprendre sans un violent déchirement, et l'effort dont il s'est rendu capable laisse au dedans de lui des traces profondes et durables.

Après avoir parcouru l'Asie Mineure, la Palestine et l'Egypte, traînant après lui, comme un mort vivant, le fantôme de ses illusions évanouies, il était venu se réfugier à Paris, la ville universelle, la *Weltstadt*, comme l'appellent si bien les Allemands.

Si quelque chose était capable de lui apporter l'oubli, c'était ce gouffre qui absorbe, ce tourbillon qui entraîne, cette atmosphère qui enivre.

Et cependant, durant deux années, nous l'avons vu solitaire, aigri et mécontent, vivre isolé au milieu de cette foule brillante qui l'appelait, de ce monde d'élite où il aurait tenu un rang si élevé.

Au jour où nous sommes, il est encore assis d'un air découragé sur le petit canapé qui lui sert de retraite, et il écoute avec indifférence les explications que lui donne Mlle de Pontmore, à propos d'un congé de trois jours, dont elle a besoin pour la semaine qui commence.

"C'est bien" dit-il, "prenez plus s'il vous faut, mademoiselle; je désire, avant toutes choses, que vous ne soyez gênée en rien."

Certes, ces paroles sont courtoises, et Béragère devrait s'en contenter.

Pourquoi donc une ombre de tristesse est-elle répandue sur ses traits comme elle regagne rapidement sa demeure?

C'est que les rapports du jeune secrétaire avec son maître, si longtemps soumis aux règles étroites d'une froide politesse, commencent à changer.

Béragère avait rencontré parfois un sourire paternel sur ces lèvres où le sourire était si rare. Dans ces yeux qu'elle avait vus briller d'indigna-

tion ou de colère, avec un éclat fulgurant, presque terrible, elle avait surpris une expression bienveillante, encourageante, lorsqu'ils se fixaient souvent sur elle.

Aussi son attention, dédaigneuse à l'origine des petits détails, des nuances, des faits insignifiants, s'était-elle concentrée d'une façon qui l'étonnait, la surprenait elle-même sur sa vie quotidienne de queques heures à l'hôtel Woronzoff.

Enfin, elle était libre pour trois jours!

Trois jours qu'elle allait consacrer à la plus douce, à la plus sainte des tâches.

On était au lundi. Le jeudi suivant, Stanie, préparée de longue date, allait voir arriver dans sa chambre de malade, auprès de son lit d'infirmes, le Dieu qui aime les petits enfants, qui s'empresse d'accourir auprès de ceux qui réclament son secours.

Oh! s'il allait lui dire comme au paralytique de l'Évangile:

"Levez-vous, prenez votre lit et marchez!"

Mais non, la pieuse enfant ne demandait pas à Dieu un miracle; elle n'en avait pas besoin, d'ailleurs, pour affermir sa foi déjà robuste.

Bérangère, en lui enseignant la sainte doctrine, que la pauvre petite ne pouvait pas, comme tant d'autres, aller chercher à l'église, lui avait mis souvent devant les yeux cette belle maxime:

"Dieu ne nous doit que ce qu'il nous donne, et il nous donne souvent ce qu'il ne nous doit pas."

Elle lui avait dit encore "qu'il faut aimer de Dieu ses dons et ses refus, aimer ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas."

Et l'enfant docile, nourrie de cette moelle généreuse qui fait les âmes vaillantes, s'était résignée à son sort. Elle ne songeait même pas à se trouver malheureuse, parce que sa grande soeur, qui représentait pour elle toute science et toute sagesse, lui avait appris "qu'il n'y a d'heureux ici-bas que les bons, les sages et les saints," et Stanie était décidée à être bonne, sage et sainte.

On était à la veille du grand jour.

Bérangère, levée dès l'aube, se disposait à partir pour le quai aux fleurs, accompagnée du père Sapin.

Elle allait chercher là de quoi orner le petit autel, déjà à moitié préparé pour la cérémonie du lendemain.

Tout à coup, Mme Sapin passa sa figure effarée dans l'entre-bâillement de la porte:

"Mademoiselle Bérangère," dit-elle, "il y a à la porte de la cour une charrette à bras traînée par un commissionnaire qui demande si c'est bien ici que demeure Mlle Stanie de Pontmore. Avant de lui laisser rien déballer, je suis venue voir si vous attendiez quelque chose."

Bérangère n'attendait rien, mais Stanie, qui conservait ses habitudes enfantines, en dépit de la gravité qu'elle voulait s'imposer, frappa joyeusement dans ses mains.

"Ma soeur," s'écria-t-elle, "je parierais que ce sont encore des fleurs de mon ami inconnu!"

C'est ainsi qu'elle désignait l'être mystérieux qui, à diverses reprises, pendant le cours du dernier hiver lui avait fait de si généreux envois de fleurs rares.

Cette fois, il y avait bien des fleurs encore, toutes les plus belles et les plus parfumées que juil-

let voit fleurir, mais en outre, que de merveilles devant lesquelles l'enfant resta muette dans une extase d'admiration!

D'abord, un autel portatif en marbre blanc, avec son tabernacle, ses anges adorateurs, sa nappe de dentelles précieuses, sa garniture de chandeliers d'argent.

Puis un petit orgue-harmonium, sur lequel la grande soeur, qui n'avait pas de piano depuis leur arrivée à Paris, pourrait chanter à la jeune communicante les cantiques qu'elle aimait tant.

Puis un beau livre d'ivoire avec ses fermoirs d'argent, un chapelet de lapis-lazuli, monté en or, un bénitier d'albâtre, un reliquaire de vermeil, à l'intérieur duquel étaient peintes les plus fines miniatures.

"Oh! mon Dieu!" disait Stanie, "il a pensé à tout. Qu'il est donc bon! Comme je vais, prier pour lui demain! Il se cache de moi," ajoutait-elle en souriant, "mais Dieu, qui sait tout, saura bien le découvrir."

—Oui, prie pour lui, cher ange," murmurait Bérangère les yeux humides, en caressant le front pur de l'innocente enfant. "prie pour que Dieu vienne à lui, qu'il l'éciaire, et lui donne cette paix que le monde ne connaît pas."

Ce furent trois jours de bénédiction que les jours passés par Bérangère dans ce petit cénacle, dans l'attente et dans l'action de grâces des faveurs célestes répandues sur la petite Stanie.

Elle y oublia les choses de la terre; elle s'y sentit exempte d'agitation, de trouble et de souci; enfin, elle goûta, dans toute sa suavité, dans son incomparable douceur la promesse que Dieu a faite de se rendre, dès ici-bas, visible pour les coeurs purs.

Ce fut avec un soupir de regret que, le quatrième jour au matin, elle quitta les sommets du Thabor pour reprendre ses occupations quotidiennes, les devoirs vulgaires qui remplissaient sa vie.

Mais non, pour Bérangère, l'accomplissement d'un devoir ne pouvait être une vulgarité. La vraie poésie n'est-elle pas là? Et faire bien tout ce qu'on fait, le faire au temps voulue, de la manière voulue, n'est-ce pas le comble de l'art?

Quand elle arriva à l'hôtel Woronzoff, il lui sembla que l'opulent demeure avait pris un air hospitalier et de bon accueil qu'elle ne lui avait jamais vu.

Dimitri semblait la guetter à l'entrée de la marquise, aussi immobile que les cariatides de bronze vert qui soutenaient leur lanterne de cristal de chaque côté du perron.

Mais ses petits yeux verts pétillaient d'une sorte d'impatience. Il semblait avoir quelque importante communication à adresser à la jeune fille.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

"M. le comte attend mademoiselle," se borna-t-il à dire en se frottant les mains.

"Suis-je donc en retard?" demanda Bérangère tout inquiète.

"Non, non, du moins Son Excellence n'en a rien dit. C'est moi qui imagine qu'il attend mademoiselle."

La jeune fille entra dans le sanctuaire du travail avec une certaine émotion. Il lui semblait que ces quatre jours d'absence devaient avoir tout

changé autour d'elle, et puis, quel fardeau que cette reconnaissance qu'il fallait garder soigneusement au fond de son cœur!

Le bienfait,—elle ne doutait pas qu'il n'en fût l'auteur,—avait été si délicat, si affectueux pour la petite malade, et il lui était interdit de dire merci!

La vaste pièce était déserte, mais, pour la première fois, Bérangère la trouva ornée de fleurs.

Sur la table où elle écrivait, dans une admirable potiche de Macao, était posé un bouquet de roses blanches et de jasmin qui semblait si bien à l'adresse de Bérangère, que, lorsque le comte Woronzoff entra, elle ne put s'empêcher de rougir, et détourna les yeux avec un léger embarras.

Il était vêtu de noir, et sa pâleur naturelle s'augmentait de ce sévère costume de deuil. Mais, bien que sa physionomie portât la trace d'une émotion récente, il y avait sur son front une sérénité, une lumière qu'elle n'y avait pas encore vues.

«Mettons-nous au travail sans retard, n'est-ce pas?» dit-il d'un ton de voix très doux, presque bas. «Nous avons à réparer les quatre derniers jours, et puis, le temps se fait court devant moi.»

Elle aurait voulu l'interroger, au moins du regard après la fin de cette phrase, mais elle ne l'osa pas.

«Il est probable,» reprit-il, «que je vais quitter Paris très prochainement.»

La main de Bérangère trembla pendant qu'elle approchait sa plume de l'encrier, et elle chercha vainement à l'affermir en l'appuyant sur la table.

«Je souhaiterais alors terminer ce travail que j'ai commencé avec vous, avant de retourner définitivement à Saint-Petersbourg.»

Définitivement! Pourquoi donc ce seul mot jeta-t-il comme un sombre voile devant les yeux de la jeune fille? Pourquoi sa gorge se serfa-t-elle, et ses yeux devinrent-ils humides?

Ah! elle comprenait maintenant! Le bel autel de marbre blanc et tout ce qui accompagnait ce cadeau princier, c'était un présent d'adieu, un remerciement délicat de ses faibles services.

Elle ne voulait pas relever ses paupières, sous lesquelles roulaient les larmes; elle feuilletait avec une ardeur surprenante un dictionnaire allemand posé devant elle. Mais cette ardeur le trompait-elle, lui, lui qui la contemplait avec un recueillement attendri, lui dont l'austère visage exprimait depuis un instant la joie la plus profonde?

En ce moment la portière de lourde tapisserie se souleva doucement; on vit apparaître Dimitri, vêtu de deuil comme un maître, et derrière lui, toute constellée de jais, tout enveloppée des plus vaporeuses gazes noires, la princesse Schersky.

C'était une habile comédienne que cette charmante Olga.

Elle entra du pas rapide, tragique, expressif, qu'ont les grandes actrices sortant de la coulisse, et apparaissant sur la scène dans les moments les plus dramatiques. Puis elle s'arrêta, posa un instant la main gauche sur son cœur, tandis que la droite se tendait avec une tendre compassion vers le comte Woronzoff.

«Ah! Serge,» s'écria-t-elle, «quelle nouvelle foudroyante! Je l'ai apprise à Trouville, et j'ai tout

quitté pour accourir vers vous. Pauvre, pauvre Alexandra! Comme vous devez être malheureux de ne pas lui avoir pardonné avant la dernière heure!

—Il y a longtemps que je demande à Dieu de lui envoyer le repentir et le pardon,» murmura-t-il; «mais, pour moi, l'oubli n'était pas possible.»

Un grand silence se fit. On aurait entendu battre le cœur de Bérangère. Qu'était-ce donc que cette Alexandra? Une soeur indigne, peut-être.

Elle se leva. Elle ne devait pas rester entre le comte et sa cousine comme un tiers importun et gênant.

«Ne vous dérangez pas, mademoiselle,» dit le maître, qui suivait chacun de ses mouvements. «Ma cousine n'a pas l'habitude de me faire de longues visites.»

Était-ce un regret qu'il exprimait, ou bien une de ces ironies qui se rencontraient jadis à chaque instant dans sa conversation?

Il est vrai de dire qu'elles se faisaient de plus en plus rares.

«J'étais venue vous offrir mes consolations, Serge,» reprit la princesse Olga, «Je pensais que votre cœur n'avait pu endurer sans un profond déchirement cette séparation sans remède.»

Ses beaux yeux étaient pleins de larmes, et plus brillants que jamais; mais n'était-ce pas là une démonstration superflue?

Le comte avait l'oeil sec, et, s'il était ému, cette émotion ne semblait pas d'une nature par trop douloureuse à supporter.

«Je vous remercie, Olga,» dit-il en lui serrant la main. «Je suis fâché que vous ayez abrégé un voyage qui vous plaisait.»

—Oh! ne parlez pas ainsi. Devant les devoirs du cœur, le plaisir se tait. Et n'est-ce pas un devoir pour moi de chercher à vous être agréable ou utile, si je le pouvais? Je suis votre parente la plus proche maintenant.

—Oui, votre mère était la soeur de mon père.

—Cousins germains, presque frères. J'ai en vérité pour vous les sentiments d'une soeur. Votre mariage nous avait un peu séparés, mais maintenant tout nuage doit se dissiper entre nous. Ah! n'allez pas croire au moins que j'en voulais à la pauvre Alexandra. Je lui pardonnais bien le peu de sympathie qu'elle me témoignait en toute circonstance. Il n'y avait qu'un seul point où je me sentais dépourvue d'indulgence: c'était en ce qui vous concernait. Comment n'avait-elle pas su vous rendre heureux, vous qui lui aviez tout donné!

Tout cela était dit avec un abandon si affectueux, une grâce si irrésistible, une simplicité si enfantine, que Bérangère s'étonnait de voir le comte Woronzoff rester froid et plein de réserve.

«Il n'y a d'inappréciable que le don de soi-même,» murmura-t-il. «Celui-là, je l'avais repris depuis longtemps. Nous étions quittes.»

Bérangère trouva le mot dur. Elle comprenait maintenant. La comtesse Alexandra, dont le nom avait été prononcé plusieurs fois devant elle, dont elle avait admiré la fière beauté dans la chambre de Dimitri, c'était la comtesse Woronzoff, la femme du comte Serge, dont il portait le deuil depuis deux jours.

Mais, en s'en allant le long des Champs-Ély-

sées, remplis de promeneur, ce ne fut pas à elle que pensa Bérangère.

Elle avait la tête et le cœur si pleins de la triste image du départ, que sa curiosité ne songea même pas à prendre l'éveil.

Que lui importaient, après tout, les causes de dissentiment et de séparation entre la comtesse Woronzoff et son mari? Lui aussi, allait redevenir un étranger pour elle.

"O mon cher travail!" dit-elle, "ô pain quotidien de mon enfant malade, comment vous remplacer? Voilà pour moi le grand intérêt. Toute main qui m'apportera cette manne du ciel doit être également bénie par Bérangère!"

En rentrant chez elle, la jeune fille trouva Stanie en larmes. Minos, accroupi au pied du petit lit de repos, sur un large coussin que lui avait fait sa petite maîtresse, la regardait avec de bons yeux compatissants; il semblait comprendre la désolation de l'enfant. Les chinchillas s'étaient blottis tous deux sur ses genoux, mais ils attendaient en vain les caresses qu'on ne leur marchandait pas d'habitude.

"O ma soeur," s'écria Stanie, "Tibère est venu! —Eh! bien, qu'y a-t-il?" demanda Bérangère d'une voix étouffée.

Il lui semblait qu'à partir de cette heure elle pouvait, elle *devait* attendre la ruine complète de leur modeste bonheur.

"Nous ne verrons plus son bon maître, il est venu pour nous le dire," continua la petite fille, qui éclatait en sanglots.

"Mort?" s'écria Bérangère, dont le visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

"Oh! non, ma soeur, le bon Dieu est trop bon pour nous enlever cet ami. Mais de longtemps, de bien longtemps, il ne pourra sortir. En descendant de voiture, il a fait un faux pas et s'est cassé la jambe."

Bérangère respira fortement comme pour soulager son pauvre cœur et exhala en un soupir les inquiétudes qui l'assiégeaient depuis sa rentrée dans la maison.

"Dieu sot loué," murmura-t-elle, "il n'y a pas de danger pour la vie. L'épreuve ne sera que pour nous, mon enfant. Nous la supporterons avec courage."

—Et mes ailes?" demanda la petite fille en commençant à sourire au milieu de ses larmes, "mes ailes que j'attends toujours! qui me les promettra désormais?"

—J'irai le voir, je lui écrirai pour lui rendre compte de tes journées comme tu le faisais toi-même, et je te rapporterai en son nom quelques bonnes paroles qui te feront perdre patience. Sais-tu quand ce fâcheux accident est arrivé?"

—Hier au soir seulement. Voyez, ma soeur, comme il est bon d'avoir pensé à moi dès ce matin! Car j'attendais sa visite, et il sait qu'après votre retour de chaque jour, sa venue est mon plus grand bonheur."

Le lendemain, Bérangère se mit en route bien plus tôt qu'elle n'avait coutume de le faire.

Mais elle voulait entendre la messe sur son chemin, pour demander à Dieu de ne pas sentir si vive une peine dont elle s'accusait comme d'une faute. Elle voulait aussi passer chez le docteur, essayer de le voir, comme il l'y avait engagée par

son message de la veille, ou tout au moins prendre de ses nouvelles.

Elle sonna timidement à la porte.

Tibère vint lui ouvrir, et son visage rayonna en reconnaissant la visiteuse.

"Il n'a pas passé une mauvaise nuit," s'empressa-t-il de dire, même avant d'être questionné, "et il m'a bien recommandé de faire entrer mademoiselle dès qu'elle se présenterait. La jambe n'est pas cassée, comme nous le craignons d'abord, elle n'est que démise, et M. le docteur, étendu sur son canapé, devant sa table de travail, sa barbe faite, n'a pas même l'air d'un malade ce matin."

Bérangère sourit en entendant ces heureuses nouvelles, mais le sourire s'effaça bientôt pour faire place à l'embarras et à la contrainte.

Au bout de l'antichambre apparaissait une femme en négligé du matin, qui appela Tibère d'une voix impérieuse.

"Que faites-vous là à perdre votre temps en causeries à la porte, quand rien n'est encore fait dans la maison? Et quelle est cette personne?"

Mme Roland avait reconnu Bérangère du premier coup d'oeil, mais il lui plaisait d'infliger à la jeune fille cette petite humiliation, en retour des accès de dépit que celle-ci lui avait souvent occasionnés.

"C'est Mlle de Pontmore," répondit Tibère avec un air respectueux, qui s'adressait pour le moins autant à la visiteuse qu'à la femme du docteur.

"Mademoiselle?..." fut-il répété d'un ton aigre, comme si le nom n'avait pas été entendu.

"De Pontmore," dit Tibère, non sans impatience.

"Le docteur ne reçoit personne, mademoiselle," déclara d'un ton bref Mme Roland, qui s'avança jusqu'au milieu de l'antichambre."

Bérangère balbutia quelques excuses, mais elle n'eut pas la peine d'aller jusqu'au bout, car on l'aida à refermer la porte sur elle avec une brusquerie déconcertante.

Par malheur, sa robe s'était trouvée prise dans cette rapide manoeuvre, et, tout en la dégageant, elle eut le loisir d'entendre Mme Roland qui enjoignait au domestique de ne plus jamais laisser entrer "cette aventurière".

"Tout me manque aujourd'hui!" pensa la jeune fille.

Et elle se dirigea vers l'église la plus voisine, pour y trouver celui qui ne manque jamais.

Une heure après, Bérangère était absorbée dans son travail, enfermant dans son cœur le chagrin qui l'avait atteinte.

Son visage était calme, sa physionomie paisible, jamais son regard n'avait eu une clarté plus sereine, une transparence plus lumineuse, mais ses paupières un peu rougies, le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux, indiquaient qu'elle avait dû pleurer beaucoup pendant une nuit d'insomnie.

Le comte Woronzoff paraissait plus grave que la veille; il s'occupait peu du travail de son secrétaire, ouvrit plusieurs fois la bouche comme s'il allait parler, et tressaillait au moindre bruit.

"Il l'attend, sans doute," pensa Bérangère. "Oh!

si je pouvais m'en aller! Je sens si bien que ma présence lui est odieuse!»

Comme la veille, presque à la même heure, la portière se souleva.

C'était encore elle, fraîche et rose, dans cet élégant costume de deuil qui lui servait à ravir.

Elle avait ses entrées, maintenant! N'était-elle pas destinée à remplacer la comtesse Alexandra, à devenir reine et maîtresse dans cette splendide demeure, préparée jadis pour la défunte?

Comme la veille, Bérangère fit mine de s'en aller. Elle essuya sa plume, rangea ses papiers, se leva sans prononcer une parole...

«Restez, mademoiselle de Pontmore.» dit le comte de la voix adoucie qu'il avait depuis quelques jours. «J'ai besoin de vous.»

Bérangère se rassit, étala de nouveau les papiers devant elle, pour se donner une contenance, mais sa main tremblait, et, si le maître avait pu lire dans son cœur, il y aurait vu combien son travail salarié lui semblait pénible ce jour-là.

Etre payée par lui, recevoir ses ordres pour gagner quelque argent, lui paraissait, à cette heure la plus humiliante, la plus douloureuse des obligations.

«Qu'ai-je appris à l'ambassade hier soir?» demandait la princesse Olga d'une voix dolente, «vous retournez en Russie?»

—Oui, dès que j'aurai terminé ici quelques affaires indispensables.

—Venez donc plutôt passer une quinzaine à Trouville. Je vous assure que le deuil n'y fait rien, et qu'on peut très-bien s'y isoler.»

S'isoler à Trouville, choisir comme lieu de retraite cette plage bruyante où la foule se presse, où le plaisir règne en maître, l'idée parut si originale au comte Woronzoff qu'il ne put s'empêcher de sourire.

«Vous vous méprenez, Serge,» murmura la comtesse en tournant languissamment vers lui ses beaux yeux où les larmes savaient toujours arriver à propos. «Vous croyez que je regrette ma saison de bains, et que, partagée entre l'attrait qui m'appelle et le sentiment qui me retient ici, je veux vous entraîner pour en arriver à tout concilier. Non, non,» ajouta-t-elle de plus en plus bas, «je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Je ne suis pas au fond du cœur cette femme frivole que vous croyez. Je me suis donnée au monde, hélas! parce que je n'avais rien de mieux auprès de moi.»

Il paraît que cette longue tirade laissa le comte assez froid, car il releva la tête, et, comme s'il n'avait pas entendu ce que la jolie bouche d'Olga venait de débiter si gracieusement, il lui demanda à brûle-pourpoint:

«Connaissez-vous un joaillier bien sûr à qui je pourrais confier des diamants à remonter?»

Les larmes se séchèrent subitement dans ses beaux yeux humides; le rose des joues devint pourpre.

Non, non, cette question n'était pas aussi étrange, aussi déconcertante, qu'elle pouvait le paraître tout d'abord.

Si le comte Serge pensait à faire remonter ses diamants, c'est qu'il ne voulait pas les offrir dans leur forme actuelle, et tels qu'ils avaient servi à

la défunte, à l'heureuse femme qui prendrait la place de la comtesse Alexandra.

«Les diamants de cette pauvre cousine!» dit-elle d'un ton de compassion, «Vous allez les faire revenir de Russie?»

—Ils sont là,» répondit le comte en frappant sur un coffre-fort à demi dissimulé dans la boiserie de chêne.

«Tous!» s'écria-t-elle en joignant les mains avec un mouvement passionné. «Oh! montrez-les-moi, Serge, montrez-les-moi!»

—Vous les verrez quand ils seront remontés,» dit-il avec un malicieux sourire.

O'ga baissa les yeux modestement.

«Et les topazes brûlées?» demanda-t-elle, «vous les avez aussi? C'était à mon avis ce que vous aviez donné de plus splendide à la pauvre Alexandra. Il me semble encore la voir à la présentation du premier janvier. Qu'elle était belle avec sa robe de lampas argenté, sa tunique de vlours capucine, tout cela constellé de ces topazes magiques à faire envie au schah de Perse lui-même!»

Le comte Serge restait silencieux, les yeux attachés dans le vide, semblait-il. Mais Olga suivit anxieusement la direction de son regard, et elle vit qu'il se perdit dans la contemplation du jeune secrétaire.

Là aussi, dans ces yeux veloutés, d'une douceur infinie, brillaient des topazes cent fois plus belles, cent fois plus transparentes, cent fois plus lumineuses que les pierreries du coffre-fort.

O'ga sentit une douleur aiguë lui traverser le cœur. L'aiguillon de la jalousie se faisait sentir pour la première fois, douloureux, poignant, à cette âme frivole.

Elle se rappela qu'elle avait haï d'instinct dès le premier jour cette silencieuse jeune fille, à laquelle elle découvrait en ce moment des grâces plus belles encore que la beauté qu'il avait bien fallu lui accorder dès l'origine.

Grâces de la démarche et du langage, harmonies mystérieuses de la voix et des moindres mouvements, charme délicieux et inimitable, fierté timide qui savait imposer le respect, discrétion exquise sans bassesse ni servilité: tous les signes de la plus pure, de la plus haute noblesse d'âme et d'esprit se trouvaient réunis pour lui composer une rivale redoutable.

«Qu'importe au comte Serge, à cet être bizarre, qui ne pense et ne vit comme personne que je sois deux fois princesse et presque aussi riche que lui? S'il la veut une fois, mon rêve est à jamais perdu. Mais comment faire pour l'empêcher de vouloir?»

«Ainsi donc,» dit-elle à haute voix, en cachant sous la physionomie la plus aimable le trouble de ses pensées, «vous retournez à Saint-Pétersbourg?»

—Le tsar me fait l'honneur de m'y rappeler,» répondit le comte Woronzoff.

«Ah! c'est l'ambassadeur qui vous a prévenu de cet auguste désir?»

—Mieux que cela, une lettre autographe de Sa Majesté Impériale.»

Les yeux d'O'ga étincelèrent. Quel appât pour sa nature ambitieuse!

«Je suis charmée d'apprendre que vous allez enfin rentrer dans la vie du monde, renoncer à ces travaux austères...»

—Je n'ai pas dit cela. Tout dépend de circonstances que je ne suis pas le maître de diriger seul.

—En tout cas," répondit Olga avec un méchant sourire qu'elle ne parvint pas à dissimuler, "si le grand seigneur redevenu Russe reste le savant que j'ai connu à Paris, il y aura changement de secrétaire?"

—Vous vous trompez," répondit le comte avec une froideur affectée, "je compte emmener mademoiselle. J'ai horreur de rien déranger à mes habitudes, et ce que je trouve bien et bon, je m'arrange pour le garder."

Oh! comme le cœur de Bérangère se mit à battre! comme la plume, cette fois encore, trembla dans sa main! Mais, arrière, espoirs insensés! Y aurait-il place pour le jeune secrétaire dans la maison où trônerait la nouvelle comtesse Woronzoff, cette femme qui venait de lui lancer un regard si haineux, si chargé de mépris?

Après le départ de la princesse, que le comte Serge avait reconduite, comme de coutume, jusqu'à sa voiture, Bérangère saisit son courage à deux mains, et, relevant la tête, émue, hésitante, elle s'adressa à ce maître, qui disposait d'elle sans même lui demander son consentement.

"Monsieur le comte," dit-elle, —on aurait pu compter dans les vibrations de sa voix chaque palpitation de son cœur, —"je dois vous prévenir qu'il m'est impossible de quitter la France, et que, par conséquent, je dois renoncer aux fonctions que j'occupais auprès de vous."

—Ah! vraiment!" répondit-il d'un ton à demi joyeux. "Je n'avais pas prévu que vous redoutiez l'exil en Russie. Peut-être la santé de votre jeune sœur ne s'arrangerait-elle pas du climat de Saint-Petersbourg. Mais alors," et il sembla réfléchir, "nous pourrions l'établir en Crimée. J'ai là, sous un ciel aussi doux que celui du midi de la France, dans une position enchanteuse, au bord d'une baie tranquille, où les flots bleus murmurent presque aussi doucement que ceux de la Méditerranée, une riante demeure. La petite Stanie serait installée dans les fleurs et dans la verdure s'épanouissant comme elles sous les rayons caressants d'un chaud soleil. Je ne désespérerais même pas de lui faire avoir une fois chaque année une longue visite de son cher docteur, elle guérirait aussi vite, plus vite peut-être qu'en France."

Le cœur de Bérangère se gonfla d'attendrissement et de reconnaissance. Il parlait de Stanie, il savait son nom! —Qui donc le lui avait appris? — Il associait à la petite ma'ade dont elle croyait qu'il soupçonnait à peine l'existence, le souvenir du bon de l'habile guérisseur qui devait lui rendre la vie!

Quel'es riantes visions! Stanie dans une opulente demeure, au milieu d'un beau parc, retrouvant la santé chez le comte Woronzoff! Elle-même assurée d'un travail qui lui plaisait davantage chaque jour, n'ayant plus à redouter ce triste moment des adieux, cette heure d'une séparation qu'elle pressentait éternelle!

Et pourtant il lui fallait dire non! Dût son cœur se déchirer, se briser à jamais, elle ne devait pas accepter ces offres séduisantes. Bérangère avait coutume, pour juger les choses à leur véritable point de vue, de s'élever sur des hauteurs où

l'horizon s'étend, où les nuages se dissipent. Là, la lumière se fait victorieuse, sereine, mais implacable; tout est sondé, épuré, approfondi à cette clarté divine; l'erreur se voit vaincue, les chimères sont mises en fuite, et les fantômes les plus séduisants s'évanouissent pour faire place à la vérité.

"Monsieur le comte," dit-elle d'une voix qui s'affermissait par l'effort de la volonté, "je ne puis me séparer de ma sœur."

—Je l'entends bien ainsi, mademoiselle. Je n'ai nulle intention de placer la sœur aînée à Saint-Petersbourg et la sœur cadette au midi de la Russie. Au bout du compte, que m'importe à moi une résidence ou une autre? Choisissez. Où vous mettrez votre doigt sur la carte, c'est là que je planterai ma tente."

Rêvait-elle? Se raillait-il de sa candeur, cet homme impénétrable?

Elle n'osa pas le regarder, et cependant il fallait répondre.

"De cette façon même, c'est encore impossible," murmura-t-elle en joignant les mains comme pour demander à Dieu de la délivrer de cette angoisse. "Bérangère!"

Il ne dit d'abord que ce seul mot, mais elle avait compris.

Elle leva les yeux vers lui, et cette fois il put y lire, comme dans un pur miroir, la tendresse soumise, le dévouement passionné, l'affection si longtemps contenue de ce cœur qu'il souhaitait tout à lui.

"O ma douce étoile," murmura-t-il en la contemplant dans l'ombre transparente que projetait la légère mousseline des rideaux, "enfin, vous êtes venue! Vous êtes montée du fond du sombre horizon, chassant devant vous la nuit peuplée de fantômes où se plongeait mon âme en deuil. La tempête grondait à toute heure, les nuages, sans cesse renaissants, menaçaient d'éteindre votre douce clarté, mais la main de Dieu vous guidait. Comme autrefois l'astre radieux venu d'Orient, vous vous êtes arrêtée sous mon toit; Dieu vous avait dit: "C'est là! l'homme à sauver est dans cette demeure."

* * *

Deux mois après, le docteur Roland, parfaitement remis de son accident, habillé de noir de la tête aux pieds, à l'exception de la cravate blanche et du ruban multicolore qui brillait à sa boutonnière, présentait à sa femme un billet de faire part ainsi conçu:

"Monsieur le comte Serge Woronzoff a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Bérangère de Pontmore, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée dans l'église Saint-Paul, le mardi 25 septembre, à midi très précis."

Mme Roland rougit jusqu'aux oreilles après avoir lu et relu cette lettre.

"Mais ce n'est pas pour aujourd'hui," dit-elle, "nous ne sommes encore qu'au 23?"

—Oui, ma chère; mais le mariage civil, à la mairie et à l'ambassade! Je suis témoin de la belle fiancée devant M. le maire et devant Son Excellence l'ambassadeur. Après-demain, c'est moi qui lui servirai de père, et qui la conduirai à

l'autel. Viendrez-vous, quand ce ne serait que par curiosité?"

Mme Roland, au lieu de répondre, quitta le fauteuil où elle était assise et vint embrasser timidement son mari.

"Ah! ah!" di le bon docteur en retenant sa femme captive par la main, "voilà un baiser qui me fait tout à fait l'effet d'un acte de contrition.

—Contrition parfaite, mon ami.

—En ce cas, j'accorde le pardon sans exiger un aveu complet.

—Et la petite soeur, votre malade?" demanda Mme Roland avec un reste d'embarras.

"J'achève de lui fabriquer ses ailes, et j'ai besoin pour cela, avec votre permission, bien entendu, de la garder quelque temps auprès de moi. Avant l'hiver, je la conduirai à Saint-Pétersbourg, où le comte et la comtesse Woronzoff s'installeront à leur retour d'Italie. Ils vont voyager quelques semaines, ce qui serait trop fatigant pour l'enfant.

—Je m'en charge bien volontiers jusque-là," s'écria Mme Roland avec un élan enthousiaste qui surprit et charma son mari.

"J'accepte sans façon, ma chère, mais à la condition que, à votre tour, vous accepterez l'invitation de la comtesse Woronzoff, qui vous prie, vous supplie même, de m'accompagner à Saint-Pétersbourg. Allons, à tout à l'heure."

Mme Roland se mit à la fenêtre pour voir l'embarquement du docteur. A côté du cocher se tenait Tibère, rayonnant de joie, au point qu'il en avait oublié son ami Sparadrap.

Derrière la voiture, dans la tenue la plus correcte, Polydore Sapin, revêtu de la livrée de rechange de Tibère, achevait d'attacher à sa boutonnière un énorme bouquet blanc.

"Ah! mon Dieu! docteur," s'écria Mme Roland, "qu'est-ce que cela signifie? Je ne vous connaissais pas ce valet de pied.

—Soyez tranquille, ma chère, ce n'est que pour aujourd'hui. Je vous expliquerai cela à mon retour. Mais le brave garçon a été à la peine, il était bien juste qu'il fût à l'honneur."

FIN

Dans le numéro du mois d'avril
de...

La Revue
Populaire

Nous publierons un roman complet qui
aura pour titre:

"MALGRÉ EUX"

Roman Inédit

Par B. NEULLIES

Retenez d'avance votre prochain numéro.

L'ANGLICISME EN FRANCE

Il n'y a pas qu'au Canada que l'anglicisme constitue un danger et qu'il faille lutter contre. Chez nous, nous commettons des anglicismes par la force des choses, si on peut dire, et aussi par négligence et ignorance. En France, ce qui pourrait être plus grave, on le fait par snobisme.

Ainsi, et ce sont "Les Annales" qui rapportent la chose, il paraît qu'à Versailles, ancienne ville des rois, des expériences de signalisation lumineuse ont été faites dernièrement. Deux appareils, placés au carrefour le plus fréquenté de la cité, ont donné toute satisfaction.

Mais que lisait-on aux quatre faces de ces bornes? Ceci, en immenses caractères noirs se détachant à merveille sur le fond blanc:

Stop! One way Street

Est-ce une Compagnie française ou étrangère qui a procédé à ces essais? Nous croyons qu'en France, on pousse trop loin la complaisance vis-à-vis des étrangers.

Dans la province de Québec, ces mêmes sémaphores sont bilingues.

LA SURFACE INEGALE D'UNE BALLE DE GOLF LUI PERMET DE FILER PLUS VITE

Autrefois, les balles de golf étaient de surface unie. On se rendit compte bientôt que plus une balle avait été bossuée par les coups, plus elle filait vite, et c'est pourquoi, un peu après, les manufacturiers ne les fabriquèrent plus que marquées de petits creux. Ainsi la balle voyage dans l'air à la façon de la cartouche sortant du filet de vis du barillet d'une carabine.



LA FIGURE HUMAINE

Académie d'après l'antique. Académie d'après nature

Il était d'usage, autrefois, d'appeler académie l'étude d'un homme nu, dessiné ou peint dans son ensemble.

Aujourd'hui, on dit tout bonnement une figure.

Si le modèle est un homme vivant, la figure est dite d'après nature; si le modèle est une statue antique, la figure est dite d'après l'antique.

Si l'élève a suivi attentivement les leçons qui précèdent, et s'il en a profité quelque peu, elles l'ont amené au degré de force nécessaire pour étudier enfin des fragments du corps humain.

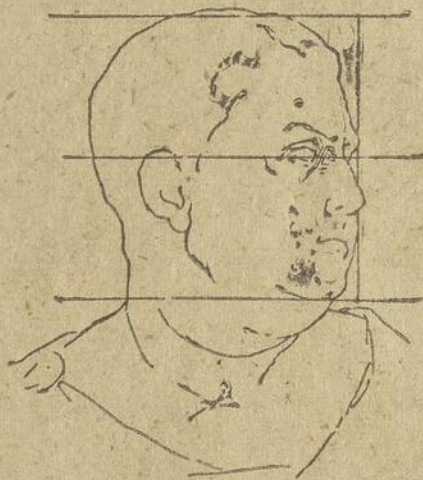
Il commencera par copier, d'après des moulages, tantôt la tête d'une statue antique: celle de la Vénus de Milo, ou tout autre, à son choix, tantôt la tête d'une statue moderne, celle du Gloria Victis, je suppose.

Se baser, pour la construction, sur l'exemple ci-contre, qui représente une tête de Vitellius (époque de la Renaissance italienne), (fig. 1.)

Il prendra ensuite une main antique, puis une main moulée sur nature.

Il passera au bras entier et aux mains d'homme et de femme, puis aux pieds et aux jambes (fig. 2, 3, 4.)

Il consacra à chacune de ces études deux séances de trois à quatre heures. Après avoir travaillé assidûment ces morceaux isolés et s'être familiarisé avec leurs divers aspects,



l'élève les recommandera sur nature. Et il abordera alors la figure dans son ensemble.

Le dessin d'après la bosse ou plâtre doit être d'une exécution très souple, et aussi très blond, très clair. La matière elle-même étant blanche, les ombres les plus foncées sont encore très pâles, comparées aux ombres des

objets copiés directement sur la nature.

Donc, tout en observant avec soin les valeurs entre elles, faites clair en copiant le plâtre. Il vous en restera, lorsque vous aborderez la nature vivante, de la légèreté dans le coup de crayon, et vous éviterez de tomber



dans le noir, ce qui est le grand écueil quand on dessine pour la première fois un morceau d'après nature.

On croit donner de la vigueur en poussant au noir, et l'on perd de vue que la vie s'obtient par la justesse du dessin, du modelé, et non autrement.

On étudie le corps humain d'après les plus belles statues que nous ont



laissées l'Antiquité grecque et romaine ainsi que la Renaissance.

Enfin, et surtout, d'après nature.

La statue, ou son moulage, offre l'inestimable avantage de bien poser

et d'offrir des lignes de démarcation entre l'ombre et la lumière toujours nettes et précises, relativement faciles à lire. Elle présente, en outre, les caractères les plus généralement admis de la beauté physique chez l'homme.

Les Anciens, et particulièrement les Grecs, comprenaient l'art à un tout autre point de vue que les artistes des époques modernes. Ils recherchaient avant tout un type de beauté et de perfection, où la pureté idéale des formes était inséparable de la no-



blesse des proportions et des attitudes. Mais il faudrait redouter, en s'absorbant exclusivement dans l'étude de l'antique, de contracter certaines habitudes de voir et de perdre peu à peu, inconsciemment, l'amour et la recherche de la réalité.

Note.—Ce cours est tiré de l'ouvrage de Camille Bellanger: "Traité de Peinture à l'usage de tout le monde".

—0—

LA PIPE DE BRUYERE

La pipe de bruyère, dont l'Amérique, paraît-il, est inondée de contrefaçons, constitue tout de même l'une des industries les plus florissantes de France. Cependant, la bruyère commence à manquer; il faudra faire venir les matières premières de l'Afrique du Nord.

LE THEATRE D'OMBRES CHINOISES

Les ombres chinoises consistent dans des découpages de carton, placées sur un écran transparent. La lumière est en arrière, et doit être très intense de façon que la silhouette soit bien noire et bien accusée. On obtient des effets très curieux, et pour peu que la musique et le dialogue se joignent à ce spectacle, il devient très intéressant. Depuis Séraphin, qui introduisit ce jeu en 1784, jusqu'à l'Épopée du Chat noir et jusqu'au concert Vivienne, à Paris, les ombres chinoises ont fait de nombreux progrès.

Il est aisé de construire, sans frais, un théâtre d'ombres chinoises. Choisissez l'embrasure d'une porte séparant deux chambres: l'une sera plongée dans l'obscurité et réservée au public; l'autre vous servira de magasin d'accessoires, de foyer et de salle de préparation.

Dans l'ouverture de la porte, disposez un cadre de bois d'une certaine grandeur, assez élevé, comme un Guignol. Vous pouvez être assis commodément sans que votre tête arrive au niveau de l'ouverture. Disposez, en outre, deux pans coupés à droite et à gauche de la porte, à diverses distances, pour faire glisser des châssis qui permettent de donner de l'éloignement à vos personnages, et de placer vos décors.

Les décors sont nécessairement fort restreints; des découpures pour les premiers plans, des silhouettes de maisons placées derrière les châssis du deuxième ou troisième plan; la toile de fond est au contraire le cadre du premier plan. Elle peut être colo-

riée; mais, dans ce cas, teintez fort légèrement, et ne tracez que de grandes lignes fort légères.

Ayez un rideau de coulisse, de façon à ménager l'effet, pour quand le spectacle devra commencer.

Le cadre du premier plan consiste dans une toile fine, mousseline tendue, ou toile de batiste huilée. Si vous peignez ce premier cadre, faites-le très légèrement et de façon que les couleurs restent transparentes; la peinture à l'eau légèrement gommée est préférable; de l'aquarelle, pas de gouache.

Derrière ce cadre, ayez des cadres de même dimension avec des décors différents.



Les personnages sont des figures de carton mince, noirs ou en couleur, qui sont découpés de façon à être vus de profil; on trouve facilement dans le commerce des feuilles d'ombres chinoises. Les personnages sont découpés et on enlève soigneusement les blancs de l'intérieur des bras, des jambes, on pique avec des aiguilles les traits blancs qui indiquent les yeux, les cheveux, les plis du vêtement.

Ensuite, pour rendre mobiles les articulations, découpez les parties qui doivent se mouvoir, les bras, les jam-

bes ou la tête en collant derrière elles des languettes de carton, et rappez-les au corps en piquant les deux parties avec une aiguille enfilée. Le fil est arrêté de chaque côté de manière à fixer la partie mobile, tout en permettant le mouvement. Attachez aux parties mobiles de petits fils de fer que vous réunirez dans votre main droite, tandis que la main gauche permettra de maintenir le personnage.

On fera apparaître à volonté les figurines, et en les rapprochant ou en les éloignant de la toile, par un mouvement de châssis, on obtient des images très nettes et des lointaines.

—o—

A PROPOS DES HONORAIRES DES MEDECINS

Nous lisons dans le "Mercure de France" qu'un jugement rendu en 1920 par un tribunal bolcheviste à Leningrad reconnaît aux malades qui n'ont pas été guéris le droit de ne pas payer leur médecin.

A ce propos, on peut rappeler l'histoire de Sir Walter Strickland, qui était affligé d'un asthme dont il souffrait beaucoup. Pour s'assurer les secours dont il avait besoin, il fit avec son médecin le traité suivant :

"Le 26 avril de la dix-huitième année du règne de Henri VIII, nous soussignés, Sir Walter Strickland, chevalier, d'une part, et Alexandre Kennet, docteur en médecine, d'autre part, sommes convenus de ce qui suit : moi, Alexandre, m'engage, avec le secours et la permission de Dieu, à rétablir la santé de Sir Walter Strickland, à le guérir de toutes les infirmités qui attaquent sa personne en général et son estomac en particulier, qui est la partie actuellement la plus souffrante de

son corps, à lui administrer tous les remèdes que la médecine et l'expérience peuvent fournir et à apporter tous mes soins à rendre sa cure la plus prompte que possible.

"Je promets en outre de ne point le quitter sans sa permission, qu'il ne soit parfaitement rétabli; et moi, Sir Walter Strickland, je promets en reconnaissance des bons soins d'Alexandre, de lui payer ou faire payer vingt livres sterling en monnaie courante et bonne du pays."

Les soins du médecin n'eurent pas le succès qu'il en attendait : Sir Walter Strickland mourut le 9 janvier de l'année suivante; le médecin n'avait reçu que sept livres sterling et les héritiers de Sir Walter lui refusèrent le reste de la somme, parce que, selon l'acte, il ne lui était payable que lorsqu'il aurait guéri son malade.

—o—

LA DEMOLITION DE L'EXPOSITION DES ARTS DECORATIFS

L'Exposition des Arts Décoratifs qui, pendant six mois, attira en France des centaines de milliers d'étrangers et fut la plus importante manifestation d'art nouveau depuis 1900, est fermée et en voie de démolition. Il faudra bien encore plusieurs mois pour remettre en état l'esplanade des Invalides et les emplacements occupés par les nombreux pavillons de l'Exposition. 2,000 à 3,000 ouvriers s'emploient à cette besogne tous les jours. Les constructions faites en matériaux légers et périssables : plâtre, paille, carton, ne peuvent être réemployées. Les bois et fers seront vendus. On ne gardera aucun des pavillons sinon peut-être celui de l'Indo-Chine.



LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

EXPOSITION AVICOLE ET CANINE

L'Association Avicole de Longueuil a organisé une exposition avicole et canine les 21, 22 et 23 janvier dernier à Montréal. Cette exposition a remporté un succès complet, grâce à l'initiative des organisateurs et à l'encouragement donné par le gouvernement fédéral, par l'entremise de son

te de sagesse et d'autorité, et chacun s'adresse à lui pour être renseigné. Si j'avais à faire la part de mérite de chacun, il me faudrait plus de pages que je puis en disposer dans *La Revue*.



CH. SONORA BILLY, le meilleur Bob tail, propriété de Mme A. Trudeau.

représentant officiel, Monsieur Raymond, et le gouvernement de Québec pour une large part. Comme toujours, dans ces réunions, la noble figure du frère Wilfrid, de la Trappe, apparaît rayonnant



GOLDEN FINE, fameux collie, propriété de M. Paul Lachapelle

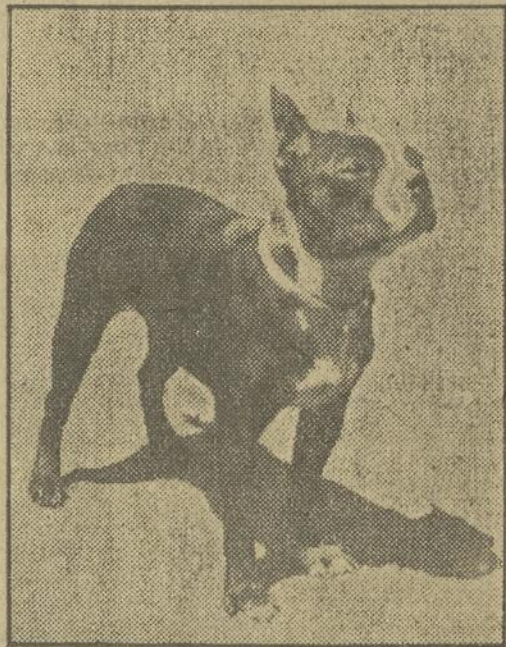


GAMINE, Malinoise, à M. R. Gareau, 1er prix de sa classe.

Les quotidiens nous ont assez fourni de matière à lire sur le sujet sans que j'aie à y revenir ici. L'exposition avicole, canine et féline, était sous la surintendance générale de M. Amédée Trudeau qui

a su s'acquitter de sa tâche à la satisfaction de tous. La section canine, sous la surintendance de M. Gérald Dandurand a été un succès sous le rapport de la quantité et de la qualité.

Le Belgium Kennels, comme toujours, avec ses sujets de choix, a remporté beaucoup de prix; les Irish Setters, de M. A. Trudeau sont imbattables;



SABLE SOUVENIR, C.K.C.S.B., une des lauréates de l'exposition.

les Bostons terriers, représentés par les chenils de M. Constantineau et de M. L. B. Seguin n'ont pas besoin de commentaire.

Les collies, tous de bons sujets, étaient pour la grande majorité, du chenil de M. L. Martin.

Une classe qui était très intéressante est celle des Groenendael. Comme quantité et qualité "Flash",



BRONCO, Malinois, 1er de sa classe, propriété de E. Pilon.

une superbe bête, propriété de M. Beauchamp, a remporté les honneurs de sa race et (sans l'ignorance d'un juge) elle aurait remporté le prix offert pour le meilleur chien de bergers de toutes les



APPRECIATION GAD, Lévrier Russe, de M. Paul U. Lachapelle, 1er prix et Winners

races, et sa plus forte concurrente dans la classe ouverte fut Manon II, de M. R. Daoust, et soeur de Flash qui ne céda sa place que par 4 points.

M. Wilfrid Vincent avec son Alsacien César a remporté une jolie coupe en argent.



TURENNE DE FATMA, Malinoise, à Mme J. Poirier, qui a remporté tous les honneurs de sa classe.

Le chenil de Sales, propriété de M. Jos Bourque, a décroché plusieurs beaux prix.

M. Paul Lachapelle, de St-Paul l'Ermitte, nous a montré qu'il possédait un élevage de toute pre-



Squelette du chien berger Allemand.

mière qualité, en collies, lévriers Russes et Irish Setters.

Les Pomeraniens nains, de l'élevage de Mesdames Riou et Rhodes, sont de vrais petits bijoux, et font l'envie des spectateurs qui les ont applaudis.

Branco, Malinois, à M. J. E. Pilon, a remporté le 1er prix de sa classe dans les jeunes. Turenne de Fatma, à Mme J. Poirier, a tout balayé, en ga-

gnant le 1er prix le Winners et une magnifique coupe. Cette bête promet beaucoup pour l'avenir.

Nous devons des remerciements à M. et Mme A. Trudeau, particulièrement à celle-ci, qui n'a pas ménagé son temps pour la réussite de la section canine, à M. Dandurand, surintendant de la section canine, qui a su s'acquitter de sa tâche à la satisfaction de tous.



FRITZ V. GEGERBERGE IMP.

Petit-fils d'Erick V. Grafenwerth, grand champion d'Allemagne 1921-22;

Neveu de Klodo V. Boxberg, grand champion 1925,

est offert aux amateurs qui ont des chiennes de bonne lignée.

Nous avons toujours des jeunes chiens policiers allemands à vendre.

S'adresser à

A. PLEAU, St-Vincent de Paul, P. Q.

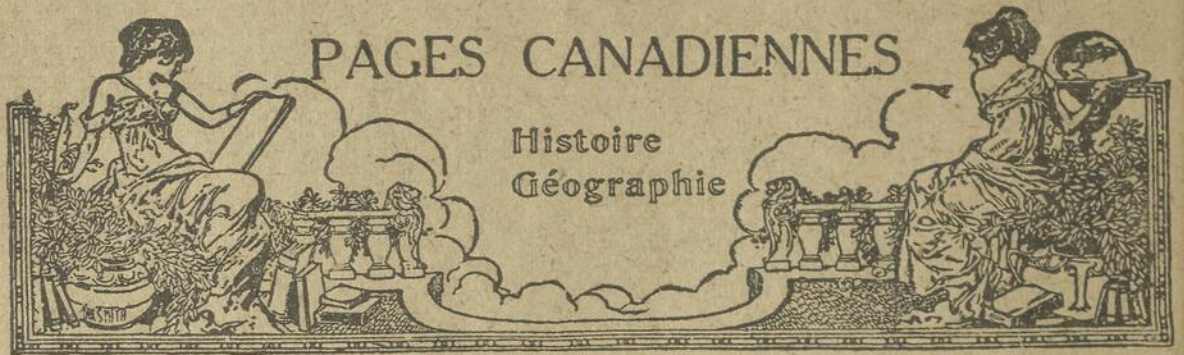
AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez :

LA REVUE POPULAIRE,

Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.



UN CANADIEN-FRANÇAIS A PARIS SOUS LA REVOLUTION DE 1789

Nous trouvons dans une collection du "Figaro" de Paris, en date du 21 mai 1910, le compte rendu d'un ouvrage du docteur Rigby, intitulé : "Voyage d'un Anglais à Paris en 1789", duquel nous détachons le curieux passage suivant :

"Un Canadien-français que nous rencontrâmes dans la foule fut le premier à nous donner à entendre qu'on avait résolu d'attaquer la Bastille. Nous sourîmes du propos de ce monsieur et nous lui objectâmes l'improbabilité qu'il y avait à ce que des citoyens indisciplinés prissent une citadelle qui avait résisté aux troupes les plus expérimentées d'Europe. Nous étions alors loin de penser qu'elle serait réellement dans les mains du peuple avant la nuit."

Le docteur Rigby, médecin réputé, agronome et économiste de valeur, traversa la France en 1789, en compagnie de deux autres anglais, ses amis. Les lettres qu'il écrivit à ses deux filles, durant ce voyage, ont été traduites en français par M. Caillet. Ce vivant et original document est considéré par les historiens comme à

peu près aussi intéressant que le fameux voyage d'Arthur Young.

Quel était ce Canadien-français si bien renseigné?

L'AMITIE FRANCO-CANADIENNE

De "l'illustration", nous détachons l'article suivant :

"Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié le magnifique effort qui fut réalisé, ces dernières années, sur les deux rives de l'Atlantique, pour développer les relations franco-canadiennes. En 1922, le gouvernement fédéral mettait gracieusement à la disposition de nos industriels et commerçants un train-exposition qui circula pendant trois mois à travers l'immense Dominion. L'année suivante, en 1923, un train automobile promenait les produits canadiens à travers la France.

Le résultat commercial de ce double périple et de la convention qui intervint peu après entre les deux pays s'exprime par les chiffres suivants, en millions de francs :

Exportations du Canada		Exportations de France	
en France		en Canada	
En 1922....	164 millions	En 1922....	111 millions
En 1923....	373 millions	En 1923....	183 millions
En 1924....	482 millions	En 1924....	333 millions

Par suite des fluctuations du change, on ne saurait considérer ces écarts en valeur absolue. La progression est néanmoins très marquée. Ces résultats sont dus, pour une large part, aux excellentes méthodes de M. Dal Piaz, président de la Compagnie Générale Transatlantique, secondé par des collaborateurs d'élite, au premier rang desquels il convient de citer M. Yvan, secrétaire général de l'exposition française dans le train canadien.

Plus grand encore, peut-être, fut le résultat moral. La légende des "frères canadiens" était à peu près aussi vague chez nous que la géographie de leur pays; d'autre part, les fermiers et les bûcherons de l'Ontario pouvaient se croire oubliés dans la patrie de leurs ancêtres. Le sang canadien versé sur les champs de bataille nous a fait comprendre que les Canadiens s'entendent à concilier leur amour pour la France avec leur loyalisme pour la Grande-Bretagne, et comme l'a dit le sénateur Beaubien, son pays ne saurait oublier les mères françaises "qui ont toujours des prières et des fleurs à apporter aux héros canadiens tombés pendant la guerre".

Le gouvernement canadien ayant voulu offrir un souvenir à tous les Français qui, de près ou de loin, ont secondé son initiative, le conseil municipal de Paris a tenu à honneur de prêter à M. Beaubien les salons de l'Hôtel de Ville pour réunir les nombreux amis auxquels fut remise une jolie plaquette de P. Lenoir symbolisant l'union et l'amitié des deux pays.

F. Honoré.

LE CINQUIÈME RAPPORT DE L'ARCHIVISTE DE LA PROVINCE, M. PIERRE-GEORGES ROY

Nous avons reçu au moment de sa parution le cinquième rapport de l'archiviste en chef de la province de Québec, M. Pierre-Georges Roy, en même temps directeur du "Bulletin des Recherches Historiques," organe du bureau des archives.

Les pièces nouvelles comprises dans le présent rapport sont les suivantes:

1—Mémoire touchant la mort et les vertus des pères Isaac Jogues, Anne de Nou, Antoine Daniel, Jean de Brebeuf, Gabriel Lallemant, Charles Garnier, Noël Cabanel et un séculier, René Goupil.

Ces mémoires sont précisément les pièces sur lesquelles Sa Sainteté Pie XI s'est appuyée pour proclamer bienheureux, le 21 juin, 1925, nos martyrs jésuites canadiens.

2—Mémoire du Canada. Voilà une pièce intéressante pour ceux qui aiment le trait malin en histoire.

Les données de l'auteur inconnu n'en sont pas moins vraies, parce que confirmées par d'autres témoignages dignes de foi.

3—Les chambres de commerce de France et la cession du Canada. Les lettres et les délibérations des Chambres de Commerce de France, en 1761, ne prouvent-elles pas que la France a abandonné sa colonie du Canada en 1763 parce qu'elle ne pouvait faire autrement?

4—Les ordonnances et lettres de Change du gouvernement de Montréal en 1759.

Ceci est de la petite histoire, mais combien intéressante. A l'aide de cette pièce, des centaines de Canadiens-français de la région de Montréal pour-

ront se dire: la perte du Canada pour la France a amené la ruine de tel ou tel de mes ancêtres.

5—La vie de Mme d'Youville, fondatrice des Soeurs de la Charité, à Montréal.

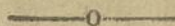
Nous avons déjà quatre ou cinq vies de Madame d'Youville, mais celle-ci, pourtant très courte, est peut-être la plus touchante et la plus vraie parce qu'elle fut écrite par son propre fils, l'abbé Dufrost.

6—Les ordonnances du gouverneur de Lauzon.

Nous connaissons une seule ordonnance du gouverneur de Lauzon. Voici que notre Rapport en met vingt autres au jour.

7—Un curieux document sur sir William Johnson et son fils sir John Johnson.

Ce document, découvert par M. E.-Z. Massicotte dans les archives judiciaires de Montréal, nous donne de précieuses indications sur le célèbre sir William Johnson et son fils, sir John Johnson.



LES LEGENDES DU SAINT-LAURENT

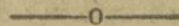
La vogue du Saint-Laurent, comme point de départ d'un voyage en Europe, s'est accrue considérablement depuis quelques saisons, et c'est par milliers qu'il faut aujourd'hui compter les voyageurs canadiens et américains qui défilent chaque année entre les deux rives, tour à tour pittoresques et grandioses, de notre incomparable voie fluviale. Aussi, comme les compagnies de navigation s'efforcent de répondre de toutes façons à l'attente de leur clientèle, l'on assiste à une amélioration constante des services et des navires eux-mêmes.

La Compagnie du Pacifique Canadien, qui "encercle le globe", ne laisse passer aucune occasion de faire connaître, par une intelligente publicité, les beautés de la grande voie laurentienne. C'est ainsi qu'elle vient de publier, sous le titre de "Légendes du Saint-Laurent", une magnifique brochure, richement illustrée et soigneusement rédigée, qui fait vraiment honneur à son service de publicité.

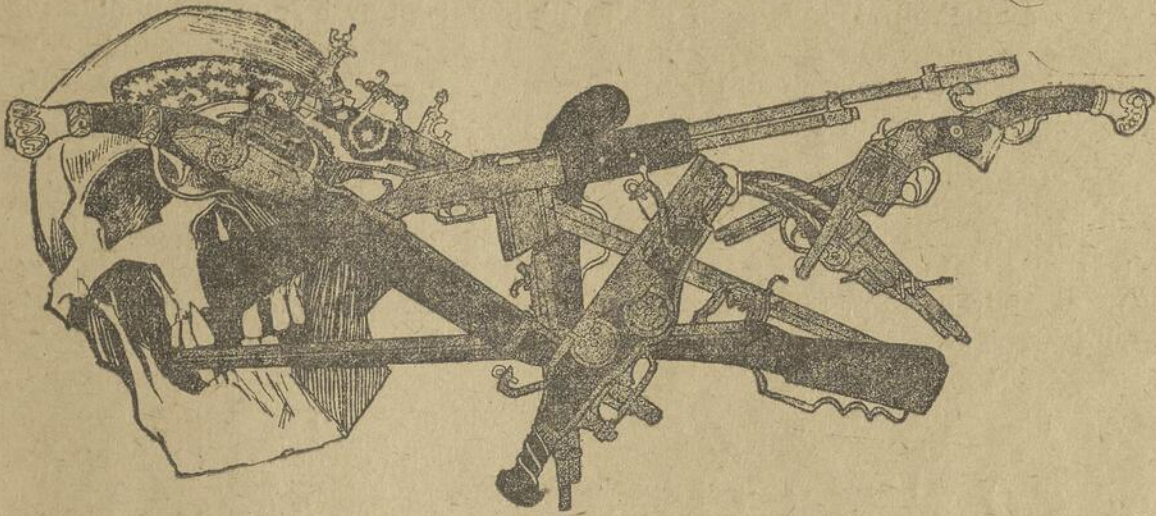
Cet ouvrage est surtout destiné à renseigner les passagers des grands transatlantiques du Pacifique Canadien sur les endroits qui défilent de chaque côté des eaux majestueuses du Saint-Laurent. Et c'est là répondre à un besoin qui se faisait depuis longtemps sentir. Pendant les deux jours que dure le voyage de Montréal ou Québec et les derniers caps de la Gaspésie, le voyageur voit se succéder sous ses yeux, toute une série de villages, campagnes fleuries dont il ne lui est pas toujours facile d'apprendre les noms ou l'histoire, malgré l'avidité qu'il manifeste généralement pour ce genre de renseignements. C'était là une lacune regrettable que la Compagnie du Pacifique Canadien vient de combler de la plus heureuse façon. La brochure en question ne se contente pas, par exemple, d'indiquer les noms de Verchères, Yamachichè, Deschambault, Montmagny, Rivière-du-Loup, Matane, Pointe-au-Père, ou Ste-Anne des Monts; on y trouve en plus de très intéressantes notions géographiques et historiques touchant ces endroits et nombre d'autres, ainsi que les régions qui les environnent. Des dessins appropriés donnent une idée encore plus concrète du charme qui se dégage de ces jolis villages si coquettement situés sur les bords du grand fleuve. Et cette promenade au fil de l'eau devient ainsi comme un cours incomparable d'histoire du Canada ancien et moderne.

Pour ajouter encore à l'information du lecteur et faire grandir son intérêt, on a voulu joindre à ces descriptions toute une série de nos vieilles légendes du terroir, comme celles de la Corriveau, des Sorciers de l'Île d'Orléans, du Sauvage Mouillé, de la Chasse-Galerie, des Lutins, du Rocher-Fantôme, etc., etc., le tout présenté sous une forme attrayante, l'on pourrait même dire souriante, car le voyageur n'est pas induit en erreur et mis sous l'impression que ces contes du bon vieux temps forment le fond de la vie actuelle des gens de nos campagnes. Il existe du folklore dans tous les pays, et c'est comme tel que le nôtre est présenté, à titre de curiosité et en souvenir d'un passé pittoresque et plein de saveur. L'ouvrage comporte plusieurs illustrations en couleurs, œuvres de l'artiste montréalais bien connu, Charles Simpson, qui a su rendre d'une façon remarquable, les types et les scènes d'autrefois.

Cette nouvelle publication du Pacifique Canadien contribuera pour une large part à faire mieux connaître et apprécier le progrès continu, en même temps que le charme incomparable du "pays de Québec". Elle ajoutera de plus au plaisir de la traversée dans les palais flottants de notre grande compagnie de transport, dont les excellents services, tant sur mer que sur terre, sont un sujet de juste orgueil pour le pays tout entier. Les "Légendes du Saint-Laurent" ont aussi été publiées en anglais, afin de permettre à ceux de nos compatriotes qui parlent cette langue, ainsi qu'aux Américains qui nous visitent chaque année, d'en goûter toute la saveur.



Une vieille expérience a prouvé que l'exemple part, d'en haut descend dans toutes les classes, et y porte le bien ou le mal.



COMMENT ET POURQUOI L'ON CHASSE LES GRANDS FAUVES

Chasses à l'affût pour tuer, chasses aux trappes pour capturer des fauves vivants en vue des cirques et ménageries, chasses aussi pour les besoins nouveaux du cinéma.— Quelques victimes de la chasse.— Le sort des bisons du Canada.

Le gibier diminue, écrit Pierre Mariel, dans "Le Petit Journal Illustré", mais il ne faut pas s'en émouvoir, parce que c'est une loi générale qui s'applique non seulement aux pays civilisés, mais à toutes les contrées du monde. Devant les progrès constants du blanc, défricheur de savanes, la chasse aux fauves elle-même est réglementée, afin que soit évitée l'extermination de certaines espèces animales.

Ainsi, quand les Français se sont installés en Algérie, le lion y abondait-il, surtout dans l'Atlas. Les Arabes éprouaient pour lui une terreur superstitieuse, ne prononçaient jamais son nom, mais l'appelaient d'un

titre, celui de Seigneur. Ils considéraient ses ravages comme un mal nécessaire et fatal. C'est alors qu'apparut Jules Gérard, le célèbre tueur de lions. Il s'attaqua résolument au roi des animaux, fit des tableaux retentissants, et l'imagination orientale aidant, les Arabes le considèrent bientôt comme un surhomme. Ils reprirent aussi confiance en eux-mêmes et commencèrent à leur tour à chasser le lion.

Mais si, en Afrique, le lion ne s'attaque plus guère aux hommes, il fait toujours dans les troupeaux du centre et du sud-africain, de terribles ravages, surtout dans la région des Grands Lacs. Les Anglais le chassent avec méthode, et l'affût reste toujours le même depuis Jules Gérard, bien que la portée des fusils, la pénétration des balles, rendent les expéditions bien moins dangereuses.

La nuit on construit un abri dans un arbre où s'installent le chasseur et un ou deux indigènes qui rechargent les

armes. A quelque distance, on place un agneau entravé. La pauvre petite bête pleure désespérément et ses bêlements attirent le lion. Quand celui-ci arrive à bonne portée, le chasseur essaye de le tirer en plein front. Gare à lui s'il ne fait que blesser son adversaire! Furieux, le lion se précipite sur l'abri et il faut que le chasseur ne perde pas son sang-froid s'il veut revenir vivant de son expédition.

Mais il est une autre sorte de chasse qui est encore bien plus dangereuse. C'est quand il s'agit de capturer les fauves vivants pour les expédier en Europe, à destination des muséums et des ménageries. Pour cela, en les attirant avec de la viande fraîche, on les fait tomber dans les trappes où, ligotés, ils sont ensuite conduits dans des petites cages jusqu'au plus prochain paquebot. Beaucoup préfèrent se laisser mourir de faim plutôt que d'être captifs; aussi essaie-t-on de se procurer de jeunes lionceaux, dont la mère a été préalablement tuée dans un affût.

Jusqu'à présent, on n'a jamais pu élever en cage la fameuse panthère noire, un des plus beaux animaux qui soit.

Il ne faut pas croire que les félins soient toujours les plus dangereux gibiers. Les buffles, qui doivent être tirés en terrain découvert, et à petite distance, sont de terribles ennemis pour l'homme. On se souvient sans doute du malheureux Latham, cet aviateur qui partit chasser aux grands fauves dans l'Est-Africain. C'était un tireur remarquable. Un jour il aperçoit un buffle isolé. Il l'ajuste, le tire et le blesse seulement. Furieuse, la bête s'élance sur lui. Latham tire une seconde cartouche qui atteint le buffle en plein front. Mais, bien que mort,

l'animal est entraîné par son élan formidable et balaye l'homme qu'il écrase sous lui. Les deux adversaires, dans ce duel gigantesque, moururent en même temps!

Maintenant, il existe une autre chasse, passionnante, mais qui n'en présente pas moins de grands dangers. C'est la chasse cinématographique, si nous pouvons dire. Filmer les fauves dans leur existence de chaque jour, dans le privé, n'est pas un sport de tout repos. Malgré les téléobjectifs, les opérateurs doivent approcher à une centaine de pieds de leurs sujets et les animaux sauvages, instruits par le commerce des hommes, ne voient pas d'un bon oeil cette étrange machine. A côté de l'opérateur se tiennent donc toujours plusieurs chasseurs éprouvés.

Récemment, un film a suivi les pérégrinations d'un troupeau d'éléphants sauvages, en Afrique. Une des bandes représente un éléphant mâle qui charge l'appareil de prise de vues et son aspect n'a rien de bien rassurant. Il fut abattu à vingt pieds de l'opérateur!

Il y a deux ans, dans la région de Khartoum, un rhinocéros chargea aussi un opérateur de cinéma. Celui-ci, par un brusque saut de côté, parvient à échapper aux deux redoutables cornes, mais l'appareil fut moins heureux. Il fut piétiné par le pachyderme déchaîné. Heureusement qu'un peu plus loin un autre appareil tournait la scène. Il en est résulté un film sensationnel.

Mais tous les gros animaux ne sont pas aussi féroces. Aux premiers temps de la marche vers l'ouest, en Amérique, quand les pionniers s'avançaient dans la direction des Montagnes Rocheuses, ils rencontrèrent

des troupeaux de bisons. Et quels troupeaux! Certains comptaient 300,000 têtes et couvraient des milles. Or, le bison, malgré sa taille énorme et sa force, a peur de l'homme. Ils se laissèrent donc massacrer.

D'abord les chasseurs les attaquèrent pour les manger, puis pour les cuire, enfin pour le plaisir. Ils firent, en une journée, des hécatombes de plusieurs milliers de bisons qui pourrissaient ensuite au soleil.

Tant et si bien que maintenant le bison est presque entièrement disparu du Canada et des Etats-Unis et qu'il a fallu des lois très sévères pour en protéger les survivants. La principale a été l'établissement de parcs nationaux où les animaux sont chez eux, dans un territoire immense où toute chasse est impitoyablement punie.

Dans l'Inde, le tigre tue une dizaine de milliers d'indigènes par an. Pourtant, on ne peut pas en détruire complètement l'espèce. Dans les régions où il a disparu, les antilopes font de terribles dégâts aux cultures et les Indiens regrettent alors le temps du tigre. Qu'on ajoute à cela le respect brahmanique de toute vie animale et l'on comprendra que les fauves soient nombreux dans l'Inde. Heureusement qu'ils se font entre eux une chasse acharnée et, surtout, que les serpents en tuent un grand nombre.

DES CONSTRUCTIONS ULTRA-MODERNES AU JAPON

On est à construire à Toyko, capitale du Japon, des maisons de rapport de quatre étages, en béton armé, à l'épreuve du feu et des tremblements de terre et comportant chacune 42 ap-

partements de une à six pièces. Le gouvernement japonais ayant avancé, pour les frais de construction, une forte partie des 500,000 yen qu'elles coûteront chacune, se réserve le droit de restreindre au tiers le nombre des locataires de race étrangère. Ces maisons seront pourvues, il va sans dire, de l'électricité, du gaz, du téléphone et de toutes autres commodités modernes. On y pourra louer des domestiques, à l'heure ou à la journée, suivant un tarif régulier. Dans chaque maison de rapport se trouvera un rez-de-chaussée, un vaste restaurant où l'on mangera, à son gré, de la cuisine japonaise, française et anglaise.

SIRLOIN ET SURLONGE

L'aloyau du boeuf, cette partie de l'échine du boeuf, qu'en français nous appelons surlonge, se dit en anglais: sirloin. On trouve dans maints dictionnaires que le mot anglais provient du terme français, qu'il a été anglicisé. Dans d'autres, au contraire, que le terme surlonge est tiré de sirloin, le terme équivalent en anglais et qui aurait une étymologie assez curieuse. Au temps du roi d'Angleterre Charles II (1630-1685), époque où le rosbif fut mis à la mode, celui-ci,—le roi, non le rosbif,—revenait chasser de la forêt d'Epping. Il était très affamé. En entrant dans son château on lui servit une si belle tranche de boeuf qu'il s'écria : "Quel morceau magnifique, un vrai morceau de roi ! Par Saint-Georges, il me faut lui décerner un titre!" Tirant alors son épée, il l'éten-dit sur le plat et prononça en riant : "Loin, je te fais chevalier— dorénavant tu seras Sir Loin!"

LES PLUS BEAUX VERS DES GRANDS
POETES FRANÇAIS

Tou-Tsong

*Le long du fleuve Jaune, on ferait bien des lieues
Avant de rencontrer un mandarin pareil.
Il fume l'opium, au coucher du soleil,
Sur sa porte en treillis, dans sa pipe à fleurs bleues.*

*D'un tissu bigarré son corps est revêtu;
Son soulier brodé d'or semble un croissant de lune;
Dans sa barbe effilée il passa sa main brune,
Et sourit doucement sous son bonnet pointu.*

*Les pêcheurs sont en fleurs; une brise légère
Des pavillons à jour fait trembler les grelots;
La nue, à l'horizon, s'étale sur les flots,
Large et couleur de feu, comme un manteau de guerre*

*C'est Tou-Tsong le lettré! Tou-Tsong le mandarin!
Le peuple, à son aspect, se recueille en silence
Quand, sous le parasol qu'une esclave balance,
Il marche gravement au son du tambourin.*

*Dans ses buffets sculptés la porcelaine éclate;
Il a de beaux lambris faits de bois odorants;
Ses cloisons sont de toile aux dessins transparents,
Et la nappe, à sa table, est en drap d'écarlate.*

*Il laisse le riz fade à ceux du dernier rang;
Le millet fermenté pour le peuple ruisselle;
Il mange, à ses repas, le nid de l'hirondelle
Et boit le vin sucré des rives de Kiang.*

*Puis, sillonnant le lac, au pied des térébinthes,
Sur la jonque bizarre il se berce en rêvant,
Ou, dans le pavillon qui regarde au levant,
Cause avec ses amis, sous les lanternes peintes.*

LOUIS BOUILHET.

(Festons et Astragales, 1859.)



OCTAVE CREMAZIE A PARIS

L'exil que s'imposa, en expiation de ses fautes, notre poète des temps héroïques est raconté par lui-même dans sa correspondance et le *Journal du Siège*. Dans un article de "La Revue Populaire", paru voici près de deux ans, nous donnions quelques extraits de l'oeuvre dernière de Crémazie prosateur, qui vaut plus par la curiosité des observations que par la tenue littéraire, par le fond que par la forme. Il est même permis de blaguer un peu notre barde national sur son *Journal du Siège*. Mais cette fois, et ce sera plus intéressant, laissons un étranger, Charles ab der Halden, auteur de belles "Études de Littérature Canadienne-Française", éditées en l'an 1904, à Paris, nous parler du poète exilé.

Charles ab der Halden semble avoir trouvé dans l'exploration de notre littérature naissante un plaisir extrême. De tous les critiques français qui ont eu le souci de notre avancement en matière littéraire, peut-être est-il le seul qui n'ait pas corrigé les oeuvres canadiennes avec la bienveillance d'un professeur qui s'intéresse tout particulièrement aux devoirs de son élève préféré. La plupart, en effet, louent l'effort donné plutôt que le travail accompli. Quand les critiques étrangers, français ou autres, jugeront, — mieux encore seront forcés de juger, — nos travaux littéraires sur leur valeur intrinsèque, comme ils font, généralement, des livres édités chez eux, alors seulement nous entrerons dans la grande république des lettres françaises.

Le chapitre que nous reproduisons en partie du livre de Halden est intitulé: *Un Canadien à Paris pendant le Siège*. En voici les fragments les plus intéressants:

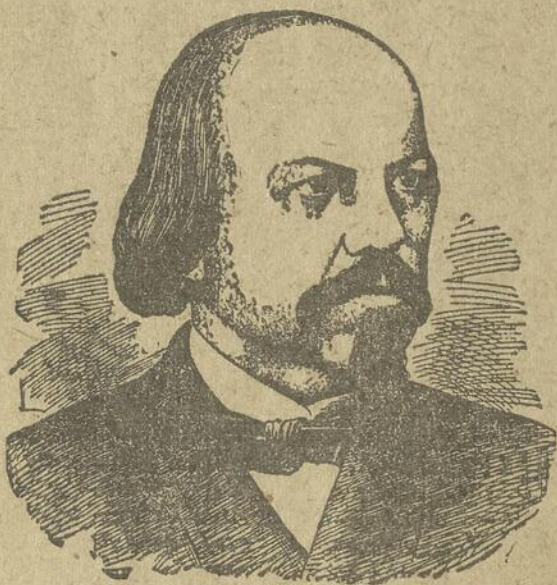
— "Il nous semble presque voir (en Crémazie à Paris) un Français d'avant 89, non pas un grand seigneur, mais un simple bourgeois, endormi pendant plus d'un siècle, se réveiller tout à coup, et comparer nos institutions et nos moeurs à un idéal qui n'est plus le nôtre.

Lorsque Crémazie vint séjourner parmi nous (le peuple français), à la suite du drame que tous connaissent, il se présentait à Paris avec des idées, des haines et des sympathies qui devaient quelquefois le rendre injuste pour cette France qu'il aimait tant. Pendant le long et terrible siège, il ne ménagea ni ses sarcasmes aux hommes nouveaux qui prétendaient lutter quand même, ni sa pitié à la pauvre patrie, mutilée et sanglante.

* * *

Pendant les deux années qui suivirent son départ de Québec, le poète, d'après sa propre expression, exista sans vivre. Il devait traîner seize ans le fardeau de l'exil. En quittant la maison de la côte de Léry, Octave Crémazie s'était dirigé vers New-York, puis il avait gagné Paris. Il s'était logé dans le quartier Notre-Dame. Pour tout horizon, il apercevait de sa fenêtre des toits et des cheminées, et là, seul, délirant, en proie à la fièvre cérébrale, il fut pendant des semaines

entre la vie et la mort. M. Hector Bossange, l'oncle par alliance de M. Hector Fabre, eut pitié de Crémazie, vint le voir, et lui proposa de passer sa convalescence à la campagne. Il lui offrit l'hospitalité dans son château de Citry, près de Meaux... Mais il fallut bientôt quitter Citry, son parc, sa bibliothèque et ses hôtes compatissants. Il vivait à Paris sous un faux nom; il habitait tantôt la Cité, tantôt Belleville, tantôt la rue Vivienne,



(Dessin de Edmond J. Massicotte.)

OCTAVE CREMAZIE

Né à Québec en 1822. Mort au Havre en 1879.

après la guerre, et nul ne soupçonnait dans M. Jules Fontaine, ce bourgeois pacifique, malgré sa moustache et son impériale, qui lui donnaient un faux air de capitaine en civil, un poète mort jeune à qui survivait l'homme.

Sa vie passée lui semblait enfuie comme un rêve. La résignation était venue, suivie d'un calme douloureux. Octave Crémazie ne connaîtra pas le Paris brillant que les étrangers voient seuls. Il ne sera pas reçu dans la société. Les hommes de lettres et les

hommes politiques, les salons si largement ouverts, il ne les fréquentera point. Il sera le passant anonyme qui ne pénètre pas les secrets des dieux, ne voit pas jouer les ressorts. Il vivra comme un petit bourgeois français, mais conservera son âme canadienne. Ce ne sera jamais un citoyen de notre Cosmopolis. En politique, il saura ce que chacun sait : il verra les effets sans deviner les causes ; il gardera pour les hommes en vue les sentiments d'admiration respectueuse ou de la haine injustifiée que partage la foule. Et c'est par cela même que son journal ou ses lettres peuvent nous intéresser...

Disons toutefois que la marque indélébile de son éducation première ne lui permet pas toujours d'être impartial; il ne comprend pas que nous ne puissions, en France, ne point aimer ce qu'il aime, ne point admirer ce qu'il admire. Aussi faut-il à un Français un certain effort d'esprit pour lire le "Journal du Siègle", dont quelques parties sont pour nous presque offensantes. Notons tout d'abord dans la correspondance de Crémazie une certaine stupéfaction de provincial. Et le Canada n'est-il pas comme une très vieille province française, transportée au delà des mers, et dont les traditions se seraient conservées intactes?

Durant le siège. Crémazie ne sait peut-être pas très bien quelles sont les intentions de Jules Favre et de Bismarck. Mais il est admirablement renseigné sur les cancans du menu peuple. Un matin qu'il fait remettre une pièce à sa chaussure, dans une échoppe de savetier, arrive un concierge du voisinage, très affairé. Il apprend à ses auditeurs comment la

guerre fut décidée en 1867, quand le roi de Prusse vint à l'Exposition:

“Un jour, Napoléon III et Guillaume prenaient leur café après avoir bien déjeuné. Le roi de Prusse dit à l'Empereur: “Ecoute, Napoléon, tu as, toi, à Paris, un tas de républicains qui l'embêtent, et qui finiront par m'embêter aussi à Berlin. Il faut se débarrasser de cette canaille-là. Dans trois ans, je serai prêt et armé jusqu'aux dents. Tu me déclareras donc la guerre en 1870 et tu te laisseras battre. Je prendrai Paris et je te promets que je dompterai si bien tes républicains qu'ils ne remueront pied ni patte pendant trente ans. Je te ramènerai aux Tuileries et tu me donneras l'Alsace et la Lorraine pour ma peine.”

Et voilà! “Comme la vérité, remarque Crémazie, la stupidité est, hélas, immortelle!”

Crémazie ne veut pas croire à l'indignité de Bazaine ; il ne rend compte que tardivement de l'incapacité du général Trochu. Jules Ferry, Gambetta, Jules Favre sont fort maltraités par lui. On croirait entendre un partisan de Louis XVI parler de Robespierre ou de Danton. Cependant, comme les hommes de 1870 ne peuvent se comparer à ceux de 1793, il y a moins de haine et plus d'ironie. Si ce journal ne vaut pas, comme document historique, il est précieux pour qui veut savoir ce que pense la foule, quels sont les derniers canards qui s'abattent sur Paris, plus nombreux que les pigeons voyageurs (porteurs de dépêches), ou se rendre compte des impressions d'un badaud.”

* * *

Et l'auteur, à qui nous avons emprunté ces lignes, continue de relever les passages les plus piquants du journal.

Quelques remarques pour terminer.

Comme la plupart des Canadiens, Crémazie, qui avait pour la France une admiration toute livresque avant d'y habiter, se plaît beaucoup à la critiquer et à l'amoindrir, une fois là-bas. Cette manie est commune de nos jours à tous les voyageurs franco-canadiens.

Autre chose. Crémazie qui chanta la résistance canadienne et toutes les guerres de France et de Navarre, de l'Italie et du Pape, ne se montre pas à Paris plus “vaillant” qu'il ne faut. Les éclatements d'obus lui gâtent son sommeil et sa digestion ! Et lui qui chantait du fond de sa boutique les combats de Crimée ou d'Italie, et l'épopée napoléonienne, éprouve pour les combats, vus de près, une répulsion étonnante : “Quand on ne fait que lire l'histoire des conquérants, écrit-il, on se laisse facilement prendre au miroitement de la gloire militaire. Mais quand on a vu de près les ravages et les dégâts causés par la guerre, on se demande avec effroi quel nombre incalculable de misères sans nom, de morts épouvantables, il faut à un conquérant pour tresser ce qu'on est convenu d'appeler la couronne du vainqueur.”

Mais ces petites critiques sont inoffensives... Tous les poètes épiques ne peuvent avoir le courage de Tyrtée!

Jules JOLICOEUR.

—o—

J'appelle une mauvaise humeur celle d'une personne aisée à blesser, qui est soupçonneuse, qui philosophe sur un air, sur une parole, enfin avec qui l'on n'est point à son aise, à qui l'on craint d'avoir affaire.

* * *

Nous ne demandons qu'une chose, et qui est de droit: le respect des convictions contraires. On ne croit pas ce qu'on veut, on croit ce qu'on peut, et nul n'est responsable que du soin qu'il a pris de chercher la vérité.

CHRONIQUE SPORTIVE

LA FORTUNE FAITE PAR DEMPSEY A LA BOXE ET LES DIVERSES BOURSES QU'IL REÇUT POUR SES RENCONTRES



Si Jack Dempsey, champion du monde des poids lourds, est très impopulaire aux Etats-Unis, c'est, raconte-t-on, qu'il se fait payer trop cher et, racontait-on dans le temps, qu'il n'a pas fait de service actif pendant la guerre. Mais Jack Dempsey paraît tout étonné de cette impopularité et ne comprend pas que la majorité de la foule, chaque fois qu'il est monté sur le ring, ait souhaité sa défaite. Et il avoue que le jour où il fut opposé au Français Georges Carpentier, quatre-vingt-dix pour cent des spectateurs désiraient assister à la victoire de l'étranger, et qu'en plus, — ce qui est autrement grave, — quand il rencontra le nègre Harry Wills, ses compatriotes, malgré leur horreur des noirs, espéraient acclamer son rival.

Et Jack Dempsey, dans une entrevue aux journaux, parle ainsi du sentiment d'hostilité manifestée par le public américain à son égard :

« Je n'ai pas à approfondir des sentiments que je ne comprends, ni ne partage. Je ne crois point avoir jamais, par ma conduite dans le métier de boxeur, donné lieu à des critiques.

Je me suis toujours battu vaillamment et loyalement. Bill Brennan m'a mis en danger. Tout autre homme aurait été knock-out par le coup à la mâchoire que je reçus de Georges Carpentier dans la seconde reprise de notre combat. Le Mexicain Firpo me faisant tomber hors du ring, dans notre match, n'a jamais été plus près du succès. Mais, chaque fois, même inconscient, j'ai trouvé en moi la force de me défendre et de transformer en victoire ce qui avait semblé être une irrémédiable défaite.

C'est, avant tout, que je possède une mâchoire de fer, ce qui est une grande qualité physique, et "l'esprit du combat" ne s'acquiert pas : on naît avec lui.

Pourquoi n'en tirerais-je pas profit ?

On aime à me représenter comme un rajah ayant des bagues à chaque doigt et des anneaux aux pieds, passant son existence en noces et festins. C'est mal me connaître : il n'y a pas d'être au monde plus simple, plus tranquille et moins désireux de faste et de luxe que moi.

Je ne me fais aucune illusion sur l'avenir. Le jour où je serai battu, aucun organisateur ne voudra plus faire appel à mes talents. Et là, que je sois riche ou pauvre, peu importera. Si je ne me suis pas préparé une vieillesse heureuse, personne ne viendra me secourir. Donc, je travaille pour plus tard et me fais payer en conséquence.

Je demande des bourses élevées. Voilà un reproche que je me suis vu

adresser maintes fois dans les journaux. Mais pourquoi agirais-je autrement? J'ai toujours exigé que chaque match fourni me rapportât davantage que le précédent. Avais-je tort, puisque les recettes aux entrées suivaient la même progression?

Soyez bien convaincu qu'il n'existe pas un seul boxeur pouvant dicter la dimension et le poids de la bourse. Le seul qui ait le droit de poser ses conditions, c'est le public. L'organisateur sait si celui-ci viendra ou non, si le match attirera ou laissera indifférent.

Ni l'organisateur ni le combattant ne décident en l'occurrence, je vous le répète: l'unique juge est le spectateur. Tant qu'il sera intéressé par le boxeur, il tiendra à le voir combattre. Le jour où le champion aura trouvé son maître, personne ne se dérangera. C'est pourquoi il convient de repousser le plus longtemps possible la date de l'échéance qui attend chaque pugiliste au coin du bois.

Lorsque Tommy Burns demanda à MacIntosh six mille livres sterling pour rencontrer Jack Johnson à Sydney, ce fut une tolle général. Ce garçon était fou. A l'époque, ce prix battait tous les records. MacIntosh ne fut pas de l'avis unanime: il fit un rapide calcul et accepta les conditions léonines. Il n'était pas un mécène, croyez-moi, mais il était un brasseur d'affaires. Et s'il avait pu supposer que le match de deux chats sauvages aurait attiré autant de monde que la rencontre Burns-Johnson, je vous garantis qu'il aurait payé le même prix et délaissé les pugilistes.

A l'époque de mes débuts, je boxais pour le prix d'un modeste repas, parce qu'étant inconnu, le public ne payait pas pour me voir. J'ai été aug-

menté à mesure que je me faisais connaître. Aussi n'y a-t-il aucune raison pour que, fidèle aux principes des organisateurs eux-mêmes, je n'aie pas pris la décision de demander toujours plus que je n'avais reçu à mes précédentes exhibitions. L'organisateur accepte parce qu'il sait ne pas être déçu. Tous ont fait de gros bénéfices avec moi. Pourquoi n'en profiterais-je pas?

—Avant que vous soyez champion, me dit-on souvent, cent mille dollars étaient un maximum; mais, depuis le début de votre règne, vous êtes passé à 300,000 pour un combat et quelque chose comme 450,000 pour un autre.

Je l'admets, c'est la pure vérité.

Mais examinons de plus près les faits: j'obtins 55,000 dollars pour rencontrer Billy Miske, qui en reçut 25,000; Floyd Johnson, l'organisateur, fit un gros bénéfice. Tex Rickard me donna 300,000 dollars contre Carpentier, dont la bourse était de 200,000. Or, 74,958 spectateurs payants firent monter les recettes à 1,626,580 dollars. L'organisateur était-il à plaindre? Pour matcher Tom Gibbons, 310,000 dollars me furent promis. Ce fut une mauvaise affaire, par suite d'une pitoyable organisation. Ni Gibbons ni moi n'en étions responsables. Contre Firpo, je reçus la plus forte bourse de ma carrière et Firpo toucha 125,000 dollars. Après avoir payé tous les frais, l'organisateur Tex Rickard s'aperçut qu'il lui restait 250,000 dollars. Était-il à plaindre? Et je vous assure qu'aucun des 80,000 spectateurs ne regretta son argent. Si j'ai touché plus que n'importe quel autre boxeur, nul n'a eu à se lamenter. Pourquoi n'en aurais-je pas profité? Je travaille pour vivre et, pour mon travail, j'exige le maximum."

ON NE CONNAIT RIEN DES RECORDS ETABLIS PAR LES ATHLETES GRECS

De nos jours on établit des records. Il n'en allait pas de même dans l'antiquité, alors que tous les athlètes qui participaient aux olympiques se souciaient fort peu de "briser un record" et sacrifiaient la vitesse et la distance à la forme. La palme n'allait pas, si l'on peut dire, à qui courait le plus vite mais à qui courait le mieux. On avait en tout, voire dans les sports, le sens de l'esthétique, de la beauté.

On a exposé récemment au Metropolitan Museum de New-York une collection de dessins, de peintures de vases et de sculptures représentant diverses attitudes et divers jeux des athlètes grecs les plus fameux. C'est à les bien étudier qu'on comprend le souci qu'ils avaient tous pour la forme et ce que nous appelons le "style", c'est-à-dire pour certains procédés conventionnels.

Aujourd'hui, les athlètes courent, sautent, lancent, luttent et boxent à leur guise. L'important est de vaincre son adversaire ou ses adversaires et d'établir un record, en observant toutefois quelques règles, mais si peu restrictives. Dans l'antiquité, tout athlète, dans tous les jeux, quels qu'ils fussent, était astreint à des règles, à des poses et attitudes strictes. Ainsi le coureur de vitesse (sprinter) est représenté sur une médaille antique, prêt à s'élancer. Aucun coureur moderne ne part comme lui. Il a, pour attendre le signal du départ, les pieds si rapprochés qu'on comprend mal qu'il put démarrer en grande vitesse dans cette position. C'était cependant l'unique manière et on l'observait si correctement que la ligne de départ

sur la piste était marquée de deux empreintes parallèles, éloignées seulement de quelques pouces. Le coureur devait poser ses deux pieds sur ces empreintes.

Les quatre jeux capitaux des Grecs étaient la course à pied, le saut, le lancement du disque et le lancement du javelot. Dans chacun de ces jeux, les concurrents devaient observer toutes les formalités d'usage, imposées par une tradition inflexible.

Cet attachement à la forme, ce fanatisme de la forme, pourrions-nous dire, se révélait surtout dans le saut en longueur. De nos jours, le sauteur peut retomber comme il l'entend, un pied devant l'autre, ou les deux pieds réunis, ou encore les deux pieds sur un plan parallèle mais légèrement écartés, sans pour cela risquer d'être renvoyé du concours. Mais les athlètes grecs devaient retomber sur les deux pieds, bien collés ensemble, sans quoi, quelle que fût la longueur de leur saut, ils étaient mis de côté.

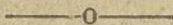
La différence entre nos méthodes et celles des anciens en matière de sport est encore plus marquée dans le lancement du disque. On connaît le "Discobole lançant le disque" de Myron. L'athlète y est représenté au moment où il s'apprête à lancer son poids. Nous nous attendons, naturellement, à ce qu'il fasse ensuite un tour complet sur lui-même, comme procèdent les lanceurs modernes. Mais, au lieu de cela, le discobole ne va prendre qu'un pas ou deux en avant; il lancera aussitôt après son disque. Il était défendu de tourner. Peut-être ainsi les discoboles lançaient moins loin que nos athlètes, mais ils ne tenaient pas à battre, répétons-le, des records ni de vitesse ni de distance. L'athlète lançait son disque suivant toutes les

règles de l'art et était récompensé pour l'harmonie, la beauté de tous ses mouvements.

Le javelot que nous lançons aujourd'hui sans but, au loin, les Grecs le dirigeaient sur une cible, et c'était bien plus difficile.

Et ces Grecs étaient des artistes ! L'athlète ne demandait pour toute récompense qu'une couronne de lauriers, une statue, une médaille, un poème par un grand poète et la gloire ! Et ils accomplissaient leurs jeux aux sons de la musique. On voit souvent les athlètes accompagnés d'un joueur de flûte qui rythme ses mouvements et lui fait accomplir en cadence ses performances.

On faisait de la lutte et du pugilat dans l'antiquité, mais on exigeait encore que cela fût fait en beauté. Ainsi il ne suffisait pas qu'un lutteur renversât son adversaire sur le dos, qu'il lui collât bellement les épaules au matelas. Il devait le coucher avec grâce, correctement et suivant les formes. Les pugilistes ne se frappaient qu'à la tête, jamais plus bas que le menton. Les athlètes complets n'étaient pas des monstres dans l'antiquité ; ils tendent à le devenir aujourd'hui en essayant de lutter, on dirait, contre la force motrice. Et l'esthétique des sports, est-ce que cela ne tend pas à disparaître ?



LA COLLECTION GUILLAUME BUDÉ



C'est au cours de l'année 1917, qui marqua l'une des phases les plus critiques de la guerre, que fut fondée à Paris l'Association Guillaume Budé. Cette Association était composée, — elle l'est encore, — des plus grands hellénistes et latinistes de France, réunis dans le but de ressusciter le goût des lettres antiques. L'Association, devenue depuis d'utilité publique, s'engageait à éditer des traductions de toutes les oeuvres gréco-latines et à confier ce soin aux humanistes les plus autorisés.

Soixante-dix volumes ont jusqu'ici été publiés par l'Association et l'on peut d'ores et déjà se procurer, dans cette collection unique au monde et qui s'épuise rapidement, Homère (traduction de Victor Bérard), Eschyle,

Euripide, Sophocle, Platon, Aristophane, Plaute, Cicéron, Pétrone, Juvénal, Sénèque, Tacite et maints autres.

Cette association a été placée sous le vocable de Guillaume Budé, et ce n'est pas sans raison. Guillaume Budé fut le plus grand humaniste français de la Renaissance. Il vécut sous les règnes de Charles VIII, Louis XII et François Ier, de 1467 à 1540. Il remplit, sous ces trois rois, plusieurs charges très importantes, politiques et diplomatiques. Il eut pour amis et correspondants Erasme, Rabelais, Pierre Bembo et Thomas More ou Morus. Il publia plusieurs écrits remarquables, dont : "Annotations sur les Pandectes", "Commentaires sur la



Guillaume Budé (1467-1540)

langue grecque", un traité sur les monnaies et les mesures des Grecs et des Romains.

Ce philologue et cet érudit fut en

outre fondateur du Collège de France. On l'a toujours considéré comme le plus grand réformateur des études grecques en France.

CIGARETTES
Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour **15^c** **20** pour **25^c**

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

est le seul Magazine de Vues Animées, en français, en relations directes avec les grands studios.

VOULEZ-VOUS ALLER AU THEATRE ET AUX VUES A BON MARCHÉ ?

Achetez "LE FILM" de mars

et servez-vous des **COUPONS** que vous y trouverez et qui vous donnent droit à une réduction de 25 pour cent, 35 pour cent et 50 pour cent sur les prix d'entrée réguliers dans plusieurs théâtres de comédie, vaudeville et vues animées de Montréal et Québec
LE FILM est un magazine de vues animées qui peut rivaliser avec les grandes revues américaines.

Achetez-le pour ses renseignements nouveaux et ses nombreuses photos sur beau papier de vos artistes préférés.

EN VENTE PARTOUT - - - - 10 CENTS

Voir coupon d'abonnement page 129



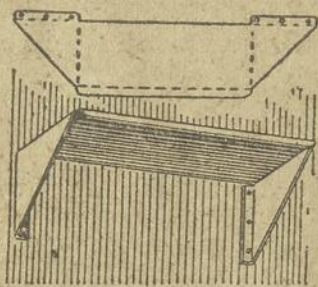
5,000 BREVETS D'INVENTION PRIS SUR LES BOUTONS

Un petit renseignement de nature à intéresser nos inventeurs. On nous dit qu'au Canada seulement, 5,000 brevets ont été pris concernant inventions sur les boutons, boutons de toutes les sortes et pour tous les usages.

Noussommes déjà loin du bouton à trois trous!

PLANCHETTES METALLIQUES D'UNE SEULE PIECE

On peut faire soi-même, en cas de besoin, de petites planchettes métalliques d'une seule pièce à l'aide de fer galvanisé ou de toute autre feuille de métal. On découpe dans la feuille le



patron illustré au haut de notre croquis. On replie les bords suivant les lignes pointillées et l'on applique au mur au moyen de vis à tête ronde. Si vous vous servez de feuilles de fer, il serait bon, au préalable, de les enduire d'une couche protectrice.

POUR DEBOUCHER LES TUBES DE PATE DENTIFRICE

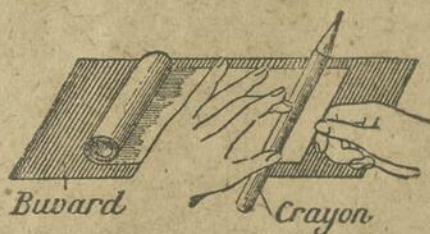
Les tubes métalliques dans lesquels sont vendues tant de crèmes et pâtes de toilette, médicaments et fards, sont quelquefois (assez rarement, avouons-le!) difficiles à dévisser. Enfin, si par quelque hasard, il vous ar-



rive d'avoir des ennuis avec un tube quelconque, frottez une allumette et soumettez à sa flamme la vis récalcitrante. Il serait bien étonnant que, après quelques secondes de ce traitement, le tube ne s'ouvrit pas facilement.

POUR EVITER L'ENROULEMENT DES PAPIERS SENSIBLES

M. Caron, de Sens, a découvert un moyen d'éviter l'enroulement des papiers sensibles. Comme il dit, il arrive



souvent que les papiers qui servent à la photographie s'enroulent au séchage, et il devient dès lors laborieux de les rendre bien plats.

Certains fabricants conseillent de tremper les papiers dans très peu de liquide pour éviter l'enroulement.

C'est en effet très bon, mais si ces prescriptions ne sont pas observées, pour une cause ou pour une autre, il suffit de passer les papiers en question sous un crayon ou objet similaire cylindrique en appuyant sur le crayon et en tirant sur la photo. Une ou deux opérations suffisent. Le côté impressionné devra être soigneusement posé sur du buvard propre. Naturellement, il faut que les photos soient sèches.

COMMENT ON PEUT IMPROVISER UNE LAVETTE AVEC DE LA FICELLE

Il peut arriver, quand on habite la campagne, ou en d'autres circonstances, d'être privé de la lavette, instrument plus qu'utile, nécessaire, pour laver la vaisselle.

manche à balai



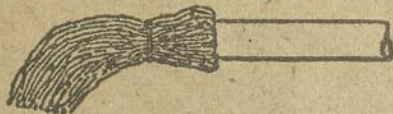
recourci et rainuré



les ficelles attachées à la rainure



rabattues et attachées à la 2^e



Pour en faire une, il vous suffira d'avoir un morceau de manche à balai et de la grosse ficelle.

Prenez un morceau de manche du côté portant une gorge, s'il y en a une. Sinon faites-en une et deux avec

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 28F
BOITE 37 WINDSOR, ONT.



GRATIS

Cette montre sera donnée pour la vente de \$12.00 de graine, ou vous sera envoyée sur réception de \$4.95, prix de la manufacture. Profitez de cette offre, c'est une valeur de \$10.00. Demandez le Catalogue de 500 Bargains Gratis. Adressez: ALLEN NOUVEAUTÉS, St-Zacharie, Qué.

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. : Plateau 5524

LE FILM

Est le seul Magazine, rédigé en français, qui soit relié directement aux grands studios.

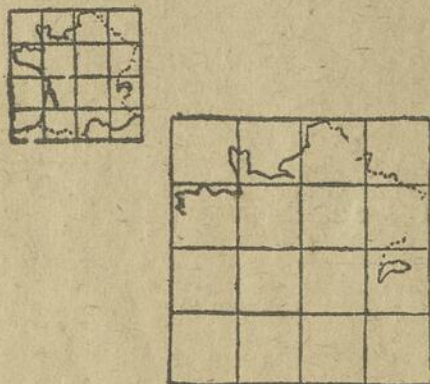
En vente partout: 10 SOUS

un canif. Prenez ensuite de la grosse ficelle que vous couperez en morceaux d'une longueur suffisante et en nombre suffisant. Pliez ces morceaux en deux, appliquez-les sur le bout en les faisant dépasser et ficelez solidement.

Après avoir ainsi ficelé à l'intérieur, une première fois, ficelez à l'extérieur.

COMMENT AGRANDIR UN DESSIN

Il existe différents procédés pour reproduire un dessin, une gravure, une carte géographique, à une dimension plus grande que celle de l'original. On peut quadriller l'original et dessiner sur la feuille de papier



des carrés de dimensions plus grandes; on reproduit dans chaque carré correspondant à celui du dessin qu'on veut copier. On peut utiliser aussi un compas de réduction, prendre des dimensions et les multiplier par le coefficient déterminé.

POUR PRENDRE UN PLAT EN TERRE OU EN METAL SORTANT DU FOUR

On fait un manche qui peut s'adapter à toutes sortes de plats. Il se compose d'une fourchette en fer ou en fonte, composée de deux dents de chaque côté et d'une toute petite au

milieu. On recourbe ces branches comme l'indique la figure. Les deux grandes branches viennent prendre le plat par en dessous, tandis que la plus petite vient le saisir sur le bord. Pour saisir le plat, on pose la petite branche sur le bord et par un mouvement de haut en bas, les deux grandes



branches viennent soulever le plat par en dessous. Pour enlever la poignée, on fait le mouvement contraire de bas en haut, on dégage le plat par en dessous.

Cette poignée peut servir pour les plats grands et petits. Il est impossible de se brûler, et on supprime le torchon que bien des ménagères prennent pour éviter de se brûler.

POUR FAIRE TENIR LA PEINTURE A UNE GRILLE EN FER

Voici la manière de procéder pour refaire les peintures détériorées d'une grille. On revise la grille entièrement: les traces de boue adhérente, ainsi que les parties mangées par la rouille et dont la peinture se soulève, seront grattées au couteau. Si besoin est, on pourra en même temps poncer au papier de verre. Les parties rouillées seront ensuite enduites de minium. Lorsque le minium sera sec, on passera la première couche de peinture, en commençant par le haut, du côté intérieur de la grille. Une fois ce côté fait, et tant que la couleur sera frai-

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage. Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières. Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

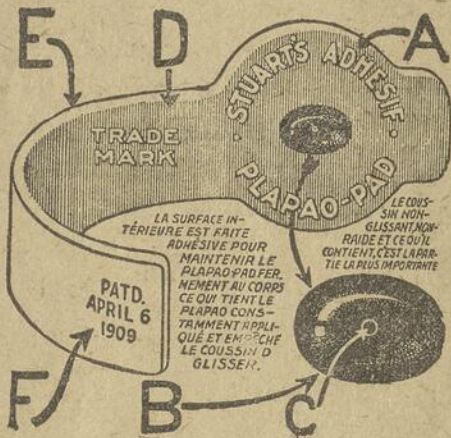
Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.



FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

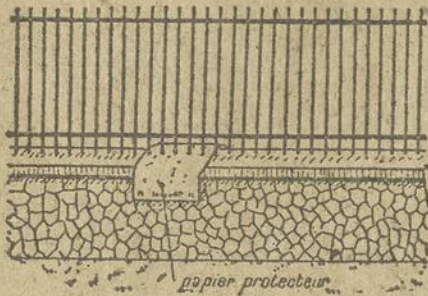
Nom

Adresse

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.

che, on peindra l'extérieur de la même façon.

S'il y a impossibilité de finir la grille dans une même journée, on devra finir complètement une partie. Les peintres se mettent ordinairement un de chaque côté pour aller plus vite, et éviter les reprises.



On devra déployer un peu d'habileté dans le maniement de la brosse. On aura soin de bien raccorder les coups de brosse en adoucissant de haut en bas. Le noir est la couleur qui convient le mieux à ce genre de travail; on y mélange parfois du blanc, du vert ou du bleu.

On détrempera la première couche moitié huile, moitié essence. Quand elle sera sèche, on passera la seconde composée de deux tiers d'huile et un tiers d'essence.

Afin de préserver les pierres du soubassement des taches de peinture, on les couvre de papier qu'on enlève quand le travail est achevé.

CONSTRUISEZ CETTE TROTTEUSE POUR VOTRE ENFANT

On connaît ces dispositifs dénommés "trotteuses" ou "parachutes", montés sur roulettes, où l'on place les petits enfants pour leur apprendre à marcher. Ils sont soutenus sous les bras, donc obligés de se tenir debout, sans pouvoir tomber.

En général, l'appareil comporte un cercle supérieur, qui entoure le thorax du petit, et un cercle inférieur, sensiblement plus grand sur lequel sont fixées les roulettes. Des montants maintiennent l'écartement des cercles.

Et voici tout de suite la difficulté où se heurte l'amateur qui veut construire la trotteuse: on n'obtient les bois courbés que par des procédés mécaniques qui exigent une technique habile.

Dans le modèle que nous donnons ci-dessous, nous avons supprimé la plupart des courbes, en prenant toutefois les précautions nécessaires pour éviter que l'enfant puisse se blesser. Les deux cercles sont remplacés par deux carrés.

Celui du bas est construit en tiges de bois de section carrée. Les assemblages d'angles seront indifféremment à mi-bois ou à enfourchement.



La partie du haut est constituée par quatre triangles rectangles de bois. Le grand côté, ou hypoténuse, étant vidé en arc de cercle, et les petits angles abattus. La réunion de ces quatre triangles, par les assemblages à mi-bois, fixés au moyen de chevilles, donnera une forme carrée extérieurement et circulaire à l'intérieur.

Ayez soin d'en faire disparaître toutes les arêtes et de les remplacer par des arrondis.

Voyons à réunir les deux parties de la trotteuse: quatre tiges rondes (par exemple des manches à balai) iront des angles de la base aux angles du carré supérieur. Forez dans les triangles des trous obliques où s'engageront les extrémités des tiges, convenablement affilées. En bas, c'est par l'intermédiaire de la tige de la roulette que se fera la fixation.

On peut, si l'on veut, ajouter quatre autres montants intermédiaires: mais ce serait pour un enfant bien lourd (et bien lourd pour un enfant).

Enfin, pour rendre le dispositif confortable, on peut border les planchettes d'une bande de feutre épais.

IL Y A UN VERNIS POUR GARANTIR LE CUIVRE OU TOUT AUTRE METAL DE LA ROUILLE ET DE L'HUMIDITE

Le copal fait la base de ce vernis qui est toujours transparent et sans couleur lorsque le copal est de bonne qualité.



On commence par réduire le copal en poudre et on verse dessus, en quantité suffisante, de l'essence de térébenthine sans couleur.

On laisse le tout se mélanger dans un vase de grès que l'on chauffera prudemment au bain-marie en remuant avec une baguette de verre. Quand la consistance sirupeuse com-

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon: \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la maille sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 Tél.: Est 3200
MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524

mence à venir, c'est que la dissolution totale du copal s'achève. Quand elle est terminée, on ajoute à la solution un quart d'alcool.

Les vases de cuivre peuvent recevoir une, deux ou trois couches de ce vernis, mais ils doivent être entre chaque couche séchés chaque fois au four; ils supportent très bien le lavage à l'eau bouillante; ils peuvent même résister à une chaleur plus élevée sans que le vernis se détache. Par contre, il faut éviter le frottement de ces vases avec du sable ou autres corps durs.

PESE-LETTRES TRES SENSIBLES FAIT AVEC DES BOUCHONS

Pour obtenir un pèse-lettres très sensible et très bon marché, il suffit simplement de se procurer: une bouteille vide, deux aiguilles à tricoter et trois bouchons.

Dans le premier bouchon on passe une aiguille horizontalement, et une autre verticalement; l'aiguille horizontale est munie à chaque extrémité d'un bouchon qui supporte les plateaux; ils peuvent être équilibrés facilement en déplaçant les bouchons le long de l'aiguille.

On obtient de cette manière non seulement un pèse-lettres très sensible, mais encore une balance qui peut rendre des services pour peser par exemple des médicaments ou des objets extrêmement légers.

En employant des poids réglementaires, on peut facilement évaluer en poids le déplacement de l'aiguille verticale, et faire des graduations sur une petite bande de papier disposée autour de la bouteille de verre. Les balances ainsi constituées sont aisément posées sur le bouchon même de la bouteille, préalablement percé d'un trou.

LA PIECE DE MONNAIE QUI RESTE DANS LA MAIN

Essayez de faire partir, en la brochant, une pièce de monnaie placée au centre de votre main grande ouverte, vous ne réussirez pas. Voici pourquoi :

C'est une propriété spéciale de la brosse qui vous empêche d'agir ainsi. En même temps que les premiers poils de la brosse glissent sur la pièce de monnaie, ils la pressent contre la main, de manière que les autres poils, passant sur la pièce, ne peuvent produire sur elle un déplacement important; elle reste donc dans la main ouverte.

POUR LES ANIMAUX COMME POUR LES PERSONNES, L'ALCOOL A 90° EST LE MEILLEUR ANTI- SEPTIQUE DES PLAIES

Quel que soit l'animal qui s'est fait une plaie: chien, chat ou cheval, lavez la plaie à grande eau pour enlever le plus possible des impuretés, séchez en tamponnant avec un linge très propre et aussitôt après touchez toute la surface avec un tampon d'ouate imbibé d'alcool à 90°. Pour réduire l'évaporation de cet alcool, mettez de l'ouate sèche par-dessus la plaie pansée, comme il vient d'être dit. Renouvelez chaque jour jusqu'à complète cicatrisation.

—o—

L'invention n'est-elle pas la poésie de la science? Toutes les grandes découvertes portent avec elles la trace ineffaçable d'une pensée poétique. Il faut être poète pour créer

* * *

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître; car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une vraie femme. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. Les bourrures ne remplacent pas un buste. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une vraie femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT I — BOITE POSTALE 2353



LES SOIREEES DE L'ECOLE LITTERAIRE DE MONTREAL

Au seuil du livre, un fort bouquin de quatre cents pages, notre émotion est grande. Nous allons lire les travaux accomplis par les membres de l'École littéraire de Montréal "pendant les derniers douze mois", travaux signés de certains noms fort connus et que de bonne heure nous apprîmes à respecter: Englebert Gallèze, Albert Ferland, Albert Laberge, Germain Beaulieu, Albert Dreux, Damase Potvin, Louis-Joseph Doucet, Alphonse Beaugard, Jules Tremblay, W. A. Baker, Valdombre, Ubald Paquin, J. A. Lapointe, G. A. Dumont, Albert Boisjoly. Et ce qui est mieux, nous allons lire des morceaux choisis, c'est-à-dire le dessus du panier de quinze vaillants ouvriers de la plume. On ne vide pas, en effet, dans semblable recueil, ses raclures de tiroir.

Amère déception!

Quelques très belles pièces, évidemment, mais un ensemble sans grandeur, sans beauté et surtout sans nouveauté. Une sagamité faite de mets excellents et de mauvais morceaux, mais où le mauvais est si mauvais qu'il gâte tout le ragoût. Comment expliquer cela? Est-ce que le choix de ces proses et de ces vers a été fait sans discrimination, que nos exigences sont démesurées, que nous n'entendons rien à la littérature? Va

pour cette hypothèse, car nous nous soucions fort peu d'**avoir raison!**

Hors l'émouvante et forte étude de Valdombre sur Léon Bloy, son maître, certaines poésies du poète disparu, Alphonse Beaugard, d'Albert Dreux, le travail d'entomologie de Germain Beaulieu, remarquable naturaliste, poète délicat, une pièce de vers d'Ubald Paquin (intéressante, certes, mais vieille de plusieurs années), quelques morceaux de Ferland (écrits en diverses années, 1911, 1914, 1917, 1919, 1920), d'Englebert Gallèze, étudié par nous le mois dernier et sur lequel nous n'avons pas à revenir, tout le reste ne nous arrête pas un instant.

Telles poésies ont été reproduites déjà en maints recueils et pour n'en citer que deux: l'**Oasis**, par Jules Tremblay, écrite en 1916, et **Anarchie**, par J. A. Lapointe, que nous trouvons dans l'Anthologie de Jules Fournier, éditée voici plus de cinq ans.

Les contes du terroir y abondent; ils sont, pour la plupart, aussi peu littéraires que possible. Tous ces contes, de même que les romans régionalistes, sont autant d'épreuves d'un même cliché. On vit du fonds d'un homme de génie, Louis Hémon. Un quelconque M. Sicard n'a-t-il pas eu l'impudence de pousser à la carica-

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti, absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. MONTREAL.

ture, en s'en servant, les personnages de "Maria Chapdelaine", ce qui d'ailleurs, comme bien l'on pense, n'a révolté personne? Si l'on ne diversifie la manière régionaliste, notre littérature bientôt baignera dans les vapeurs d'ennui dont elle est déjà fortement saturée, et il faudra, pour l'en extraire, que tous nos littérateurs recourent à l'exotisme (ce péché sans rémission!), qu'ils aillent renouveler leur inspiration à Haïti, en Chine ou dans l'Honduras.

C'est d'un Recueil-de-morceaux-choisis qu'il s'agit. Les morceaux sont choisis, mais pourquoi leurs auteurs ne le sont-ils pas? Le meilleur morceau choisi d'un Henri Verdon quelconque ne sera jamais, malgré qu'on en ait, un beau morceau. Evidemment on ne peut, si l'on n'écrit, faire partie d'une école littéraire. Et pourtant! Nous connaissons d'autres associations dont plusieurs membres jamais n'écrivent,—et ne s'en trouvent pas plus mal, et ne sont pas moins, en notre bienheureux pays, reconnus pour gens de lettres.

Or donc, pourquoi certains membres de cette Ecole ne se montreraient-ils aussi sages et prudents, vivant, en toute quiétude, d'une réputation surfaite ou de cette rente viagère de gloire que sert à son auteur la plus incolore et prétentieuse plaquette de chroniquettes, nouvelles, bluettes, articulets, versiculets, billets du matin, du midi et du soir?

Mais recueillons-nous sur les belles pages de Valdombre!

On organise autour de lui la conspiration du silence; on lui refuse tous les dons, ceux du style et ceux de la pensée; on soutient qu'il ignore la syntaxe (ce grief des primaires), que sa langue est mauvaise (elle n'est pas

pauvre en tout cas, ni fade, ni emperlée), bref, qu'il écrit abominablement. Nous avons, il va sans dire, chacun notre manière d'entendre ces sortes de choses. A nous, Valdombre se révèle, en cette étude digne des Cahiers Léon Bloy, écrivain mâle, puissant, verveux et très français. C'est un critique malcommode, sectaire, mais courageux et bien avisé; c'est un polémiste mal embouché, ne décolérant jamais, inspiré par une Muse bien en chair et qui ne lui mâche pas les mots, d'une intransigeance quelquefois justifiée, détestable plus souvent, mais qui bâtit de maîtres articles et qui s'entend très bien aux salutaires travaux de démolitions; c'est encore un poète vibrant et qui a de beaux moments de lyrisme et de tendresse.

Cet homme sait aimer et haïr avec violence; il est heureux, puisqu'enthousiaste: "Ah! l'enthousiasme, écrit-il, fruit si doux aux lèvres sincères, nourriture des Prophètes, fruit sacré qui ne connaît point de saison, et dont la fleur mystérieuse consolera éternellement les désespérés au fond des gouffres poétiques, creusés par le Dante."

Il faudra qu'un jour, coûte que coûte, on tienne Valdombre pour ce qu'il est, l'un de nos plus intéressants écrivains.

Qu'on nous permette, en terminant, d'enfiler quelques-unes des perles qu'enchâsse ce recueil, sans donner les noms des joyeux joailliers:

Le concert, ce soir-là, se termina trop tôt,
A cause autant de vous qu'à cause de Cortot
Qui devait nous quitter pour onze heures...

J'ai souvent désiré, qu'ainsi qu'un piano,
Mon âme, sous les doigts de mon coeur pessimiste
Charmât des coeurs émus de sa grande voix triste.

La chose me surprend et ce coup imprévu
Ebranle énormément mon âme sur sa base.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

Dans une pièce intitulée : " Ami, souvent le vers", on se demande avec inquiétude de quoi il s'agit, d'un vers poétique ou d'un ver solitaire!

Au début d'une biographie du capitaine J.D. Chartrand: "Tout Canadien semble apporter en naissant deux goûts bien prononcés, celui des voyages et celui d'être soldat. L'un, il le doit à ses ancêtres **qui étaient pour la plupart plus ou moins soldats.** L'autre est dû à sa naissance dans un pays nouveau aux trois quarts inhabité."

Mais sans jamais mentir au nom du Crucifix.
N'allons pas endosser le billet des mystères,
N'engageons pas sans voir nos fonds à la légère!

Nous pourrions citer d'autres poésies entières de semblable farine, comme: Ivrognerie, le Ver de terre, les Ennemis, la Pipe.

Terminons cette énumération par ce distique d'un poète de l'Ecole, qui servira de Moralité:

Vous demandez si j'écris encore des vers.
Hélas! oui; c'est même un de mes plus grands
[travers.

Jean CHAUVIN.

POTINS LITTERAIRES

Il est de plus en plus question du prochain voyage que M. Pierre Benoit, auteur de *l'Atlantide*, du *Puits de Jacob*, du *Lac Salé*, de la *Chaussée-des-Géants*, et de plusieurs autres romans tous connus au Canada, se propose de faire à Montréal et à Québec, au cours de cette année, dans l'intention d'en tirer la matière d'un roman.

On nous annonce aussi que "Les Annales Politiques et Littéraires", de Paris, doivent prochainement consacrer un numéro spécial au Canada, comme fit "Le Monde Nouveau", il y a deux ans.

UN HARDI FUNICULAIRE

Le funiculaire de Trento-Sardagna est un des plus hardis du Trentin italien. Il a environ 3,600 pieds de parcours et a été inauguré à la fin de l'année dernière par les autorités ita-



liennes. Il fut d'abord béni par les autorités ecclésiastiques, puis les invités prirent place dans le wagon transporteur, effectuant ainsi le premier parcours officiel. (Le Pèlerin.)

LES HAUT-PARLEURS DANS LES EGLISES DE FRANCE

Comme dans nombre d'églises américaines et canadiennes, quatre haut-parleurs viennent d'être installés dans l'église Saint-Sulpice à Paris. Deux sont placés près du maître-autel. Les deux autres à côté de la chaire. Ainsi seront amplifiées et répandues dans la vaste église les voix des prêtres, qu'ils officient ou qu'ils prêchent. Les mêmes appareils fonctionnent à Notre-Dame pour le Carême.

Pour votre Sauvegarde

Apportez au choix de vos médecines le même soin qu'au choix d'un médecin. Quand la nature réclame de l'aide, que le *sang* est appauvri, que les *nerfs* sont épuisés, que les fonctions vitales sont ralenties, la femme a tout à gagner à recourir immédiatement aux

PILULES ROUGES

pour régénérer son sang, augmenter ses forces et équilibrer son moral. C'est le remède dont l'éloge n'est plus à faire, spécialement approprié aux besoins de l'organisme féminin lorsqu'il est en proie aux malaises suivants :

Pauvreté du sang

Retour d'âge

Troubles nerveux

Maux de reins

Palpitations de coeur

Douleurs périodiques

Dépression

Anémie

Mélancolie

Dérangements

Pertes de mémoire

Irrégularités

Chlorose

Tiraillements

Sensations de chaleur

Migraine

Troubles d'estomac

Si vous êtes dans le doute quant à la nature de vos troubles, vous ne sauriez mieux faire que de consulter notre *médecin spécialiste*: ses conseils sont *gratuits* et sa longue expérience est précieuse.



Mme HECTOR LATOUR

« Des maternités fréquentes m'avaient considérablement affaiblie et je me sentais absolument sans force après un peu de travail. Si je montais un escalier le coeur battait très vite et je ne pouvais respirer. Des maux de tête, des maux de reins me faisaient souffrir. Je n'avais pas d'appétit et ce que je mangeais ne me profitait guère parce que ma digestion ne se faisait pas. Mon médecin était d'opinion qu'un repos pouvait seul me remettre et il me conseilla de laisser ma famille, de m'éloigner. Une amie qui avait pris les Pilules Rouges me recommanda de les essayer, ce que je fis. Ma santé, après un an de leur emploi, était bien rétablie. Depuis, ce sont les Pilules Rouges que j'emploie quand mes forces s'épuisent. » Mme Hector Latour, 540b, rue St-Patrice, Montréal.

« Je dois aux Pilules Rouges le retour de mes forces et le rétablissement de ma santé après avoir été pendant trois ans très faible, déprimée par des maux de tête, des douleurs d'estomac, un appétit irrégulier. Je puis maintenant faire tous mes travaux domestiques facilement, sans fatigue, faire un repas raisonnable même le soir, sans craindre les suffocations, les crampes d'estomac et les insomnies. Je suis heureuse de me si bien porter. » Mme H. Larocque, 15b, rue Châteauguay, Montréal.

CONSULTATIONS gratuites aux femmes par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. (N. B. Le No 274 n'existant plus à cause du changement fait par la ville.) Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaite des conseils qu'il vous donnera pour rien.

AVIS: Soyez énergiques pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles ou en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE LTEE, 1570, rue Saint-Denis, Montréal

Le Charme Naturel

Est toujours la récompense des sages traitements de la peau, — pour conserver le teint de votre enfant et le vôtre, prenez simplement ces quelques soins quotidiens.



LA beauté naturelle, simple et attrayante, est de nos jours la beauté reconnue, la beauté à la mode.

La maman moderne commence de bonne heure à protéger avec des soins constants le teint de ses enfants... et se garde elle-même, de la même manière, jeune et fraîche. Pour cela, elle évite les méthodes artificielles, souvent néfastes au teint.

On ne peut avoir un beau teint s'il n'est pas propre; les pores de la peau doivent être propres et sains grâce à la mousse onctueuse des huiles de palme et d'olive, telles que mélangées dans le Palmolive. Tous les spécialistes du teint s'entendent sur ce point.

De simples soins naturels pour conserver ce teint d'écolière

Lavez-vous soigneusement la figure avec l'adoucissant Palmoli-

ve. Puis massez-le délicatement dans la peau. Rincez bien. Puis recommencez lavage et rinçage. Rincez-vous avec de l'eau froide. Si vous avez la peau quelque peu sèche, appliquez-y un peu de cold-cream — et c'est tout. Faites cela régulièrement, de préférence le soir.

Servez-vous de poudre et de rouge à votre guise. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores quand ils ne les dilatent pas. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent le plus souvent. Il faut les enlever en vous lavant.

Evitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-dessus. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou savon prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau — si peu cher que des milliers de gens s'en servent pour le corps aussi bien que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez les changements surprenants qu'apportera une semaine de ce traitement.

Le Palmolive est un savon de beauté fabriqué dans un but unique: entretenir le teint.

En France même, le pays des cosmétiques par excellence, le Palmolive a supplanté tous les savons français, moins un. Le Palmolive est adopté par les Parisiennes averties comme le savon "importé".

Rappelez-vous cela quand vous serez tentée d'acheter pour votre teint un savon sans garantie.



Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe — sans laquelle il ne doit jamais être vendu.

FABRIQUE AU CANADA